



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

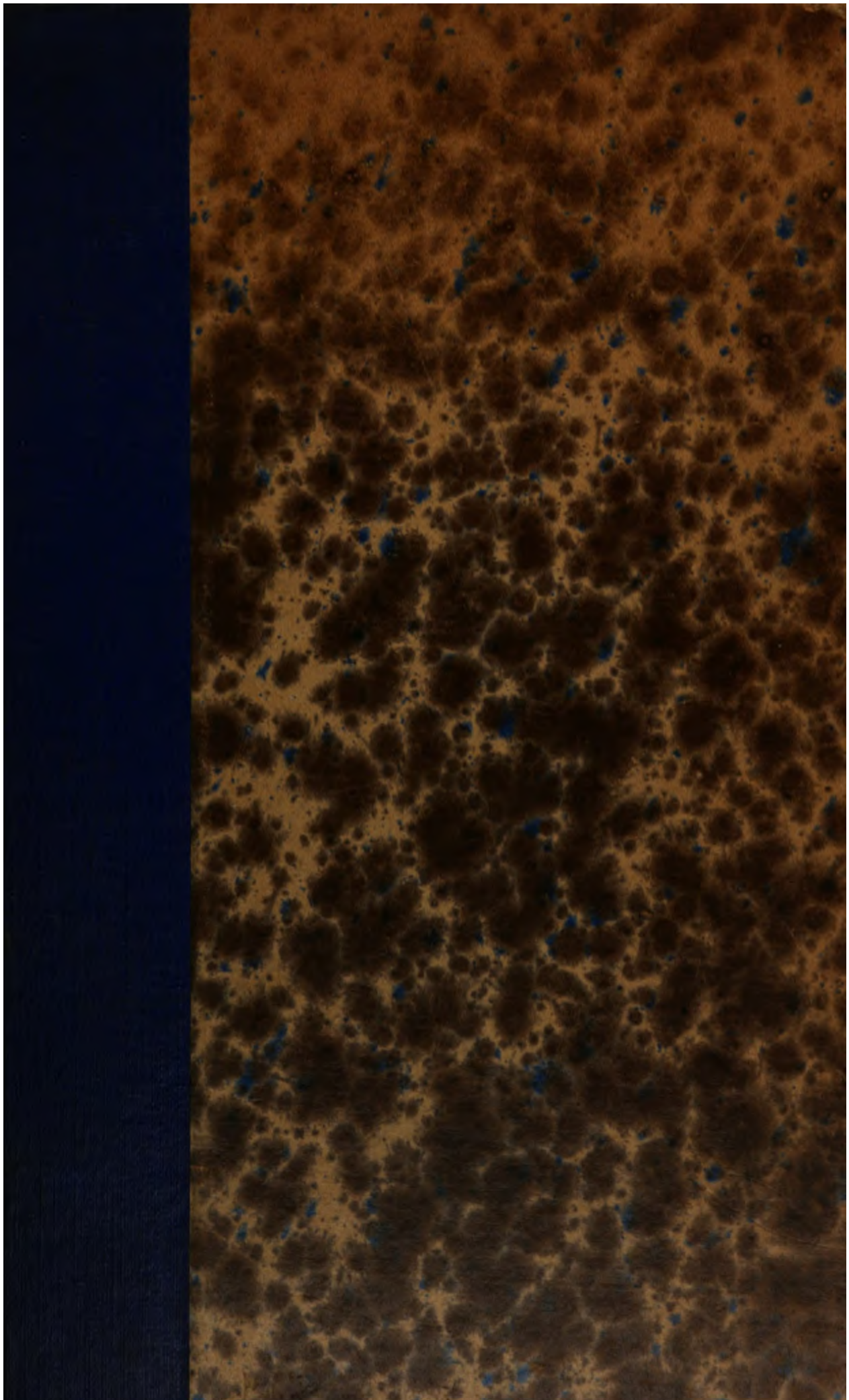
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



par des Lauréats

dedictees à Voltaire

dated misprinted 1791 for 1761

(Bibliographie Chemica - Galanti p. 69  
"tres licentieux".)



**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

MYLNE 323

1/20  
- 1/2



par des Laureats

dedictees à Voltaire

dated misprinted 1791 for 1761

(Bibliographie Clerico - Galanti p. 69

"freres licentieux".)

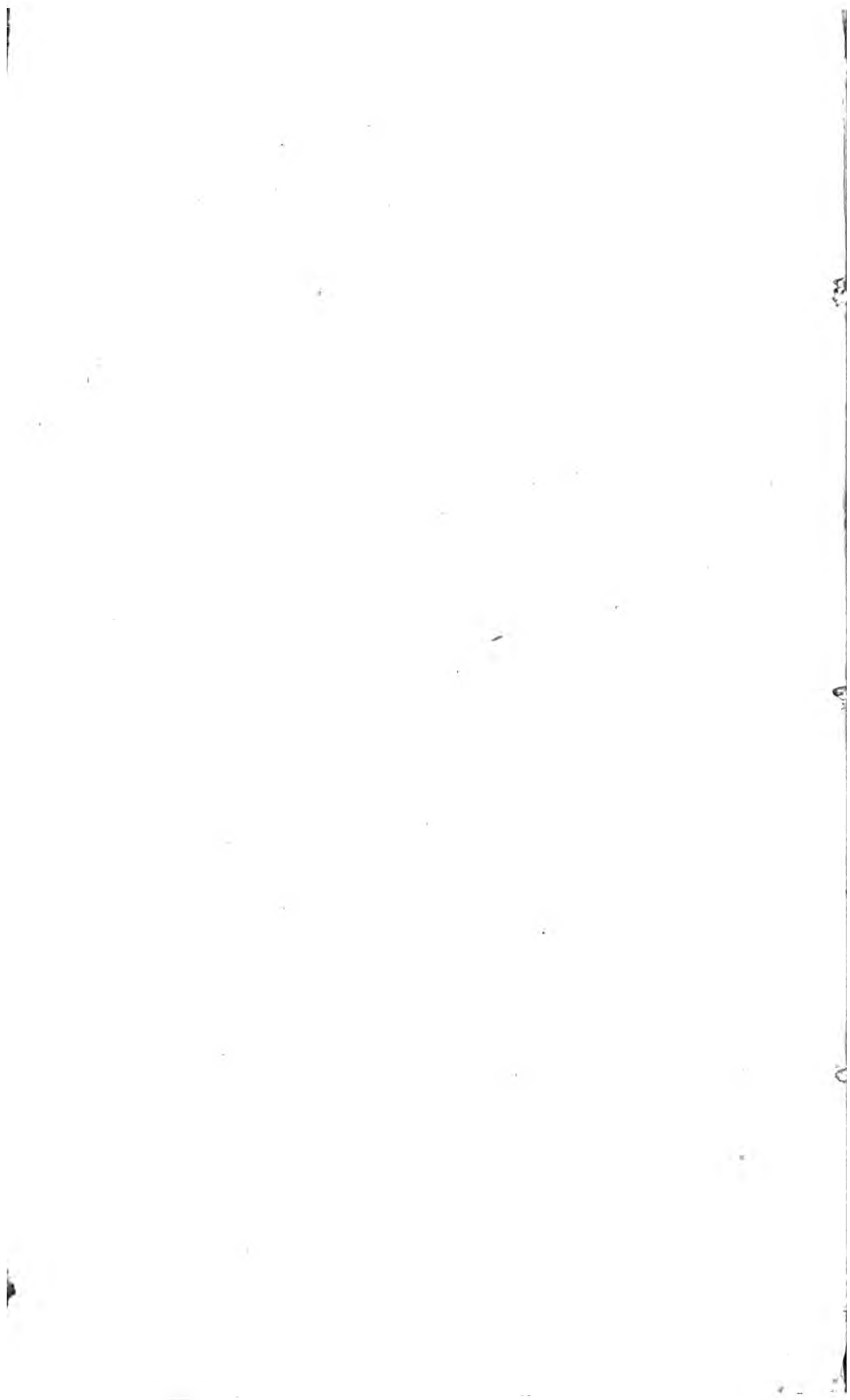


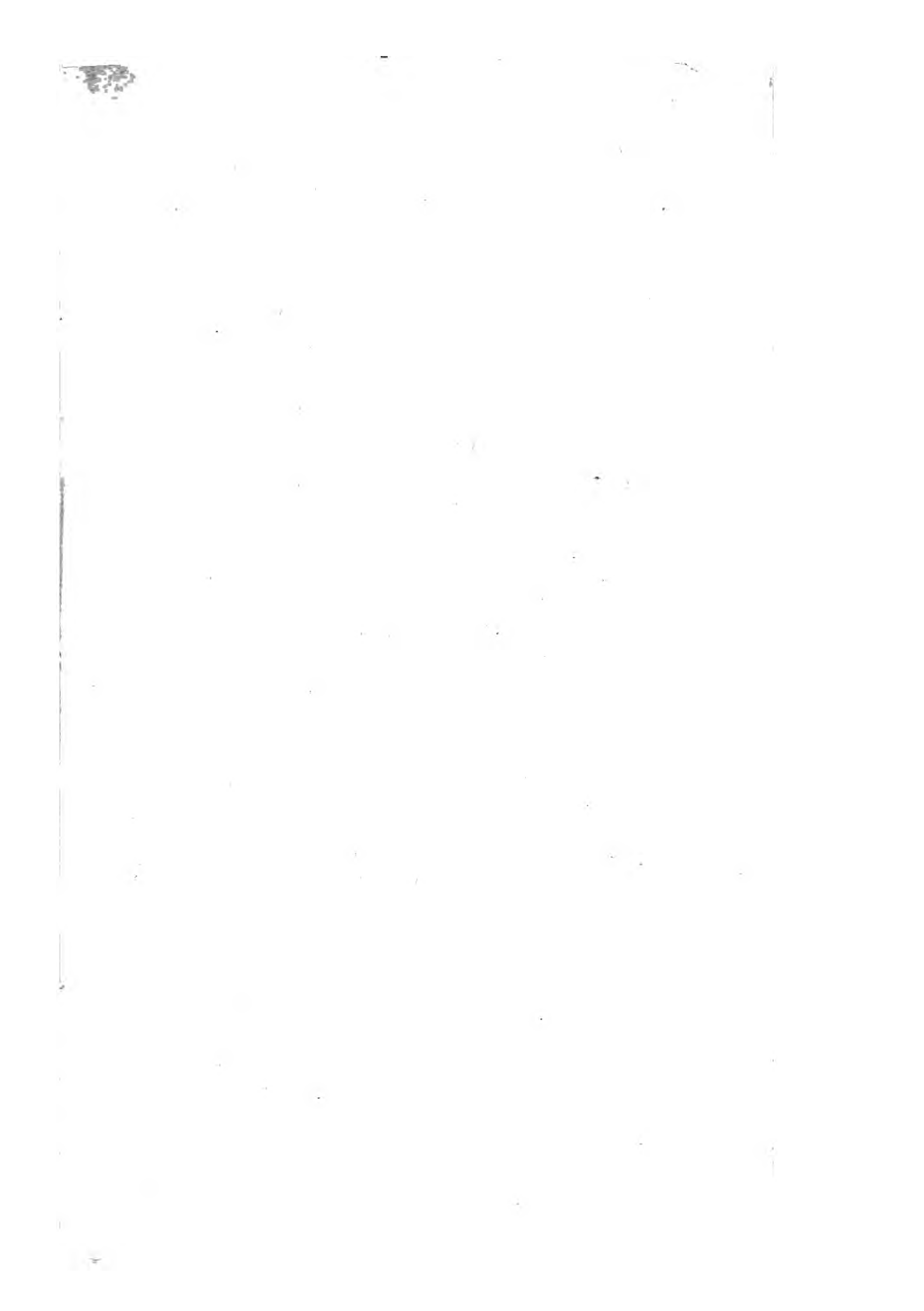
**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

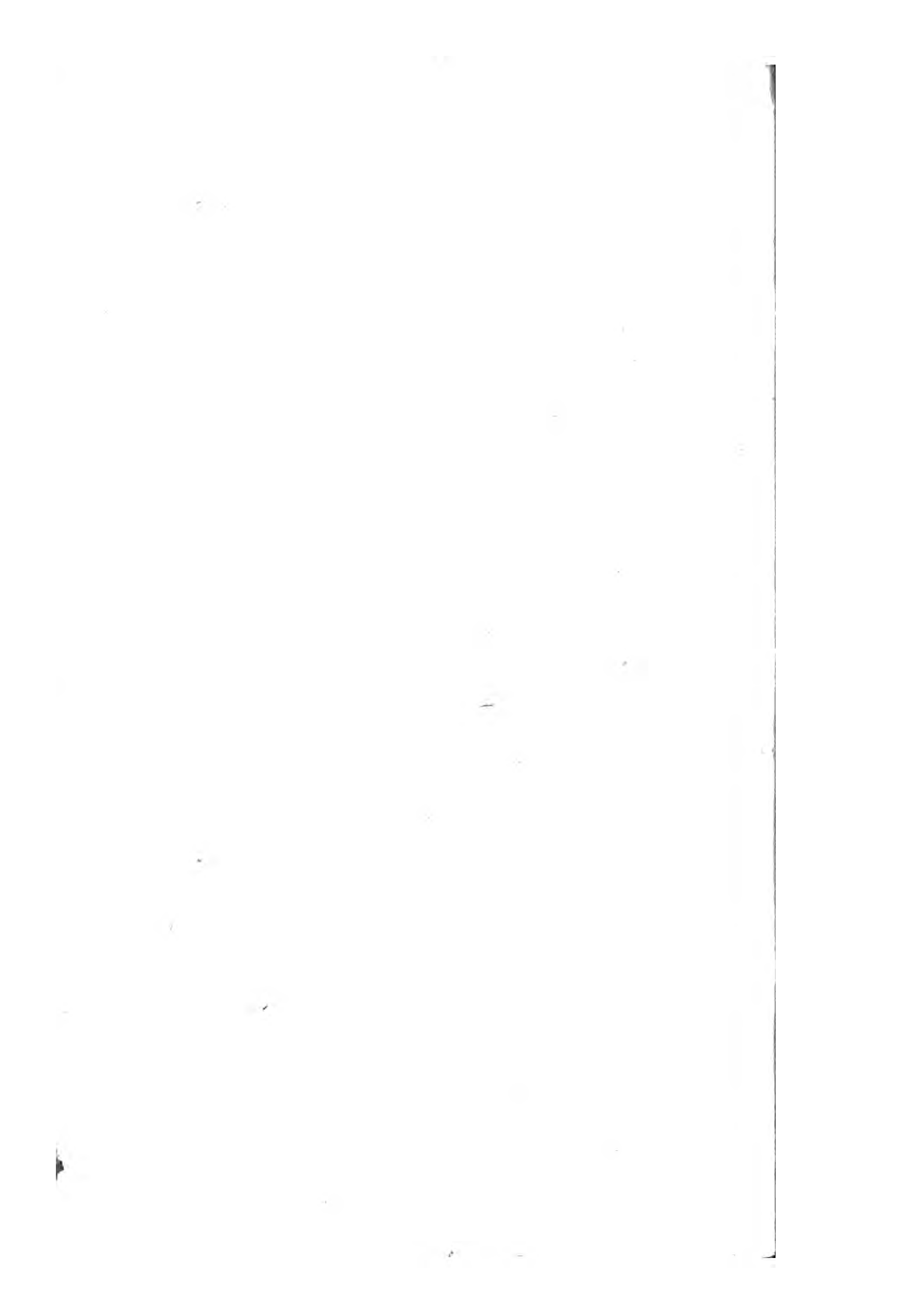
MYLNE 323

1/20  
- 1/2





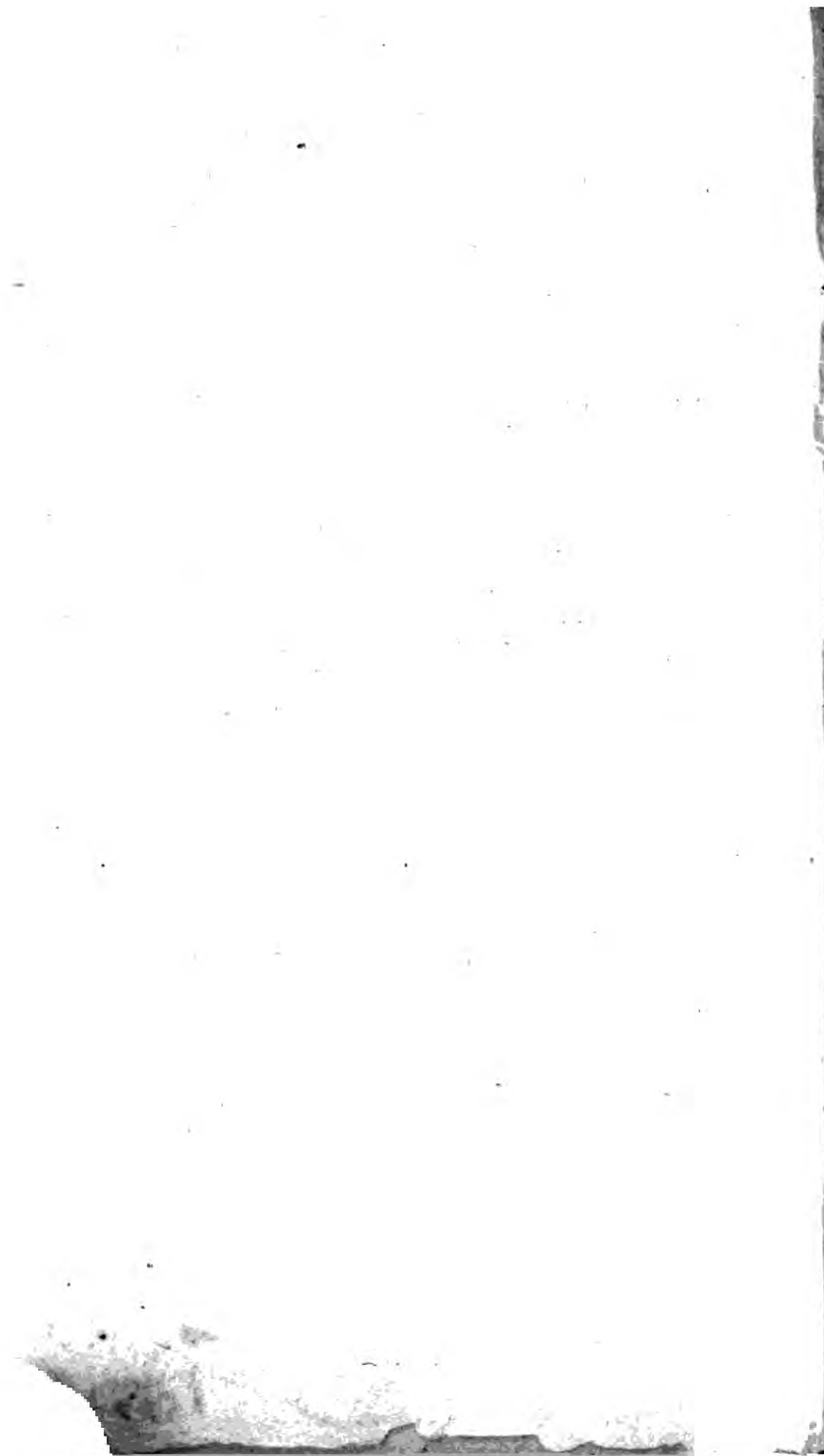




**LE BALAI,**

**P O È M E**

**HÉROÏ-COMIQUE.**









L'ABBE LAURENT.

# *LE BALAI,*

P O È M E

HÉROÏ-COMIQUE  
EN XVIII CHANTS.

---

---

*Jupiter è Cœlo ridet perjuria Vatum.*

---

---

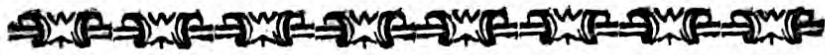


A CONSTANTINOPLE,  
De l'Imprimerie du Mouphti.

---

M. DCC. XCI.





JÉ P X N R JE

A L' A U T E U R

D E L A

P U C E L L E .

M O N S I E U R ,

*LA Sageſſe eſt un manche à Balai qui tomba du Ciel ; en tombant il fut brisé par la foudre , en mille pieces minces comme nos allumettes. Un homme qui n'étoit pas ſot , en ramassa quelques éclats auprès du Temple d'Iphis , & alla trouver un peuple fort vilain , à qui il dit : Vous êtes le triomphe de la crasse & de la laderie. Si vous voulez avoir le manche à*

A iij



*Balai , faites comme les chats ; commencez par couvrir proprement votre ordure , lorsque vous ferez ce que les gentils font si décemment sur leurs chaises percées ; que vos femmes changent tous les mois de chemises ; cela est fort honnête ; & gardez-vous sur-tout de manger des Omelettes au lard , ni de poulet piqué. Ce peuple stupide ne mangea point de poulet piqué , & crut avoir le manche à Balai.*

*Quelques centaines d'années après , des gens forts respectables par la droiture de leur cœur & la pureté de leur morale , avoient ramassé tous les morceaux du manche à Balai , dans les environs de Bethanie. Ils vinrent dans le pays des Païens bâtir un édifice , dont la structure parut belle , parce qu'elle était simple. Leurs successeurs , qui aimaient mieux l'or que les paquets d'allumettes , renverserent l'édifice , firent en temple à peu près semblable au Panthéon d'Adrien , prirent les morceaux du manche à Balai , les lierent ensemble , & se battirent avec. C'est ce que nous appelons depuis dix-sept cent ans la légion militante.*

*Un fripon adroit vint avec un paquet d'allumettes d'une main & une épée de l'autre : Ecoutez , s'écria-t-il , j'ai fait*

*mes caravanes dans la lune, j'ai bu dans la chopine de mon camarade, l'Ange Gabriel. Je tiens le manche du Balai par le bon bout, vous m'obéirez ou je vous tuerai. Ceux qui ont annoncé les manches à Balai avant moi, n'ont point fait cette petite Cérémonie d'abord: mais assommer les gens avant ou après, c'est une misère qui revient au même.*

*Des gens fourrés de poil & d'argumens in Baroco, se sont avisés de prendre le titre du manche à Balai. Les sages maîtres ont prétendu être sages à cause qu'ils avaient troublé les consciences, rempli la France de persécuteurs & de persécutés. Ils soutiennent sur des morceaux de bois qu'ils nomment des bancs, que sans les allumettes de Tournelli, du Grand Colas, de Colin & de Colette, on n'auroit point le manche à Balai.*

*Une multitude de sauterelles, reste de cette plaie qui affligea l'Égypte sous Pharaon; Vermine oiseuse qui ronge depuis si long-tems les épis de nos bleds & les fleurs de nos vignes, crierent partout qu'ils avoient le manche à Balai, que pour avoir des brinborions de leurs allumettes, il falloit renoncer à l'utilité publique, que les filles, sur-tout, laissassent*

*infecter dans leur sein par le soufle du néant , les germes créateurs que la main féconde de l'Être suprême y avoit mis pour éclore. La fureur d'avoir le manche à Balai peupla des maisons immenses de gens oisifs , où ces voleurs de la société jouissent des sueurs & du sang de ceux qui travaillent & qui sont plus sages.*

*Nous serions inconsolables , Monsieur , des malheurs du manche à Balai , nous douterions presque de son existence , si les Dames ne nous avoient conservé précieusement ce dépôt sacré. interrogez toutes les femmes , elles vous diront qu'elles ont le manche à Balai. S'il faut nécessairement de la bonne foi dans ce monde pour être trompé , qu'il est galant de croire aux jolies femmes ! J'ai vu des filles très-gentilles qui soufflaient tous les jours comme des Canadiennes sur les allumettes de leurs amoureux , me jurer sur leur honneur , qu'elles tenaient un beau brin du manche à Balai. Je crois volontiers à tout cela , je suis comme les Parisiens : ils sont si persuadés que leur fidelle moitié est pourvue de ce rare manche , qu'ils sont les époux les plus complaisants & les plus tranquilles de l'univers. N'est-il pas vrai , Monsieur , que cela n'est*

*point méchant, que vous aimerez mieux les maris crédules que les bêtes fourées qui sont plus féroces ?*

*Dans la marche des Épîtres Dédicatoires un Auteur doit toujours parler de lui. Pour suivre l'usage, je vous dirai, Monsieur, que je suis Chinois, natif de Pékin. Je réside depuis cinq mois à Constantinople. Dès ma jeunesse je fus amené en Flandres par des Missionnaires Jésuites qui avaient marché sur le Crucifix au Japon, & de-là avaient passé à la Chine. Eloigné de mes Penates, on me fit bientôt oublier le culte de Tien, mais non pas les sages Conseils de Confucius & de la loi de nos Lettrés, qui admirent autant vos ouvrages que les Européens : dans une de leurs grandes assemblées, ils ont démontré par des calculs d'Algèbre que vous aviez seul en France tous les morceaux du manche à Balai. En fait de goût, de calcul & de vérité, on doit croire nos Philosophes, ils n'ont point de bénéfice en nous trompant.*

*Je fus baptisé à Douai à l'âge de seize ans, par le fameux pere Duplessis, qui a tapissé de calvaires les grands chemins de France. On me nomma sur les saints fonds de Baptême, Modeste-*



Tranquille. *J'eus pour MARRAINE la Révérende mere Amidon, première Tourrière du couvent de Sin, qui m'apprit la guerre du Balai, & toutes les médisances de son Cloître ; c'était une bonne fille que ma MARRAINE, elle est aujourd'hui devant Dieu ; que le Ciel lui fasse paix : je la recommande à vos saintes prières.*

*Le lendemain de mon Baptême, je fis la connaissance d'une jolie fille, qui me faisait plaisir & qui n'avait rien de caché pour moi. Ma maîtresse était Poète, faisait voluptueusement des chansons tendres ; vous voyez qu'avec des talens, des graces & un cœur qui disait toujours oui, le mien qui n'était point méchant, ne pouvait dire non. Eh bien, Monsieur, les Jésuites s'aperçurent que j'aimais plus les filles que leur société. Ces Révérends, qui ne s'attachent point au visages, me tracassèrent comme ils tracassent tout le monde : pour échapper à leur ressentiment, je quittai ma maîtresse & ma fortune, je vins à Constantinople, où je porte depuis deux mois des paquets à la messagerie pour la Mecque.*

Pourquoi tous les Frérons n'ent font-ils pas de même ?

*Si vous aviez, Monsieur quelques pa-*

É P I T R E.

xj

*quets à faire passer au Mouphti ou au grand pénitentier de la grande mosquée, je me charge de les porter gratis, à condition que vous agréerez pour tel usage qu'il vous plaira le Poème que j'ai l'honneur de vous dédier. Je suis avec toute la Chine & l'Europe.*

MONSIEUR;

Votre Admirateur,  
Modeste - Tranquille  
XAN - XUNG.

*A Constantinople,  
de la lune de  
ma femme, le 3.*

A vj

---



---

## P R É F A C E.

*Crede mihi, mores distant à carmine nostro:  
Vitam vere cunda, musa jocosa mihi.*

Le Poëte doit être sage :  
Pour ses vers , il importe peu ;  
Il n'auroit ni grace , ni jeu ,  
Sans un air de libertinage.

**A** Mon arrivée à Constantinople j'eus le bonheur de voir de mes yeux profanes le Saint Balai , qui avait balaié en 1761 la Sainte Chapelle de la Mecque. Il était porté processionnellement sous un dais , par un grand Pénitencier de Mahomet , qui allait dans le Royaume de Golconde curer la large conscience du grand Arungeberg. Il était suivi de tous les Bachas à trois queues, des Dévotes & de vieilles Dames du serail , qui tenaient en main des grands chapelets Musulmans de la belle taille des Rosaires Espagnols. Le Pere Pancrace , Capucin indigne, que l'Ambassadeur de France avait amené à la

Porte avec les pacotilles de sa cuisine, était auprès de moi à voir passer ce cortège. L'habit, la figure du Capucin, capables de faire reculer une procession Romaine, auraient occasionné quelques lacunes dans celle du Saint Balai, si les Dervis de la Cour étaient des gens à faire attention à des Capucins. Le Pere Pancrace en voyant cette cérémonie, disait à chaque instant: Quel scandale! Les Turcs sont damnés... notre Père Saint-François avait un chapelet: mais graces à la Sainte Vierge, il y avait au bout une croix, un médaille du Pape, un vrai Saint Suaire, & beaucoup d'Agnus Dei. Le Révérend Père eût arraché les yeux à quelques Dervis de la fête, tant il paraissait animé du vrai zèle: il n'osa remuer, à cause qu'il y avait ce jour là, à Constantinople, plus de circoncis que d'ânes-bâtés.

Des gens qui ne font rien, qui citent toujours, à cause qu'ils n'ont rien à faire, un vieux livre où est écrit, *L'ouvrier est digne de son salaire*, ne manqueront point de tenir sur ce Poëme les propos que le Pere Pancrace tenait sur la procession du Saint Balai. Quel scandale, diront-ils! comment se mo-

quer du Pere Ignace , plaifanter le Rofaire , attaquer les gros marchands de chapelets , tirer fans cefle fur les Moines , ces braves ferviteurs inutiles de l'Evangile ! oh cela eft effroyable : on pafteroit ces miferes à l'Auteur , s'il n'avoit point touché à nos gouvernantes. Quoi , nos filles toutes dévouées à notre mere la fainte Eglife , des faintes créatures remplies de notre onction ! Ah ! cela eft miferable. Nous voyons bien que l'auteur eft un chinois , qui n'a point de Bénéfice , ni de Gouvernante : il faut que la Juftice rôtiſſe le Balai & le Poëte ; cela eft conforme à l'Ecriture qui dit expreſſément au ſixieme commandement, *tune tueras point.*

Je n'ai point fait ce Poëme en France pour trois raifons ; la premiere , c'eſt qu'on ne doit jamais fronder les ufages du Pays qu'on habite ; la ſeconde à caufe des honnêtes gens ; & la troiſieme par égard pour mon grand-pere.

En France on met Mahomet ſur le Théâtre , Arlequin lui fait boire chopine du meilleur vin de la cave du Mouphti , à ce qu'il aſſure au paterre. Si Arlequin venoit repréſenter cette piece à Conſtantinople , il ſeroit empalé ; j'en

serais fâché pour lui, car il m'a fait rire. Si les Comédiens de Sa Hauteſſe allaient à Rome faire manger un chapon au Saint Pere le Vendredi Saint; ils ſeraient brûlés, parce que la Sainte Inquiſition ne rit point. Voilà ce qui m'a fait reſpecter les uſages du Pays que j'habitais; car il eſt aiſé de voir que l'on a raiſon à Conſtantinople, qu'on a encore raiſon à Rome, & que toutes ces raiſons prouvent fort bien qu'une partie du monde ſe moque de l'autre.

Je n'ai point fait ce Poëme en France, dans la crainte d'offenſer les honnêtes gens, à cauſe que les honnêtes gens ſe fâchent plus aiſément que ceux qui ne ſont point honnêtes. Les honnêtes gens m'auraient dit: Mr. Modeste votre ouvrage eſt rempli d'immodeſtie: nous aimons la décence; & une preuve que nous la chériſſons, c'eſt qu'on a fait dix ſept éditions de la Pucelle, que nous avons épuifées dans ſix ſemaines.

Je n'ai point fait ce Poëme à Paris, à cauſe de mon grand-pere; mon grand-pere étoit un Gentilhomme auſſi noble que notre dernier Empereur, lorsqu'il vendait des verres à tous les bouchons du Pays, & des flacons à toutes les



femmes de chambre de Pékin. Il s'avisa de vendre des galons d'or, qui n'étaient point de verre; il fit tomber son arbre généalogique; bref, ce bon grand père qui était très-connoisseur, me dit; Xan-Xung, la tête te conduira loin, si tu voyages en France, avec ton maigre talent de faire de méchans vers, ne rime jamais que des *Salve Regina*, des petits bouquets à Chloé, que tu feras enterrer dans le Mercure. Si tu vas en Espagne, chante les onze mille Vierges, & prends garde d'en échaper une, car les Jacobins ne te manqueraient pas. Si tu vas en Turquie, trouve la circoncision admirable, assure à tous les Dervis que cette opération, qui fait du mal & ne produit aucun bien, est parfaitement imaginée. A Rome ne t'avise point d'y aller, le Pays est plein de fagots bénis. En Prusse, tu peux y séjourner hardiment. Un Roi qui fait de si beaux vers, qui éclaire les arts, instruit son Peuple, est assurément le Souverain d'un Pays où il est permis d'avoir raison.

Je fis ce Poëme en vingt-deux jours parce que je n'aime pas à pâlir long-tems sur un même ouvrage quand je

meurs de faim ; mes vers se sentent de cette précipitation ; on s'apercevra qu'ils sont mal nourris. Je n'ai point suivi dans cet ouvrage les conseils du P. Rappin, la Poétique d'Aristote, le sublime allongé par Longin, inutilement encore allongé par Despréaux. Il ne faut point tant d'ingrédients pour chanter un morceau de bois ou les chevilles du Maître Adam.

Les préceptes de l'Art sont ceux de la Nature.

Je me flatte que cette pièce sera accueillie favorablement du public ; ce qui m'assure un applaudissement général, c'est que j'ai rencontré à Constantinople un de mes amis de Paris, garçon boulanger de la rue Jean-Pain-Mollet, de la Paroisse de..... de..... Je ne me rappelle plus le nom de la Paroisse, c'est bien dommage. Mon ami était un garçon un peu froid, mais d'un cœur aussi bon que le bon pain ; il m'aimait si terriblement, qu'il eût ôté les morceaux de sa bouche pour me les donner, si j'avais voulu les agréer ; il ne faut point user ses amis. Un Poète qui a des chaufes honnêtes & du crédit à Paris chez un boulanger est un



homme en pied , qui peut braver ses confreres.

Mon ami était un jeune homme lettré , aussi prodigieusement que le sont ordinairement les garçons boulangers. Il savait des choses fort curieuses sur sa famille & des anecdotes sur son Parrain Monsieur Gilles-Claude-Blaise-Brainbrin-Pisse-Chouville , un des plus forts négociants de la rue des deux anges. Ce garçon se nommait Pierre Bagnolet ; il descendait en ligne froide du fameux Pierre Bagnolet , qui avait si peur de la bise , & qui faisait si bien les choses sur le cul du four lorsqu'il n'avoit point froid. Je communiquai ce Poëme à son petit-fils. Pierre trouva mes vers aussi beaux que tous ceux qu'on avait faits pour son grand-pere. J'espère que le Public unira ses suffrages à celui du petit-fils du grand Pierre Bagnolet , qui a été chanté si long-temps.

---



# LE BALAI.

---

## CHANT PREMIER.

*La Moinerie , montée sur un Balai ,  
apporte dans la nuit un Reliquaire à  
sœur Ursule.*

**A**IMABLE Eglé , tu veux donc que je chante  
Ces fiers débats , cette guerre éclatante ,  
Qu'un vieux Balai , qu'un dépit insolent ,  
Firent trois mois régner dans un couvent.  
Ton cœur l'ordonne , & ma main va l'écrire.  
Puisse le Dieu qui préside à ta lire ,  
Unir sa voix à mes timides chants ,  
Et me prêter ta grace & tes accents !  
Sur l'un des bords de la scarpe tranquille ,  
Loin des mondains , s'élève un saint asyle ;  
Quarante sœurs jouissent dans ce lieu  
Du triste honneur d'avoir fait à leur Dieu ,  
Comme Jephthé des sermens téméraires.  
Le temps perdu sous ces toits solitaires ,  
File en baillant , sur des fuseaux d'airain ,  
Des jours d'horreurs , de trouble & de chagrin.  
Jamais la paix n'habite ce lieu sombre.  
Pour compagnon , chaque sœur a son ombre ;  
Pour plaire à Dieu , l'habit de la vertu ;  
Et pour espoir , dans son cœur abattu ,  
L'affreux néant d'un état qu'elle abhore ,

Le souvenir d'un monde qu'elle adore ,  
 Et que l'amour lui peint encor plus beau,  
 Sin (\*) est le nom de ce triste tombeau.  
 Dans ce séjour de la foible innocence,  
 Du saint murmure, & de la médifance,  
 Depuis cent ans un unique Balai  
 Servait, dit-on, à nos sœurs de Douai,  
 Pour nettoyer le parloir & la salle,  
 Les deux dortoirs, l'ouvroir, l'abbatiale,  
 Et tous les trous de leur vieille maison.  
 Dans le chapitre, au coin d'une cloison,  
 Un saint usage avait marqué sa place;  
 Dans aucun temps, la monastique audace  
 N'osait toucher à cet emplacement :  
 Car sur ce point, la regle clairement,  
 Dans un statut doublement canonique,  
 Expliquait bien l'usage & la rubrique.  
 Ce point suivi sans contestation,  
 Faisait honneur à la religion.  
 Quand certain jour l'aveugle Moinerie,  
 De la rubrique implacable ennemie,  
 Bravant la regle, & blasphémant ce soin,  
 Vint déranger le Balai de son coin.  
 Muse, dis-nous, comment dans cette grille  
 Un monstre affreux vint tromper une fille,  
 Comment il fit servir à ses desseins  
 Une ame pure & vingt oisives mains.  
 Depuis trois mois cachés aux yeux du monde,  
 Les noirs chagrins & la haine profonde,  
 Dévôtement déchiraient dans ce lieu  
 Quarante cœurs consacrés au bon Dieu.  
 L'entêtement, ce vice de l'enfance,  
 Parlait tout haut & préparait d'avance  
 Une ame ardente à ses impressions,

---

(\*) Abbaye sous la regle de Saint-Augustin.

## CHANT I.

Et propre enfin aux grandes actions.

Ce cœur coupable, était celui d'Ursule,  
Nonne intrépide, & ferme comme Hercule,  
Qui, pour s'instruire, avait lu mainte fois  
Des Paladins les terribles exploits,  
Du grand Sancho la bravoure immortelle,  
Et les travaux de la sainte Pucelle,  
Qui conserva sous un vieux jupon court,  
Le Roi des Francs, l'Oriflâme & la Cour.

Ces fots récits d'un siècle ridicule  
Avaient troublé dans le cerveau d'Ursule,  
Certain instinct un peu stygmatifé,  
Et dans ce lieu fort mal organisé,  
Ce crâne étroit, meublé de ces prodiges,  
Déjà fameux par ses anciens vertiges,  
Depuis trois mois combinait sourdement  
Le grand projet d'abymer saintement  
L'autorité des mères vénérables ;  
Quand, dans la nuit, à ces desseins coupables,  
Un Monstre affreux vint souffler à la sœur  
Son fiel amer & sa prompte fureur.

Pour mieux tromper la jeune Cénobite  
La Moinerie avait pris d'un Jésuite  
L'air composé, le regard tapinois,  
Et l'ajusté de Monsieur Saint François,  
Un Capuchon couvrait sa vieille tête :  
Un Reliquaire en sa main déshonnête.  
Brillait des feux dont rougit la pudeur :  
Son sang impur, échauffé par l'ardeur  
Du saint Cordon de l'Ordre Séraphique,  
Faisait monter dans son œil impudique,  
Les sales feux qui consumoit ses reins,  
Sur son noir front, la haine de ses mains,  
Avait tracé ces mots épouvantables :  
» Sur l'innocent lance tes traits coupables :  
» N'épargne rien, que rien ne te soit cher :

» Le cœur d'un moine est du siècle de fer.

Ainsi le monstre alla trouver Urfule.  
 Dans une alcove, au fond d'une cellule,  
 La propreté, cette vertu des Saints,  
 Avait dressé, de ses modestes mains,  
 Un lit mollet, une couche brillante ;  
 L'éclat du lis, celui de l'aramanthe,  
 Du Pavillon nuançaient les couleurs ;  
 Les rideaux teints du feu des autres fleurs,  
 Malgré la nuit, reproduisaient encore  
 Le jour naissant de la brillante aurore.

Dans ce réduit plus riant que Samos,  
 L'aimable sœur dans les bras du repos  
 Respirait l'air qu'on respire à Cythere ;  
 Du noir dépit, des feux de sa colere  
 Son jeune sein n'était point agité ;  
 Et la pâleur de la virginité  
 Ne voilait point la beauté de ses charmes.  
 Un jeune enfant à qui tout rend les armes,  
 Du vif éclat de son flambeau divin  
 Avait rougi l'albâtre de son teint.  
 Le doux sommeil dans un rêve paisible,  
 Livrait son ame à l'image sensible  
 Des saints dangers de Robert d'Arbrissel :  
 Souvent un songe est un bonheur réel.  
 Pour adoucir nos courtes destinées,  
 L'ennui constant de nos tristes journées,  
 Les Dieux ont fait les songes bienfaisants,  
 Et les desirs trop nombreux pour nos sens.

Plein du courroux dont la fièvre le brûle,  
 Le noir fantôme avance vers Urfule.  
 Déjà ses yeux, sans émouvoir son cœur,  
 Ont contemplé les charmes de la sœur.  
 D'un sein naissant la blancheur éclatante  
 S'offrait sans voile à sa vue effrayante.  
 Quoi, monstre affreux ! tu n'en fus point touché ?



## CHANT I.

Quoi! vis-à-vis d'un si joli péché  
Tu fus de marbre?... Ah! qu'Ursule était belle!  
Non, chez les Dieux, la Déesse immortelle  
Qu'Endymion vit sans témérité,  
N'égalait point l'éclat de sa beauté.

Vous, qui cachez dans cette grille austère  
Mille agréments révévés à Cythère,  
Voile épais, Guimpes & Guénillons,  
Bénis des mains des Guis, (\*) des Baglions,  
Hé pourquoi donc, à ses regards coupables,  
Ne voiliez-vous ces charmes adorables?  
Sur ce beau sein il falloit demeurer:  
C'est l'amour seul qui doit vous déchirer.

Le monstre enfin harangue l'héroïne:  
O vous, dit-il, qu'une faveur divine  
Comble aujourd'hui d'un bonheur pur & vrai,  
Vous taisez-vous, en voyant un Balai  
Tenir son coin constamment au chapitre?  
Quoi! dans ce lieu, sans raison & sans titre,  
Un sot usage, la folie & le temps,  
L'auront fixé depuis près de cent ans;  
Et sous des loix que l'infirmes vieillesse,  
Dicta jadis dans ces momens d'ivresse,  
Où l'amour propre éblouit les esprits,  
Vos jeunes cœurs, seront-ils donc soumis?  
Non, non, bravez la vieillesse & l'usage,  
Rompez, ma sœur, les fers & l'esclavage:  
L'homme est né libre; & s'il doit obéir,  
C'est à l'amour, à son cœur, au plaisir.  
Si contre vous les meres vénérables,  
Veulent armer leurs rides effroyables,  
Ne craignez point ces fronts glacés d'horreur;  
Chaque animal doit porter sa couleur.  
Vos jeunes ans qu'accompagnent les graces,

---

(\*) Anciens Evêques d'Arras.

Les ris, les jeux, qui volent sur vos traces ;  
 A votre char attacheront les cœurs ;  
 Et le crédit de vos antiques sœurs,  
 Peut-il tenir à l'aspect de vos charmes ?  
 Sans pitié, voyez couler leurs larmes,  
 C'est à l'hyver, à répandre des pleurs,  
 C'est au printemps à nous donner des fleurs.

Déjà le ciel sensible à votre gloire,  
 Veut éclairer des feux de la victoire  
 Vos grands combats, vos illustres destins.  
 Pour assurance acceptez de ses mains  
 Ce gage heureux, ce sacré reliquaire,  
 Où, sous les yeux du maître de cythere,  
 Vulcain grava, de sa main, autrefois,  
 Du beau Girard les amoureux exploits.  
 Jamais mortel n'égala ce grand homme ;  
 Sa main brisa les autels de Sodome.  
 Vous le savez, notre regle jadis  
 Foulait aux pieds les myrthes de Cypris ;  
 Et la nature au niveau de la Grace,  
 Entre nos mains n'était point efficace.  
 L'heureux Girard corrigea nos statuts,  
 Et sous les feux de la tendre Vénus,  
 On vit bientôt disparaître en Provence,  
 Tous les faux Dieux de Rome & de Florence,  
 Que Duchauffour encensait autrefois.  
 De ce Lycurgue imitez les exploits :  
 Faites tomber vos stupides Rubriques ;  
 Foulez aux pieds ces folles loix antiques ;  
 Pour triompher, faites voir à vos sœurs  
 Ce gage heureux des célestes faveurs.  
 Dans le contour de ce saint Reliquaire  
 Voyez, ma sœur, la dévôte Cadie :  
 Tous les plaisirs animent ses appas ;  
 Sur son beau sein comprimé dans ses bras,  
 Un directeur instruit son ame tendre,

Sur

CHANT I.

7

Sur ses leçons l'amour semble répandre  
 Ces feux amis, qui couronnent les Dieux.  
 O couple uni ! couple béni des Cieux !  
 Couvrez vos fronts des roses de Cythere :  
 Dieu fit l'amour pour embellir la terre,  
 Et le plaisir pour enchanter vos cœurs.

Allez, portez ce saint gage à vos sœurs ;  
 Armez, armez leurs mains victorieuses ;  
 Et déchirez les regles odieuses,  
 Qu'un Dieu tyran vous dicta dans ce lieu.  
 Le fanatisme est le nom de ce Dieu :  
 Ce monstre est né des feux du sanctuaire ;  
 Du zèle ardent il prend le caractère ;  
 Le fer, la croix, l'encensoir dans les mains ;  
 Bénissant Dieu, poignarde les humains,  
 Sous d'autres traits il paraît à la grille ;  
 Là des appas séduifants d'une fille  
 Il fait couvrir ses hideuses laideurs,  
 (Tel un serpent se cache sous les fleurs.)  
 Dans son œil fier rien ne paraît farouche,  
 Un miel flatteur découle de sa bouche,  
 Son triste front, serein pour un instant,  
 De la bonté semble être le garant ;  
 Mais la malice en voyant ce visage,  
 D'un ris moqueur sourit à son image.

Partez, ma sœur, les dépits indomptés  
 Suivent vos pas, marchent à vos côtés ;  
 Du haut des Cieux la gloire vous appelle,  
 Vous allez vaincre en combattant pour elle.  
 Du vieux Ramon allez fronder les droits,  
 Et de sa chute illustrez vos exploits.  
 Sur le Divan, sur ces antiques têtes,  
 Faites tomber la foudre & les tempêtes :  
 Un Dieu puissant en a porté l'arrêt.  
 La sœur s'éveille, & l'ombre disparaît.



---

## CHANT SECOND.

*Réveil d'Ursule. Alarmes des vieilles  
Sœurs sur l'indisposition du P. Direc-  
teur. Histoire de l'Homme de Dieu.  
Complot des jeunes Sœurs pour enle-  
ver le Balai.*

L'ASTRE du jour, en ouvrant sa carrière,  
Voyait déjà sœur Ursule en prière,  
Le cœur ému, les yeux mouillés de pleurs,  
Ainsi du ciel implorer les faveurs.  
O vous, grand Saint, (\*) défenseur de nos grilles,  
Vous qui jadis mariâtes trois filles,  
Qu'un pere avare, inique & sans pudeur,  
Voulait livrer au serpent séducteur ;  
Hélas ! sans vous & sans votre opulence,  
Un sous-fermier eût bien payé d'avance,  
Ce dont par fois on n'a que des extraits,  
Ou pour tout fruit mille cuisants regrets.  
Qu'un pucelage est entouré d'abymes !  
Hélas ! grand Saint, sans vos soins magnanimes,  
On aurait pris ce trésor mal-scélé,  
Dont tout un sexe a la fatale clé ;  
Un seul instant suffit pour nous le prendre ;  
Pris une fois, pourrait-on nous le rendre ?

---

(\*) Leur Parloir est dédié à Saint Nicolas & à Saint Babil.

CHANT II.

9

Ainsi la sœur priaît Dieu dans son lit,  
 Quand tout à coup on entendit du bruit.  
 A coups doublés l'on frappait à la porte.  
 Avec le jour, qui frappe de la sorte,  
 Dit sœur Ecoute ? il faut assurément  
 Qu'un feu subit ait pris au bâtiment.  
 Au mot de feu, la mere Jubilaire,  
 Croyant déjà la flamme à son derriere,  
 D'un vieux poumon ranimant les efforts,  
 Et de sa voix les antiques ressorts,  
 Saute du lit, crie au feu comme un diable.  
 Tout le dortoir, à sa voix effroyable,  
 Transi de peur se réveille en sursaut,  
 Vite, à la hâte, on se sauve aussi-tôt.  
 L'une en fuyant défile un grand Rosaire;  
 L'autre en morceaux brise un vieux saint Suaire;  
 Sœur Thecle court en priant saint Kostka,  
 De conserver son sucre & son moka.  
 On laisse au feu dans ce moment terrible  
 Un Berruyer, le Scarron de la Bible,  
 Un sot Mainbourg, le menteur des Chrétiens;  
 Un Rodriguez & des Noël's anciens.  
 On laisse en proie aux flammes dévorantes  
 De cent bonbons les douceurs succulentes.  
 Dans ce danger la sœur Jeanne Luçon  
 Sentit tomber son large caleçon,  
 Antique étui, qui chez l'Anachorete  
 Garantissait des feux de la chauffette  
 Les environs & tous les pays-bas.  
 Par un malheur qui côtoyait ses pas,  
 Voulant lever ses canons incommodes,  
 Son cul à nud chauffa les antipodes.  
 Tandis qu'en troupe on fuyait du dortoir,  
 Sœur Jeudi-Saint de retour au parloir,  
 Leur dit: Mes sœurs, où courez-vous aux armes!  
 Le feu n'est point l'objet de nos alarmes:

Bij

Un deuil profond va regner dans ces lieux ;  
 Pleurons d'avance un veuvage ennuyeux.  
 L'objet chrétien de nos oisives flammes,  
 Le grand Docteur qui dirige nos ames,  
 D'un rhume affreux cette nuit a toufflé ;  
 S'il touffe encor, le bon homme est troufflé.  
 Mon bon Jesus ! notre Dame de joye !  
 Dit sœur Cécile, arrachez cette proye  
 Des Médecins ; car ils ont d'Atropos  
 Certains talents, avec certain ciseaux.  
 Ayant d'ouïr les sensibles plaintes,  
 Et les douleurs dont nos sœurs sont atteintes,  
 Muse, dis-nous quel fut ce Directeur,  
 Docte, savant, & cher à plus d'un cœur ?  
 L'homme de Dieu dans ce réduit tranquille  
 Dévotement faisait de très-bon chyle.  
 Sa ménagere, un vieux chat, un vieux chien,  
 Tous trois rivaux composaient tout son bien.  
 Là chaque jour, des plus antiques filles  
 Il écoutait les vieilles peccadilles.  
 A son début il fit, pour coup d'essai,  
 Changer, dit-on, le manche du Balai ;  
 Car le bon pere un peu trop Janséniste,  
 Et du plaisir sévère Antagoniste,  
 De rond jadis le fit faire quarré.  
 Car manche rond, disait le bon Curé,  
 Des saintes sœurs eût flétri l'innocence ;  
 Et par le tact, dame concupiscence,  
 Qui sur un rien s'aiguise l'appétit,  
 Eût soulevé la chair contre l'esprit.  
 L'esprit des fots, l'aveugle calomnie  
 A répandu quelques traits sur sa vie,  
 Qui font penser qu'avec l'amour divin,  
 Son cœur profane aimait trop le prochain.  
 Certains papiers disent que le bon homme,  
 Fit tout exprès certain voyage à Rome,

## C H A N T I I.

Ville chrétienne , au désordre propice ,  
 Où l'étendart de la croix & du vice ,  
 A réuni depuis plus de mille ans ,  
 Des Monsignors , des moines fainéans ,  
 Et pour de l'or les enfans de la Bible.  
 C'est dans ce lieu qu'un Pontife infailible ,  
 Le crâne orné d'un vieux *Solideo* , (\*)  
 Pour de l'argent lui vendit l'*absolvo*.

Ce cas verveux touchait un peu sa niece ,  
 Qui certain jour ( qu'une ame a de faiblesse ! )  
 Se laissa cheoir lourdement sur un point ,  
 Et de la chute orna son embonpoint.  
 Que voulez-vous ? jeune fille est fragile ,  
 L'esprit est prompt , & la chair trop docile  
 Se laisse aller au jeu du tendre amour :  
 Et puis après , d'un quart ou deux trop couverte ,  
 Le cotillon , trahissant le mystere ,  
 Porte l'alarme au sein du presbitere ,  
 Et le remplit de l'odeur du péché.

L'oncle pourtant n'était pas débauché.  
 Il avait fait jadis dans sa jeunesse ,  
 Ces petits tours que l'humaine faiblesse  
 Fait sans trembler , tous les jours sous les yeux  
 D'un Dieu charmant , vainqueur des autres Dieux.  
 Aussi par fois mettait-il sous la presse  
 Certain objet , moins chaste que Lucrece ,  
 Par là , plus propre à la conception.  
 Enfin , pour Dieu , soit par distraction ,  
 On dit qu'il fit , cela sans eau bénite ,  
 Du même coup un clerc , un acolyte.

---

(\*) *Solideo* , nom de coëffure du Pape ; c'est une  
 espèce de bonnet de nuit à oreilles. Les Italiens dé-  
 vots disent qu'il n'y a que le Pape & Dieu le Pere  
 qui aient le droit de le porter.

Ce soin chrétien était bien dans ce lieu :  
 Il faut pourvoir la maison du bon Dieu  
 Avant la sienne; & puis, quand on est sage,  
 On songe en paix aux besoins du ménage.  
 Pas n'y manqua, car l'homme était prudent.  
 Or, faisant droit à son besoin pressant,  
 D'un tourne-broche il meubla sa cuisine.  
 Que voulez-vous? la servante Claudine  
 Avait tenté le serviteur de Dieu :  
 Deux yeux fripons, un minois tout en feu,  
 Sont suffisans pour éteindre la glace  
 De la sagesse, & puis d'ailleurs la grace  
 N'est point toujours à côtoyer nos pas ;  
 Et dans ce monde enfin n'avons-nous pas  
 Chacun un cœur & chacun nos faiblesses,  
 Chacun un diable, ou chacun nos maitresses ?  
 L'âge bientôt, plus puissant que le Cie!,  
 Avait touché ce pénitent mortel.  
 Les cheveux blancs, qui font germer la grace,  
 Ces jours heureux où sa pointe efficace  
 Sur tous les cœurs agit avec succès,  
 Et fait mûrir nos stériles regrets,  
 Avaient, dit-on, converti le saint homme,  
 Tout aussi saint que bien des saints à Rome.  
 Il gémissait, il lavait de ses pleurs,  
 Des courts plaisirs les volages faveurs.  
 Son bon exemple, & sa dévote mine,  
 Avaient touché la suivante Claudine,  
 Qui loin du monde, & plus près des amours,  
 A cinquante ans alla fixer ses jours  
 Près du verger d'un hermite profane,  
 Qui sous ses pas lui découvrit la manne  
 Cachée aux yeux des profanes mondains :  
 Cet heureux fruit, de prodiges divins  
 Avait meublé sa terrestre cervelle.  
 Ce cœur contrit, cette vierge nouvelle



Reçut des cieux une insigne faveur :  
 Dieu députa son ange tentateur  
 Pour éprouver un peu sa continence.  
 Le ciel souvent fait cette expérience ,  
 Et par le diable il éprouve ses saints.  
 Hélas ! pour nous , misérables mondains ,  
 Le Ciel est dur , & sa bonté nous laisse  
 Sans tentateur nous damner à notre aise.  
 Ainsi sans diable , aux graces de Baron ,  
 On vit pécher l'adorable Ninon.

Toujours en proye à leur tristesse amere ,  
 Nos tendres sœurs , sur l'accident du pere  
 Poussaient au Ciel de lamentables cris ,  
 Et tour à tour faisaient ces pots-pourris. (\*)  
 Hélas ! dit l'une , ô que la race humaine  
 A de malheurs ! les soucis & la peine  
 Vont avec elle , & menent pas à pas  
 Chaque mortel aux portes du trépas.  
 O triste vie ! ô songe peu durable !  
 Vos maux sont purs , & le plaisir aimable  
 Est bien mêlé d'amertume & de fiel.  
 O jours trop courts ! faible présent du Ciel !  
 Vous n'êtes beaux qu'au printemps de la vie ,  
 Dans ces momens où la douce folie  
 Du tendre amour , enchaîne avec nos cœurs ,  
 Nos sens captifs dans ces liens de fleurs.  
 Hélas ! dit l'autre , on marche sur la terre  
 Tout garroté de sa triste misere.  
 La faux du temps moissonne à nos côtés  
 Les plus beaux jours , les plus fortes fantés.  
 De tous les maux ce monde est l'assemblage ;  
 Dieu faisant l'homme , ou plutôt son image ,

---

(\*) Comme les paroles chez les nonnes se précipitent les unes sur les autres , j'ai tâché de me rapprocher de leur style.

Ne fit au fond qu'un rien organisé.  
 Ah ! que la vie est un temps mal-aisé !  
 S'il est par fois sujet aux morts subites ,  
 Dit sœur Sufon , appréhendons les fuites.  
 L'autre difait : Ah ! son lit fut mal-fait ;  
 La couverture ainsi que le chevet ,  
 Auront sorti peut-être de leur place ;  
 Le vent coulis, ce vent plus froid que glace ,  
 Aura glissé sous les draps doucement ,  
 Et du bon pere aura subitement  
 Gelé les pieds, le poumon ou la bile.  
 Sa ménagere est donc bien mal-habile ,  
 Répond sœur Thecle ; & comment sans horreur ,  
 Fait-elle ainsi le lit du Directeur !  
 Il a, dit l'autre une douceur charmante ;  
 Mais sa bonté gâte sa gouvernante :  
 Elle est chez lui tout le long d'un saint jour ,  
 A toujours dire & du contre , & du pour ;  
 Les bras croisés , & le bec aux corneilles ,  
 Croit faire ici des monts & des merveilles.  
 Madame à tout veut mettre son caquet ;  
 Comment un lit peut-il être bien fait ?  
 Elle a pourtant demeuré chez des moines ,  
 Dès sa jeunesse a servi trois chanoines.  
 Chez tout ce monde on doit avoir appris  
 A remuer, à bien fouler des lits.  
 Grand saint Bernard ! ... difait sœur Angélique ,  
 Le Révérend a souvent la colique :  
 Ce mal affreux l'incommode très-fort ;  
 S'il n'en guérit, notre bon pere est mort.  
 Vite au plutôt appellons la tourriere ,  
 Envoyons-lui du jus de capillaire ,  
 Du chocolat , des massépains exquis ,  
 De la gelée & des citrons confits.  
 D'album Græcum donnons-lui quelque prise :  
 Ce simple est bon pour le rhume d'église.

Tandis qu'en proie aux plus vives douleurs,  
 La vieille cour répandait mille pleurs ;  
 Dans le dortoir les plus jeunes professes,  
 L'esprit rempli de saintes gentilleses,  
 Sur leurs regrets aiguïsaient leurs bons mots.  
 Et dans les jeux de cent rians propos,  
 Faisaient briller, avec la médifance,  
 Le zele ardent d'une prompte vengeance.

Ce fut alors, qu'Ursule avec succès  
 Prit le moment d'annoncer ses secrets.  
 Quoi donc, mes sœurs, verrons-nous en silence,  
 Le vieux sénat, enflé de sa puissance,  
 Nous captiver sous ses antiques Loix ?  
 Sur la raison les ans ont-ils des droits ?  
 Est-ce au couchant à diriger l'Aurore ?  
 L'hyver jamais l'emporta-t-il sur Flore ?  
 Allons, mes sœurs : que chacune de nous  
 Fasse en ce jour éclater son courroux !  
 Livrons la guerre aux vieilles vénérables ;  
 Courons ôter de leurs mains méprisables,  
 Le vil objet de leur indigne soin.  
 Que le ramon, relégué dans un coin,  
 Signale ici notre éclatante gloire.  
 Contre l'usage appellons la victoire ;  
 Le Ciel propice aux charmes de nos ans,  
 Couronnera nos efforts triomphans.  
 Déjà pour nous sa bonté se déclare :  
 Entre mes mains voyez ce gage rare  
 Qu'un Loyola m'a remis cette nuit,  
 De reliquaire où le dessein peignit  
 Avec l'amour, les plaisirs de Cythere.  
 Voyez, mes sœurs, l'amoureuse Cadriere  
 Entre ses bras ferrer son cher amant :  
 Voyez couler les pleurs du sentiment.  
 Girard expire au doux sein de l'ivresse :  
 De cent baisers il rougit sa maitresse.



Le sot remords n'étouffe point ses feux :  
 Ce ver rongeur, dans ces momens heureux,  
 Laisse au plaisir le triomphe & la gloire.  
 Allons, mes sœurs, courons à la victoire.  
 Tout nous promet les plus heureux destins,  
 Et les lauriers n'attendent que nos mains.

A ce discours de la nonne éloquente,  
 On vit bientôt la jeunesse bouillante,  
 Brûlant d'ardeur de courir sur ses pas,  
 Chercher la gloire & le fort des combats.  
 Allons, dit-on, que le péril commence ;  
 Nos cœurs vaillans brûlent d'impatience.  
 Non, dit Ursule, attendons que la nuit  
 Aux yeux du jour dérobe ce réduit.  
 Son voile heureux, ses ombres bienfaisantes  
 Nous cacheront aux vieilles surveillantes.  
 Sans craindre alors, d'un pas plus affermi,  
 Nous marcherons en troupe à l'ennemi.  
 Jusqu'à tantôt conservons le silence :  
 Que dans notre air rien n'annonce d'avance  
 Le grand débat qui doit troubler ces lieux :  
 Un coup fourré réussit toujours mieux.

Ainsi la sœur, de fleurs de rhétorique  
 Embellissant son discours politique,  
 Tint jusqu'au soir leur babil aux arrêts :  
 Miracle grand, s'il arriva jamais ?



---

 CHANT TROISIEME.

*L'Allégresse va trouver l'Amour. Le Dieu  
va trouver un chat aux Jacobins. Ter-  
reur des Nonnes : le Balai est enlevé.*

LA sombre nuit, le sommeil & les songes,  
Heureux présens du Ciel & des mensonges,  
Versaient déjà sur ce vaste univers,  
Tous les bienfaits de leurs êtres divers.  
Là, dans les bras de leurs douces compagnes,  
Le forgeron, l'habitant des campagnes,  
Sur un châlir, trône des cœurs heureux,  
Seuls jouissaient d'un sommeil fait pour eux.  
Un songe ami, miroir pur de leur ame,  
Leur assurait cette éternelle flamme  
Dont chaque époux ferait sa joie encor,  
Si vous régnez, candeur de l'âge d'or.  
Ce fut ce temps cher au Dieu du silence,  
Qu'on vit dans Sin, la coupable vengeance,  
Au sombre éclat d'un sinistre flambeau  
Créer dans l'ombre un jour pâle & nouveau.  
Ce feu guidait cette troupe invincible  
Vers le chapitre, où le Balai paisible,  
Du vieux Divan faiblement appuyé,  
Goûtait en paix un honneur envié :  
Tel à Colchos, la fable nous présente  
Du Roi Phryxus la Toison triomphante,  
Qu'un vieux dragon, portrait des vieilles sœurs,  
Gardait jadis des pièges des vainqueurs.

Tandis qu'ainsi l'héroïque cohorte,  
Va du chapitre environner la porte ;  
Mufe, dis-nous comment le Dieu des cœurs  
Vint dans ces lieux intimider nos sœurs.

Depuis trois mois la riante allégresse,  
L'ame livrée à la sombre tristesse,  
Voyait dans Sin les plaisirs isolés,  
Les jeux captifs, & les ris exilés.  
Quoi, disait-elle, en répandant des larmes,  
Pour ces beaux lieux n'aurai-je plus de charmes ?  
Déjà les fronts, ces images des cœurs,  
N'ont plus l'éclat de mes vives couleurs ;  
Des doux plaisirs ne suis-je plus la mere ?  
Quoi, le dépit, l'envie & la colere,  
Me chasseront de ce riant séjour ?  
Pour nous venger appellons-y l'amour.

Disant ces mots elle vole à Cythere.  
Là dans les bras des jeux & de sa mere,  
L'enfant malin respirait les douceurs  
De ce repos dont il prive nos cœurs.  
L'Allégresse entre en ce Palais terrible,  
Où l'enfant Dieu, par un charme invincible,  
Tient dans ses mains les ames des mortels ;  
Là chaque jour aux pieds de ses autels,  
Epris des feux que la beauté fait naître,  
Tous les amans viennent chanter leur maître ;  
Là l'Espagnol, né constant & jaloux,  
Au feu des cœurs allume son couroux ;  
Là le Français, léger comme sa flamme,  
Des feux d'un jour court embellir son ame :  
Le Musulman, seul paisible en ce lieu,  
Bâille & s'endort dans le sein de ce Dieu.

L'amour de loin voit venir l'allégresse.  
Sa lente marche annonçait sa tristesse ;  
D'humides pleurs découlaient de ses yeux ;  
De noirs cyprès couronnaient ses cheveux.

Au sombre deuil répandu sur ses charmes,  
L'amour soupire & sent couler ses larmes.  
Que vois-je, hélas ! dit-il en gémissant ?  
Qu'est devenu cet éclat séduisant,  
Dont autrefois vous ornâtes les graces ?  
Ma sœur, des Dieux auriez-vous les disgraces ?  
Vos doux plaisirs, vainqueurs de nos douleurs,  
Dont les regards embellissaient les cœurs,  
Ne sont-ils plus les délices du monde ?  
N'êtes-vous plus cette source féconde  
De ces doux jeux, de ces rians desirs,  
Enfans heureux de vos tendres plaisirs ?

Ce temps n'est plus, répondit l'allégresse,  
Où des mortels souveraine maîtresse,  
Ma flamme heureuse allumait les transports ;  
Où mes plaisirs, inconnus des remords,  
Portaient ces fruits que l'aimable innocence  
A ses enfans donnait pour récompense.

Ces fruits encor mûriraient dans les cœurs,  
Si le dépit n'en fannait point les fleurs.  
Ce monstre né des pleurs de la vengeance,  
Triste ennemi, jaloux de ma puissance,  
Dans ses liens veut tenir les mortels ;  
Déjà par-tout il sappe mes autels ;  
Déjà dans Sin, je vois que sur mon trône,  
Sa main flétrie honteusement couronne  
Le fier orgueil, fils de l'entêtement,  
Dont la douleur est le seul élément.

Si par mes soins j'étendis votre empire,  
Si mes plaisirs & les jeux que j'inspire,  
Ont illustré votre nom dans les cieus,  
Et si mes fleurs sont les sceptres des Dieux,  
Volez à Sin, faites fuir la tristesse.

Que sans regret la brillante jeunesse  
Jouisse encor de ces tendres douceurs,  
Dont mes bienfaits avaient comblé les cœurs.

L'amour fourit, & dit à la Déesse :  
 Calmez, ma sœur, la douleur qui vous presse;  
 De votre front arrachez ces cyprès.  
 Je cours à Sin venger vos intérêts.

Tout dans ce lieu reconnaît mon empire ;  
 D'un feu muet plus d'un cœur y soupire ;  
 L'adroit mystère y cache avec des fleurs,  
 Les tendres nœuds de mes liens vainqueurs.

Disant ces mots, de ses ailes brillantes  
 Il fend des cieus les voutes éclatantes ;  
 Bientôt suivi des jeux vifs & badins,  
 Vole à Douai, descend aux Jacobins.

Là dans les bras de l'heureuse ignorance,  
 De l'embonpoint & de la nonchalance,  
 Vivait alors le plus beau des matoux.  
 Là, sans jamais hurler avec les loups,  
 Le saint reclus, constant célibataire,  
 Comptait pour rien les plaisirs de la terre.  
 Jamais Robin n'avait, en tapinois,  
 Croqué des yeux le moindre des minois ;  
 Jamais n'avait d'une ardeur pétulante  
 Fanné les fleurs d'une beauté naissante ;  
 Chaste toujours, & toujours continent :  
 Quel Jacobin en pouvait dire autant ?  
 Le tendre amour, qui cherche à le surprendre,  
 Sous un faux nom près de lui vient se rendre ;  
 Du frere George il prend la grêle voix,  
 La taille épaisse & le défunt minois.  
 Un vieux bonnet de couleur de grain d'orge,  
 Dont autrefois l'insolent frere George (\*)

---

(\*) Le frere George, marmiton des P.P. Jacobins, fut attaqué d'une sécheresse dans les Amygdales : il les humectait tous les matins avec une chopine d'eau-de-vie ; il mourut dans l'opération.

Parait son chef, aux grands jours, qu'au lutrin  
Le Pere Jean mutilait le Latin,  
Du Fils de Mars ornait la chevelure.  
Un tablier d'un vieux chiffon de bure,  
De six-vingt trous percé dans son contour,  
Montrait du Dieu *la place & le fauxbourg.*  
A ce haillon pendait une écumoire,  
Deux grands couteaux, une énorme lardoire.  
Ainsi l'amour s'avança vers Robin.  
Bon jour, l'ami, lui dit l'enfant malin,  
A-t-on toujours son pesant pucelage?  
O siecle? ô mœurs! il devrait à votre âge  
Déjà courir & les monts & les champs.  
Que faites-vous de cela si long-temps?  
Quoi! voulez-vous que votre cœur moisisse?  
Jouez-vous donc à gagner la jaunisse?  
Il faut, l'ami, faire valoir son bien;  
La chasteté ne produit jamais rien.  
Vivez d'exemple, imitez vos confreres.  
Si, comme vous, ces dévots solitaires  
N'avaient jamais triché sur ce grand point,  
Quel superflu de sang & d'embonpoint!  
On n'est point sot, on chérit l'existence;  
Et puis, Robin, sans la concupiscence,  
La vie à l'homme est-elle un grand bonheur?  
Comment porter le fardeau de son cœur?  
Comment remplir les vuides de la vie,  
Et tenir tête aux desirs de l'envie?  
Si le devoir, tyran de nos plaisirs,  
Défend au cœur d'écouter ses desirs,  
A ses leçons opposez la nature.  
Contr'elle en vain qu'il tonne ou qu'il murmure,  
Elle a sur lui l'antiquité des droits,  
Et nos desirs sont nos premières loix.  
Les Dieux ont fait & les chats & les hommes;  
Pouvons-nous être autrement que nous sommes?



En chat d'esprit révèrez leurs desseins ;  
 Nos passions sont l'œuvre de leurs mains.  
 Si de leur cœur notre cœur est l'image,  
 Comme eux, Robin, il faut en faire usage.  
 L'être & l'amour sont leurs plus grands bienfaits :  
 Pourquoi gémir des biens qu'ils nous ont faits ?  
 Des cerveaux plats, trente grosses machoires,  
 Pour nous instruire ont fait cent vieux grimoires.  
 Qu'ont-ils gagné ? Qu'ont produit leurs leçons ?  
 Sur nos écrans l'on plaça leurs chansons.  
 Ces bonnes gens, hérissés d'ignorance,  
 Voulaient de l'homme élever l'existence.  
 Si leur système eût pris chez vos matoux,  
 Les chats, peut-être aussi faibles què nous,  
 Se repaissant d'une idée aussi creuse,  
 Auraient rempli la Trappe & la Chartreuse ;  
 Mais votre instinct, plus fort que la raison,  
 Vous garantit de la tentation.  
 Par là les Dieux gardèrent leur ouvrage,  
 Du projet fou d'être austèrement sage.

La volupté qui trompait Ixion,  
 Qui couronna l'heureux Endymion,  
 Du sein des Dieux fait briller sa lumière.  
 Son feu vainqueur vous montre la carrière  
 De ces beaux jours, de cet heureux printemps,  
 Que Flore ici ramène tous les ans.  
 Si des mortels le printemps est l'image,  
 Ainsi que lui le mortel n'a qu'une âge :  
 Les vents bientôt dessècheront les fleurs,  
 Les ans bientôt dessècheront les cœurs ;  
 Du jour qui fuit, & du temps qui s'avance,  
 Par les plaisirs arrêtons l'inconstance ;  
 Ou s'il faut perdre au moins de si beaux jours,  
 Qu'ils soient perdus dans les bras des amours.

Non loin d'ici, dans une austère grille,  
 Depuis six mois une chatte gentille,

Porte à regret un joyau que l'honneur  
A mis à prix plus haut que sa valeur.  
Malgré les soins de vingt chastes Nonnettes,  
L'attention de cinq à six discrettes,  
Son jeune cœur, lassé de la vertu,  
Voudrait goûter certain fruit défendu ;  
Non point celui qui tenta jadis l'homme,  
Le beau ragoût que croquer une pomme !  
Minette veut un morceau plus friand,  
Plus homogène & moins propre à la dent.  
Déjà ses cris vous ont fait les avances ;  
Bientôt son cœur, avec les dépendances,  
Sera le prix de vos amoureux soins.  
Courez, mon cher, soulager ses besoins ;  
Des romanciers laissez le vieux langage,  
Prenez le ton, moulez-vous sur l'usage,  
Que le bel air vient d'amener chez nous.  
L'amour parfait, ce partage des fous,  
Ne touche plus la chatte & la vestale.  
Laissez filer Hercule auprès d'Omphale.  
De si longs soins ne font que prolonger  
L'ennui du cœur, & l'heure du berger.

L'heureux Robin sent bientôt dans son ame  
Ces traits vainqueurs, cette immortelle flamme,  
Qui, des mortels adoucissant le sort,  
Remplit chez eux les vuides de la mort.  
Partons, dit-il, au Dieu de la tendresse ;  
Laissons les Sots moisir dans la sagesse,  
Guidez mes pas, éclairez mon dessein.  
Disant ces mots, le chat arrive à Sin ;  
Il grimpe, il faute, & bientôt par la vitre,  
Avec l'amour, Robin entre au chapitre.

Depuis une heure en ce paisible lieu  
La jeune chatte, entre les bras du Dieu  
Qui fait fleurir le teint brillant des moines,  
Le vermillon, l'embonpoint des chanoines,



Tranquillement jouissait , sans remords ,  
 Du doux plaisir , des sensibles transports  
 Qu'un songe heureux permettait à son ame.  
 Au bruit du chat , ou plutôt à la flamme  
 Du feu vainqueur qui fait pâlir le jour ,  
 Qu'offre à ses yeux le redoutable amour ,  
 Elle s'éveille , & son ame confuse  
 Croit un moment qu'un vain songe l'abuse ,  
 Que le matou , dont les airs gracieux  
 Charment ses sens , éblouissent ses yeux ,  
 Sont de ces jeux que le sommeil fait naître ,  
 Ou de ces riens que l'auteur de notre être  
 Mêlé à nos maux , pour soulager nos cœurs  
 Des noirs chagrins & des soucis rongeurs.  
 Déjà Robin qu'un tendre feu dévore ,  
 Parle d'amour à l'objet qu'il adore ;  
 Et sans noyer son cœur dans les récits ,  
 Je viens , dit-il , appelé par vos cris ,  
 Offrir , Minette , au mal qui vous consume  
 Certain remède hétérogène au rhume ,  
 Que sagement les Dieux ont fait , je crois ,  
 Pour nous guérir tous les deux à la fois.  
 Au médecin confiez vos stygmates ;  
 Un chat de moine est la perdrix des chattes.  
 Dame , avec eux on va toujours bon train ,  
 Gens reposés font bien mieux leur chemin.  
 Ainsi Robin faisait parler sa flamme ,  
 Ses yeux rendaient les transports de son ame.  
 Ah ! que l'amour exprime nos besoins :  
 Abandonnons notre cœur à ses soins :  
 L'art a toujours gâté son éloquence.  
 Robin pressé par la concupiscence ,  
 Dit à Minette : Avançons le moment ,  
 Et par la queue entamons le Roman.  
 De longs amours font périr la tendresse ,  
 De longs propos font périr de tristesse.

Laissez la forme aux Lucreces du jour,  
Feu Céladon, ce flambeau de l'amour,  
Dont le goût fade & les tristes lumieres,  
Aux Ostrogots, aux matoux nos grands-peres,  
Servant de phare, éclairaient autrefois  
Leurs cœurs épais & leur vieux feu gaulois,  
N'est plus le Dieu que notre siecle adore ;  
Si l'on gémit, si l'on soupire encore,  
C'est dans le sein des séduifants plaisirs,  
Qu'un tendre cœur exhale des soupirs.

Le cœur ému, notre chatte Lucrece  
Sent dans son ame expirer la sagesse.  
Son front serin, siege de la pudeur,  
Ne rougit plus que d'un feu suborneur.  
L'adroit matou, qui prévoit sa défaite,  
D'un œil malin contemplant sa conquête,  
Par les cheveux empoignant le hazard,  
Touche à l'instant flatteur du cauchemart ;  
Quand tout à coup il vit entrer les Nonnes :  
Amour, dit-il, du fer des Amazones  
Garantissez la perle des matoux.  
Des saintes sœurs je connais le courroux ;  
Prenez le soin de ma race future ;  
Je crains ici certaine découpure,  
Qui, pour nommer modestement l'endroit,  
Se fait sur l'homme ailleurs qu'au bout du doigt.

A ce danger ranimant sa vaillance,  
Vers l'ennemi l'amoureux chat avance :  
Son air guerrier, ses yeux étincelants,  
Sa griffe en l'air, ses Fu Fu menaçants,  
Firent trembler cette troupe guerriere.  
Mon doux Jesus ! s'écria Dame Hilaire,  
Que vois-je ici ! quels spectres sont cachés !  
C'est le démon & ses traits tout crachés.

A ce gros mot, les Nonnes se dispersent,  
Pouffent des cris, se heurtent, se renversent.

En vain Urfule , incapable d'effroi ,  
 Ferme , tranquille & maitresse de foi ,  
 Veut ranimer cette troupe tremblante ;  
 Du spectre affreux , l'horreur & l'épouvante ,  
 Ont consterné les cœurs & les esprits ;  
 On n'entend plus que ces horribles cris :  
 Ciel , quelle griffe ! ô Dieux ! qu'elle est horrible !  
 Que le démon est un monstre terrible !  
 Où nous sauver ? où courir ? hélas ! où ?  
 Mon doux Jesus ! il nous tordra le cou !  
 O quel danger ! sauvons-nous au plus vite.  
 On vole en troupe , on court à l'eau-bénite.  
 Où fuyez-vous ? Jour de Dieu ! quelle erreur !  
 Mes sœurs , cette eau ne guérit point la peur.  
 Que n'avez-vous plutôt dans ces alarmes ,  
 Du baume humain , ou bien de l'eau des carmes ?  
 Cela , dit-on , ressuscite les cœurs ,  
 Et rend au teint ses premières couleurs.

Tandis qu'ainsi le bataillon timide  
 Battait aux champs , le valeureux Alcide ,  
 Le chat , vainqueur des sœurs & de l'amour ,  
 Dans les plaisirs à qui tout doit le jour ,  
 Goûtait en paix le seul agrément d'être ,  
 Et le moment où le cœur voit renaître  
 Ces grands desirs trop nombreux pour nos sens.  
 Sa jeune amante en ces instans pressans ,  
 Voyant de loin revenir la cohorte ,  
 Lui dit : Robin , vite prenez la porte.  
 N'exposez point aux dangers du hazard  
 Le doux bijoux que perdit Abailard.  
 Ce rien suffit pour ternir votre gloire ;  
 Méfiez-vous des jeux de la victoire.  
 En chat d'esprit retirez de ce lieu ,  
 Adroitement votre épingle du jeu.  
 La nuit prochaine , au fond de la goutière ,  
 Loin de nos sœurs , plus loin de la Tourrière ,

Tranquillement nous pourrons de nos feux  
 Goûter en paix les transports amoureux,  
 Allez, partez, & fuyez au plus vite.  
 L'heureux matou prend aussitôt la fuite.

Déjà Robin avait, sans dire adieu,  
 Subitement abandonné ce lieu.  
 Ursule alors, ranimant son courage,  
 D'un front ridé, d'un œil brûlant de rage,  
 Court à ses sœurs, & leur dit en courroux;  
 Revenez donc, lâches, où courez-vous?  
 D'un faible chat, l'impuissante grimace,  
 A donc glacé cette guerrière audace,  
 Dont vous faisiez tantôt un si grand bruit?  
 La honte, hélas! sera donc tout le fruit  
 Des grands succès promis à notre gloire;  
 Et nous verrons sur le champ de victoire  
 Nos ennemis, gonflés de leur grandeur,  
 Nous insulter, sourire à notre peur?

Quoi! c'est un chat, s'écria sœur Florence?  
 Dans le Chapitre, ô ciel! en conscience  
 Pouvait-il bien corrompre un jeune cœur?  
 Ah! notre chatte a perdu son honneur.  
 Grand Saint Matthieu! dit la sœur Rosalie,  
 Quel garnement & quelle ignominie!  
 Père éternel! Seigneur! les Jacobins,  
 Ont-ils chez eux des chats si libertins?  
 Mon doux Jésus! dit une sœur converse,  
 De plus en plus le monde se renverse.  
 L'un sur le dos, l'autre bien autrement,  
 Hélas! tout va, le bon Dieu fait comment,  
 Ame du monde, amoureuse folie,  
 Que vous jetez d'agrémens sur la vie!

Le noir courroux, cette fièvre des cœurs,  
 Dont l'Iliade exprime les fureurs,  
 Aux cris d'Ursule, à sa voix intrépide,  
 Dans les esprits portant son feu rapide,

On vit bientôt la troupe avec ardeur  
 Bravant les chats, le démon & la peur,  
 Dans le Chapitre entrer avec audace.  
 Tel autrefois le vainqueur de la Thrace,  
 Bravant Cerbere, intimidant Pluton,  
 Seul menaça les Dieux de Phlégéon.  
 Telle on a vu, telle on ouït Urfule,  
 Dans les accès d'un courroux ridicule,  
 D'une voix mâle articulant ces mots,  
 Faire au Balai ces risibles propos :

» Fier monument de nos fureurs durables,  
 » Toi, qu'en ces lieux, les vieilles vénérables  
 » Ont malgré nous placé depuis long-temps,  
 » Pour insulter au printemps de nos ans ;  
 » Sois aujourd'hui l'infaillible présage  
 » Du noir courroux, du foudroyant orage,  
 » Qui doit demain éclater en ces lieux ;  
 » Va loin de nous sur quelque bord honteux,  
 » Honni, flétri, montrer que la vengeance  
 » A des attraits pour les cœurs qu'on offense.

Disant ces mots, elle empaume soudain,  
 Le vieux Balai d'une intrépide main :  
 Un bruit confus, mille cris de victoire  
 Remplissent l'air de sa brillante gloire.

Tels dans dans la Grèce on vit jadis les rats ;  
 Devant les Dieux, décidant leurs débats,  
 De leurs clameurs ébranler les montagnes.

D'un air guerrier Urfule & ses compagnes  
 Dans le jardin entrèrent avec bruit.  
 L'astre inconstant qui regne sur la nuit,  
 Au pâle éclat de sa triste lumière,  
 Conduit la troupe auprès d'une rivière.  
 Là, sœur Urfule, en grande émotion,  
 Dans l'eau soudain jette l'affreux ramon.  
 Va, lui dit-elle, errer au gré de l'onde,  
 Si le hazard te fait courir le monde,



Sois fans repos , comme le Juif errant !  
 Sois le jouet de la foudre & du vent ,  
 Et que l'enfer soit ton dernier rivage !  
 Antiques sœurs , que cet affront outrage  
 Vous ignorez le destin du Balai.  
 Hélas , grand Dieu ! tandis qu'un songe gai  
 Retracer encor sur les fibres tremblantes  
 De vos cerveaux , les images parlantes  
 Des doux plaisirs , dont vos sensibles cœurs  
 Ont autrefois épuisé les douceurs ;  
 Hélas ! tandis que ce sommeil barbare ,  
 Fils de la nuit & du sombre Ténare ,  
 Fait reposer vos vieux individus  
 Entre des draps que Bertoul (\*) a tissus ;  
 Vos jeunes sœurs , ces pétulantes filles ,  
 Que les amours escortent à vos grilles ,  
 Dans le Chapitre ont fait un coup affreux ,  
 Qui doit demain , arracher de vos yeux  
 Des pleurs amers , & sur vos tristes mines ,  
 Sur vos vieux fronts , tout hérissé d'épines ,  
 Tracer en noir le chagrin dévorant ,  
 L'affreuse haine , & le dépit sanglant.  
 Ah ! vous dormez . . . . vous ignorez encore . .  
 Arrête , Muse ! . . . attendant que l'Aurore  
 Ait sur les fleurs répandu ses parfums ,  
 Laissons en paix reposer les défunts.

---

(\*) Fameux tisserand qui fait les guenillons des Nonnes.





---

## CHANT QUATRIEME.

*Chapitre des Nonnes. Chaque Sœur vient dire sa coulpe. Torticolis paraît dans le Chapitre. Alarmes des Nonnes. On députe à la mere Abbesse.*

DEJA les pleurs de la divine Aurore,  
 Présage vrai du jour qui doit éclore,  
 De leur fraîcheur fertilisaient nos champs;  
 Tels les zéphirs, précurseurs du printemps,  
 Vont ranimer cette saison riante,  
 Où nous voyons, sur l'herbe renaissante,  
 Le temps heureux de donner à nos cœurs,  
 Des feux nouveaux & le charme des fleurs.

Tandis qu'ainsi de sa couche brillante  
 Le vieux Titon voit sortir son amante,  
 Tandis qu'Aurore, échappée à ses yeux,  
 Peint l'horison de ses plus tendres feux;  
 Déjà nos sœurs, colombes gémissantes,  
 Sur l'aigre ton de leurs voix glapissantes,  
 Chantaient au chœur, & mutilaient au mieux  
 Le vieux plain-chant & les hymnes des Cieux.

Là l'ennemi si fatal à nos peres,  
 L'heureux plastron de toutes nos miseres,  
 Venait troubler par son souffle malin  
 La paix des cœurs, & l'office divin.  
 Là sans penser, sans goût, sans attitude,  
 L'œil entr'ouvert, on voyait l'habitude,  
 D'un gosier sec & rouillé de tiédeur  
 Nonchalamment donner le ton au chœur.

Le sombre ennui, son compagnon fidele,  
 Tout pesamment, baillant vis-à-vis d'elle,  
 Abandonnait sa molle attention  
 Au gré des vents de la distraction.  
 Tel vers Assise un mortel Séraphique (\*)  
 Savant, dit-on, en plus d'une rubrique,  
 Par les oiseaux était souvent distrait ;  
 Que l'homme, hélas ! est un être imparfait !  
 Que les bouillons de la concupiscence  
 Ont affaibli chez lui l'intelligence !  
 Il ne fait plus aujourd'hui ce qu'il veut ;  
 Heureux encor, quand il fait ce qu'il peut.

Dans Sin pourtant on a fini l'office ;  
 Déjà les sœurs, pour un saint exercice,  
 D'un pas modeste avancent vers ce lieu,  
 Où chaque jour, pour conserver à Dieu  
 Un cœur guéri des vanités mondaines,  
 Chaque sœur doit raconter ses fredaines. (\*\*)

Là, dans le fond d'un réduit ténébreux,  
 Près des soucis, sur un siege poudreux,  
 Un sceptre en main, la fade moinerie  
 Dispense, au gré d'une aveugle manie,  
 Des châtimens, & tance, pour un rien,  
 L'ombre du mal & quelquefois le bien.

(\*) Saint François était souvent interrompu par ses sœurs les hirondelles & ses cousins les dindons. S. B. V. S. P. F.

(\*\*) C'est un usage dans les couvens bien réglés d'aller au Chapitre après les matines dire sa coulpe, s'accuser de ses petites fautes. On dit dans les cloîtres que ces niaiseries font beaucoup d'honneur à l'être suprême, & attirent la rosée du Ciel sur les biens de la Communauté. Les Chinois doivent être bien mal avec le bon Dieu ; ils ne disent point leur coulpe, & la rosée cependant engraisse leur terre. Que Dieu est petit dans le cloître !



Or, la Prieure, en vertu de son titre,  
 Ce matin-là présidait au Chapitre;  
 A ses côtés, la sœur Conception,  
 Sœur Quatre-temps, sœur Incarnation,  
 Du saint bercail les plus nettes visières,  
 A son vieux sens mariant leurs lumières,  
 D'un air sucré, d'un ton fade & chrétien,  
 Parlaient toujours, & ne décidaient rien,  
 Bref on se tait, on écoute les nonnes.  
 Hélas ! dit l'une, en récitant mes nones,  
 J'ai par oubli fauté quelques versets,  
 Et par malheur rompu deux chapelets.  
 Mon doux Jesus ! fussent vos deux rosaires !  
 Dit la Prieure, ô ciel que de mystères !  
 Dans un moment vous avez rompus-là ?  
 Comment jamais réparer tout cela ? ?  
 Votre accident, ma sœur, est bien tragique.  
 Ignorez-vous que le grand Dominique,  
 Pour le rosaire, a sué sang & eau,  
 Et qu'un vieux carme, autrefois chez Rousseau,  
 Fort embrouillé sur ses capitulaires,  
 Pour certain crime ordonnait deux rosaires ?  
 Si votre cas n'était point réservé,  
 Le saint remède, hélas ! serait trouvé ;  
 Mais sur ce point nous faisons abstinence,  
 Or donc, ma sœur, pour votre pénitence,  
 Trois fois direz, pour la conversion  
 Des Jacobins, le vieux *Lauda Sion*.  
 Après parla la sœur Jeanne Monique,  
 De ce couvent animal domestique, (\*)  
 Crâne à l'envers, esprit dur & méchant,  
 La bête noire & l'horreur du couvent.

---

(\*) Sœur de peine ou converse.

Un jour, dit-elle, étant au réfectoire,  
 Et tout auprès de notre sœur Victoire,  
 On nous servait du beurre & des œufs frais :  
 Ah gourmandise ! ô bon Dieu quel excès !  
 Trois fois dans l'œuf je trempai la mouillette, (\*)  
 Et, par trois fois, je trichai sœur Colette.  
 Mon bon Jésus, sainte Religion !  
 Dit la Prieure, ô l'indigne action !  
 Si les époux allaient, dans leur ménage,  
 Tricher ainsi les droits du mariage,  
 Ah ! qu'on verrait un joli carillon !  
 Femme sur ce n'entend jamais raison ;  
 Aussi saint Paul dit, pour conserver son ame,  
 Que chacun doit son offrande à sa femme.  
 C'est le lien, c'est le pain des époux.  
 Heureux précepte ! ah ! s'il était chez nous,  
 Y verrait-on ces piquantes querelles,  
 Toujours sur rien, & toujours éternelles ?  
 La paix bientôt renaîtrait dans nos cœurs,  
 Au doux aspect de ces médiateurs.  
 Or ça, ma sœur, pour votre pénitence,  
 Je vous condamne à trois jours d'abstinence.  
 Pendant ce temps, vous direz trente fois  
 L'*Exaudiat* à l'honneur de la croix.  
 On vit après arriver la sœur Jeanne,  
 Que n'avoit-elle un cotillon profane ?  
 O quel objet ! ô le friand morceau !  
 Jamais l'amour ne vit rien de si beau ?

---

(\*) Les jours maigres on donne un œuf frais pour  
 deux Nonnes, où elles trempent tour-à-tour religieu-  
 sement leurs mouillettes. La sœur Monique avait pro-  
 fité de la distraction de sœur Colette, & trempé trois  
 fois sa mouillette. Cette malheureuse affaire causa un  
 grand scandale à la Communauté, & fut pour la  
 sœur délinquante le sujet de trente Confessions gé-  
 nérales.

Sous les replis d'une guimpe mouvante,  
 Le tendre jeu de sa gorge naissante  
 Avertissait qu'on trouverait, hélas !  
 Une innocence, & bien d'autres appas.  
 Deux yeux fripons, fatigués comme mille  
 Du célibat autant que de la grille,  
 Par ricochet, convoitaient saintement  
 Certains enjeux d'un joli sacrement,  
 Hélas ! dit-elle à la sœur présidente,  
 Que le démon me trouble & me tourmente !  
 Chaque nuitée il m'offre, sans rideau,  
 Du doux plaisir le séduisant tableau.  
 Hélas ! sans lui, la pesante innocence,  
 Le bon sens plat, né sans expérience,  
 N'avoit point l'art de séduire les cœurs ;  
 Un dur instinct, un gros goût pour les mœurs,  
 Ecartaient, loin de l'humaine sagesse,  
 Ces sentimens dont la douce faiblesse  
 Charme les cœurs, enchaîne les héros ;  
 Hélas ! jamais les soupirs de Samos  
 Ces traits vainqueurs, & ces volages flammes,  
 Bienfaits des cieus, tendres fardeaux des ames,  
 Oncques n'auraient fait sentir à nos cœurs  
 Du doux plaisir les puissantes chaleurs.  
 Que le démon est un garçon à craindre !  
 Et que la chair, difficile à contraindre,  
 Coûte à nos corps d'embarras & de soins !  
 Que ne peut-on soulager ses besoins  
 Tout autrement ? Ah ! si la providence,  
 Dans notre état, mêlait l'intelligence  
 Avec la chair ; que l'on verrait d'ardeur !  
 Qu'on prîrait Dieu, qu'on prîrait de bon cœur !  
 Cela n'est point, répondit sœur Compresse,  
 Un bon chrétien doit combattre sans cesse ;  
 Si votre état, ma sœur, vous paraît dur,  
 Le mariage est-il du vin tout pur ?



Comme le cloître , il a bien ses vigiles ,  
 Ses quatre-temps , & ses fêtes mobiles.  
 L'on chome-là , ma sœur , comme l'on peut ,  
 Et non toujours comme la femme veut.  
 Priez , veillez & prenez bon courage ,  
 Le Paradis vaut bien un pucelage.

D'un pas tardif , l'antique sœur Gothon ,  
 Singe moulé sur la vieille Aleçon ,  
 Vint s'accuser d'avoir vu dans un rêve  
 Certain bijou , dont autrefois la seve (\*)  
 Au beau milieu du paradis perdu ,  
 Close giffait dans le fruit défendu.  
 Mon Dieu ! chassez ces profanes images ,  
 Dit la Prieure ; & quoi ! vous dont les âges  
 Ont sillonné le cul , le front , les reins ,  
 Faut-il jamais de ces objets vilains  
 Mortellement furcharger sa mémoire ?  
 Ignorez-vous la déplorable histoire  
 Qui vous défend d'y penser à jamais ?  
 Hélas ! ma sœur , le plus grand des forfaits  
 Vous a réduite à combattre sans cesse  
 Des passions , qui jadis sans faiblesse ,  
 Dans un jardin , vaste & délicieux ,

---

(\*) Les Rabins ont prétendu que le suc de la pomme que mangea le bon homme Adam , avait débouché les obstructions qui l'empêchaient de travailler à la génération de ces infiniment petits animaux , qui marchent depuis peu à deux pieds sur cette taupinière.

S. Thomas & les Peres ont été à peu près du même sentiment ; ils prétendaient que les respectables ustensiles de la génération , qu'ils appellent honteux , comme si le maître de la nature faisait des choses honteuses , étaient des excroissances de chair , suite malheureuse du péché. Quelle physique ! Ce raisonnement ne blesse-t-il point la sagesse du Créateur ?



Pouvaient alors contempler de leurs yeux  
 Tous les objets que la pudeur nous cache.  
 Ah ! dans ce temps , rien de mou , rien de lâche ,  
 Ne s'annonçait sous des voiles trompeurs ;  
 Tout était droit , aussi droit que les cœurs.  
 Si le démon de la concupiscence  
 Vient de rechef tenter votre innocence ,  
 Levez la main , & ferrant vos cinq doigts ,  
 Faites sur vous un grand signe de croix ;  
 Ainsi , dit-on , les Pauls & les Antoines ,  
 Ces bienfaiteurs des cochons & des moines ,  
 Jadis en guerre avec l'esprit malin ,  
 Avaient toujours le remede à la main.

L'esprit contrit , la jeune sœur Saint-Brice  
 Vint s'accuser d'avoir sonné l'office ,  
 Deux ou trois fois avec distraction.  
 Jesus Maria ! dit sœur Conception ,  
 Quel sacrilege ! & comment à ce crime ,  
 Dieu sous vos pas n'ouvrit-il pas l'abyme ,  
 Où sa justice a creusé dès long-temps  
 L'affreux séjour du diable & des méchants ?  
 Mon Dieu , ma sœur , lui dit la présidente ,  
 A ses devoirs il faut être présente.  
 Pour nous l'office est d'obligation ;  
 Dès qu'on le sonne avec attention ,  
 N'est-il point dit plus de moitié d'avance ?  
 Or ça , ma sœur , pour votre pénitence  
 Vous porterez , pendant deux ou trois mois ,  
 Le saint cordon de Monsieur saint François.  
 Pour tous les maux c'est un remede unique ;  
 Du grand saint Paul il guérit la colique ;  
 Plus d'un tendron , par ses succès vainqueurs ,  
 A ranimé ses mourantes couleurs.

Encor Agnès , & sans expérience ,  
 Sentant les feux de la concupiscence ,  
 A deux genoux , sœur Jeanne de la croix ,

Dit en tremblant d'une timide voix :  
Mere de Dieu ! l'autre jour quelle envie !  
J'ai convoité du boudin tout en vie.  
Sans-doute, hélas ! c'était du boudin blanc ;  
Dit la prieure ? Il est plus succulent.  
O cœur de chair ! ô plaisir ! ô nature !  
Dieu ! le boudin a certaine figure  
Qui fait trembler . . . c'est du fruit défendu . . .  
Songez, ma sœur, songez que la vertu  
Est préférable aux boudins de ce monde,  
N'ayez jamais cet appétit immonde,  
Vive Jesus . . . l'image du boudin . . .  
Peut quelquefois, dans un cœur pur & saint,  
Porter la mort & chasser l'innocence.  
Pour ce péché vous ferez pénitence ;  
Pendant trois jours, vous direz quatre fois  
Le *Libera* pour défunt saint François.

Tandis qu'ainsi la mere révérende  
A chaque sœur donnait la réprimande,  
Torticolis, l'ame de l'univers,  
D'un vol rapide arriva des enfers.  
Un voile épais, tissé par l'imposture,  
Cachait aux yeux sa hideuse coëffure.  
Son front paré d'une feinte pudeur,  
Son œil brûlant d'une aveugle fureur,  
Du zèle saint avait la ressemblance.  
Ainsi toujours une fausse apparence  
De la vertu, copiée avec art,  
Du faible humain attire le regard ;  
Ainsi masqué sous l'éclat du mérite,  
L'homme peut-il connaître l'hypocrite ?  
Rien ne le montre, & tout le voile aux yeux :  
Ce vice obscur n'est connu que des cieux.  
Ornée ainsi, Torticolis s'avance  
Vers le chapitre, où déjà sa présence,  
Aux cœurs épris de ses charmes trompeurs,

Fait ressentir ses coupables fureurs ,  
 Que, sous Henri, de fanatiques prêtres ,  
 La croix en main, prêchaient à nos ancêtres.

Le monstre affreux , les yeux levés au Ciel ,  
 D'un miel flatteur couvrant son aigre fiel ,  
 Harangue ainsi les meres vénérables :  
 Filles des saints , ô Vierges respectables !  
 Vous qui, malgré les naufrages des temps ,  
 Joignez encore aux beautés du printemps  
 Les agrémens d'un liant caractère ,  
 Vous qui pouvez , & tout dire & tout faire ;  
 Souffrirez-vous que vos antiques fronts  
 Soient colorés de cent honteux affronts ?  
 Laisseriez-vous cette verte jeunesse ,  
 Toujours ardente à croiser la vieillesse ,  
 Vous refuser ce légitime encens  
 Qu'on doit, mes sœurs , à l'hommage des ans ?  
 Où sont ces jours si chers à l'innocence ,  
 Où les vertus du cloître en son enfance  
 Régnaient encor dans ce paisible lieu ?  
 Là, tous les cœurs, consacrés à leur Dieu ,  
 Libres d'ennui, de chagrin & de crainte ,  
 Dans les liens d'une charité sainte ,  
 Faisaient briller , avec humilité ,  
 Les agrémens de la société.

Ce temps n'est plus ; la sacrilege audace  
 Dans un moment en a changé la face.  
 Le fol orgueil a tissu le projet ,  
 L'indépendance a commis le forfait.  
 Vous le dirai-je ? ah ! puis-je à ma mémoire ,  
 Sans en frémir, rappeler une histoire  
 Qui doit borner & flétrir à toujours  
 Vos droits divins, & l'honneur de vos jours ?  
 Ce vieux Balai, ce monument antique ,  
 Que par vos soins une sage rubrique  
 Dans le chapitre avait toujours logé ,

Et sous vos loix constamment protégé,  
En est banni. L'affreuse moinerie,  
L'entêtement, la détestable envie,  
Ont éloigné pour jamais de ces lieux  
Le cher dépôt de vos soins précieux.  
Verrez-vous donc d'un œil froid & profane,  
Le fort malin où l'orgueil le condamne ?  
Et suivrez-vous le préjugé vainqueur  
D'une jeunesse aveugle en sa fureur ?  
Ah ! sévissez ; c'est l'esprit de l'Eglise ;  
Des jeunes sœurs punissez la sottise.  
Votre Ramon touche tous les chétiens ;  
Votre intérêt, uni sans-doute aux siens,  
Doit vous toucher du sort de sa disgrâce.  
Ah ! rendez-lui ses honneurs & sa place ;  
Et que vos sœurs éprouvent une fois  
L'affreux remord d'avoir choqué vos droits.  
C'est l'âge ici, que leur fureur immole.  
Disant ces mots, Torticolis s'envole.

Du fier courroux la dévorante ardeur,  
Triste signal des tempêtes du cœur,  
Dans tous les yeux fait briller la vengeance.  
Le bruit bientôt succédant au silence,  
On n'entend plus que ces lugubres cris :  
Tout est perdu, nos droits anéantis ;  
Quoi, ce Balai ! lui que de race en race,  
Nos tendres soins maintenaient en sa place,  
En est chassé ? Quoi, nos yeux le verront,  
Ainsi que nous, couvert d'un dur affront ?  
Ah ! périssons plutôt qu'il ne périsse,  
Dit en pleurant la vieille sœur Clarice ;  
Ai-je vécu pour voir ces noirs forfaits ?  
Hélas ! mes yeux fermez-vous pour jamais.  
Grand saint Bernard ! s'écria sœur Constance,  
Peut-on ainsi, sans foi, sans conscience,  
Le mépriser, le chasser, le bannir ?

Ah ! c'en est fait , le monde va périr.  
Dieu ne peut plus , sans choquer sa justice ,  
Souffrir long-temps le désordre & le vicé.  
De toute part l'univers infecté ,  
Est digne , hélas ! de sa sévérité.  
Mon doux Jesus ! nos jeunes sœurs sont folles ,  
Crie à l'instant , sœur Moulin-à-paroles ;  
La vérité voilée aux yeux des Rois ,  
Dont le beau feu nous guidait autrefois ,  
N'est plus , hélas ! l'étoile de nos sœurs.  
L'art du soldat , né du sein des fureurs ,  
Ce fier métier du démon de la guerre ,  
Est devenu l'art de ce monastère.  
O Ciel ! ... comment ... mépriser un Balai !  
A cet affront l'on dira dans Douai ,  
Que le bon sens n'est plus chez les nonettes ;  
Qu'on a dans Sin , malgré quinze discrettes ,  
Dans le chapitre enlevé le ramon.  
O le scandale ! ô l'indigne action !  
Tantôt , tantôt nous saurons vous apprendre  
Les saints devoirs que chacune doit rendre  
A la raison , à l'ordre , aux cheveux blancs.  
Dame , voilà des objets imposants ,  
Dit une jeune , en riant dans son ame.  
Votre bon sens , vieux comme l'Oriflamme ,  
Du temps d'Hérode eût fait des envieux ;  
Mais dans ce siècle où l'on pense bien mieux ,  
Le seul mérite à nos yeux est aimable ;  
Nous n'avons point la fureur respectable  
D'idolâtrer avec les fottes gens ,  
Vos fronts ridés , & l'hyver de vos ans.  
A ce discours impertinent , sans-doute ,  
Grand Dieu d'en haut ! s'écria sœur Ecoute ,  
A-t-on jamais proféré telle horreur ?  
Mes sens transis en ont frémi de peur.  
De ces propos , répond la sœur Compresse ,



Sans différer qu'on instruisse l'Abbesse ;  
 Elle est habile , experte en tous les cas ,  
 C'est un esprit bien plus grand que Pontas , (\*)  
 Elle a du sens , comme deux Barnabites ,  
 De l'amour-propre , autant que trois Jésuites ; (\*\*)  
 Depuis dix ans , Madame fait par cœur  
 Son Jean Pichon , & son Richard sans peur .

Charmé d'ouïr un discours si sublime ,  
 Le vieux sénat d'une voix unanime  
 Dit à Compressé : ô vous qui parlez d'or ,  
 Vous , du Couvent la perle & le trésor ,  
 De notre part allez trouver Madame ;  
 Du vieux Balai peignez en trait de flamme

---

(\*) Auteur du grand & de l'énorme dictionnaire des cas de conscience , où l'on a gâté beaucoup de papier . Comme ce livre n'est point aussi aisé à manier que nos Etrennes Mignonnes , que les dames ne pâturent point dans cette lecture ; je vais citer un article de Pontas , pour donner une idée de l'utilité d'une besogne inconnue aux bons siècles de l'Eglise . Un homme mal à son aise donne dans la journée cinq sols aux pauvres , la nuit il rêve aux malheureux qui ont touché sa commisération , dans son rêve il épanche des millions dans leur sein ; cet acte est indifférent , son aumône ne produit rien . Un autre a causé dans le jour avec des jolies femmes , il est tout naturel de rêver aux jolies femmes quand on les aime . Selon Pontas , ce bon rêveur a péché volontairement , à cause qu'il y a du démerite à rêver aux jolies femmes . Les casuistes ne sont ni galants , ni bons raisonneurs .

(\*\*) Les soi-disants Jésuites ne se sont jamais attachés qu'aux apparences de la modestie ; mais ils étaient autant éloignés de cette vertu qu'il étaient proches de l'ambition , de la bassesse , de la fourbe , de la noirceur , de la trahison & de la perfidie . L'histoire de tous les temps , de tous les lieux & de tous les peuples nous les représentent comme tels .



L'affreux destin, nos chagrins dévorants ;  
Intéressez, par des rapports touchants,  
Son tendre cœur à nous rendre justice.  
Allez, partez, auguste Ambassadrice ;  
Pour seconder vos louables efforts  
Nous chanterons l'office pour les morts.  
Instruite ainsi, l'éloquente Compresse  
D'un grave pas s'en va trouver l'Abbesse.



---

**CHANT CINQUIEME.**

*Description du Palais de Madame l'Abbesse. Ambassade de sœur Compresse. L'arrivée du Directeur. Accident du Pere. Indication du grand Chapitre pour le Balai.*

**P**RÈS d'un ruisseau, vers le soleil levant,  
Dans un lointain, écarté du couvent,  
Est un palais construit par la mollesse.  
Le Dieu du goût, celui de la richesse  
Ont à l'envi décoré ce beau lieu.  
Cent doctes mains ont peint en camaïeu,  
D'après Géry, (\*) les images parlantes,  
Les saints travaux, les vertus conquérantes  
Des Bienheureux, à qui nos soins mortels  
Ont élevé de superbes autels.

Sur le plafond brillait dans un nuage  
Du bon Larron la délicate image :  
A son côté, vêtu d'un surplis blanc,  
Saint Loyola lui servait de pendant.  
Près d'une alcove on voyait en baroque  
Le beau tableau de Marie à la Coque,  
Qui, vers Pairai, dévôte au sacré cœur,  
A fait, dit-on, en tout bien, tout honneur,

---

(\*) Légendaire.

Pendant le cours d'une assez longue vie,  
 Plus d'un miracle & plus d'une folie.  
 Vis-à-vis d'elle, un peu dans le lointain,  
 Un saint François, qui n'était point vilain,  
 Peint par Van Dyk, décorait bien la place.  
 A ses côtés, mais tourné face à face,  
 Le grand Antoine & Monsieur son cochon,  
 L'un en cravate & l'autre en capuchon,  
 Se regardaient avec la complaisance  
 Et le bon ton des gens de connaissance.  
 Près du cochon, le matin de saint Roch,  
 Mauvais fujet, natif de Languedoc,  
 Portait empreints, sur sa fiere effigie,  
 Le goût méchant & la brutale envie  
 De mordre encor les gens sans dire rien.  
 Ah! que saint Roch avait un vilain chien,  
 Très-mal instruit, soit dit sans lui déplaire!  
 Le Bienheureux aurait dû s'en défaire,  
 Ou tout au moins, le mieux endoctriner;  
 Mais, dit l'adage, il ne faut détourner  
 L'eau du moulin. Saint Roch était bon Prince;  
 D'ailleurs le chien, talent qui n'est point mince,  
 Adroitement savait voler du pain.  
 Dans un tableau, tout auprès du matin,  
 Un saint Crépin, avec Monsieur son frere,  
 En clair obscur, dans un char de lumiere,  
 Montraient au doigt les sept freres dormans,  
 Qui, d'un seul trait, ont, durant trois cents ans,  
 Dans un pays voisin de la Cocagne,  
 Fait, en ronflant des châteaux en Espagne,  
 Pour soutenir l'intérêt de la foi.  
 Vis-à-vis d'eux, sur la même paroi,  
 De sœur Thérèse on voyait l'effigie,  
 Fille à talents, dont le vaste génie  
 Fut du Carmel le triomphe & l'honneur,  
 Auguste Sainte! ô trois fois sacré cœur!

Vos yeux savants ont versé bien des larmes,  
Pour rétablir la chasteté des Carmes.  
Hélas ! ma sœur, le vent des cotillons  
A moissonné le fruit de vos leçons.  
Tout ne rit point à nos vœux sur la terre.  
La chasteté, (\*) cette glissante affaire,  
Est délicate à prêcher aux humains,  
Cette vertu, faite exprès pour les Saints,  
Ne peut tenir dans un vase d'argile ;  
L'homme né faible & peut-être indocile,  
Se croit permis ce qu'un instinct vainqueur,  
Par les desirs, lui crie au fond du cœur.  
Il dit à Dieu : Toi dont la main divine  
A sur ma chair gravé, dès l'origine,  
Ce sentiment qui me porte à l'amour,  
L'aurais-tu mis pour me damner un jour ?  
Puis-je te faire, ô mon pere, une injure,  
En répondant au vœu de la nature ?  
Suis-je damné pour avoir quelquefois  
Aux doux aspects de cent jolis minois  
( De tes beautés trop légères images )  
Offert mes soins, mon cœur & mes hommages ?  
Suis-je perdu, pour avoir dans leurs bras,  
Yvre, charmé de leurs divins appas,  
Trompé cent fois leurs vigilantes meres ?  
O Dieu puissant ! O le meilleur des peres !  
Un cœur si faible est l'œuvre de tes mains ;  
As-tu sur lui de plus vastes desseins,  
Que le plaisir d'adoucir sa misere ?  
Ce feu qu'amour répandit sur la terre,  
Est de ton cœur le plus tendre présent,  
Doux, comme toi, fécond & bienfaisant ;

---

(\*) Vertu qui commence à être praticable à 70 ans.

Il serait même aussi pur que ton ame,  
 Si le mortel, dans le choix de sa flamme,  
 Ne consultait que la voix de son cœur.  
 Mais l'intérêt, ce tyran suborneur,  
 Pere des loix, de l'or & des richesses,  
 A mis à prix nos sensibles caresses ;  
 Tandis qu'on voit les tygres & les ours,  
 Dans les forêts prodiguer leurs amours.

Or, ce beau lieu, séjour de la mollesse,  
 Est le palais de Madame l'Abbesse.

Là, dans les bras du séduisant plaisir,  
 Près d'un miroir, Dieu nouveau du loisir,  
 Madame ornait sa modeste figure.  
 Les soins flatteurs, chargés de sa coëffure,  
 Pliaient son voile & donnaient saintement  
 Un air aimable à son ajustement.  
 Un prude amour, qu'on distingue à la mine,  
 Adroitement, sous une guimpe fine,  
 Montrait aux yeux des profanes humains  
 Certains traits arrondis par ses mains.

Là, les enfans de Paphos & Cythere,  
 Le doux souris, la joye & le mystere,  
 Près de l'Abbesse, occupaient leurs loisirs  
 A mille jeux, à d'innocens plaisirs.  
 L'un, en riant, enfilait un rosaire :  
 L'autre à son cou mettait un scapulaire :  
 L'un se ceignait du cordon de François :  
 L'autre, pensif, calculait sur ses doigts  
 Les beaux défauts de la brillante histoire  
 Où Berruyer, de galante mémoire,  
 Sut travestir & mouler sur le ton  
 De Cléveland & de la Frétilon,  
 Du Peuple Hébreu les fastes mémorables,  
 Et des Chrétiens les monumens durables.  
 Que ce scandale est joliment écrit !  
 Comme on y fait parler au Saint-Esprit

Eloquemment le jargon des ruelles !  
Ah ! pour piquer le bon goût des donzelles,  
Des libertins , que ce livre est charmant !  
Que Berruyer fait , avec agrément ,  
Unir à l'art du ton & du langage  
Ces jolis riens , & ce papillonnage ,  
Dont le Français orne tout ce qu'il dit !

Un autre amour , un peu moins bel esprit ,  
En sommeillant , lisait certain ouvrage  
Où Jean Pichon étale , à chaque page ,  
Les saints moyens & le remede heureux  
De garantir nos penchants vicieux  
De tout excès , en tombant dans un autre.  
Ah ! qu'un Jésuite est un mauvais apôtre !

Or , vers ces lieux , où l'Abbesse & l'Amour  
Ont , loin du siecle , établi leur séjour ,  
A pas comptés avançait sœur Compresse :  
Son maigre front où l'infirmes vieillisse  
Avait gravé , de sa débile main ,  
Du désespoir le jaunissant chagrin ,  
Ornait en beau son long visage étique :  
Deux yeux flétris , dont la mobile optique  
Ne jouait plus qu'au travers du crystal ,  
Par ricochet n'accompagnaient pas mal  
Un plat menton , deux machoires usées ,  
Où quatre dents , depuis long-temps brisées ,  
Pour déserrer , n'attendaient que l'instant  
Ou d'une toux , ou d'un grand baillement.  
Quel animal , jour de Dieu , qu'une vieille !  
Jamais , jamais la sinistre corneille ,  
Chez les Romains dans le temps d'Annibal ,  
Ne fut , je crois , d'augure plus fatal.

La sœur Compresse est déjà chez Madame ;  
Sa bouche plate , organe de son ame ,  
D'un faible ton prononce ce discours  
Que ses sanglots interrompaient toujours :



Sublime esprit , dont la grandeur profonde  
 Dans un besoin pourrait régir le monde ,  
 Divine Abbessé , à qui le Roi des Dieux  
 A dispensé , dans ces tranquilles lieux ,  
 Le plein pouvoir de traiter , sans clémence ,  
 Les cœurs soumis à votre obéissance ;  
 A vos genoux , souffrez que ma douleur  
 Fasse en détail le récit d'un malheur ,  
 Qui , pour jamais , éloignant la concorde ,  
 Va du poison de l'affreuse discorde ,  
 Troubler des cœurs qui vivent sans s'aimer ,  
 Sans se connaître , & qui , pour s'enflammer  
 L'un contre l'autre , ont dans cette maison ,  
 Dans chaque sœur , des sujets à foison.  
 Ah ! que dirai-je , ô jour fatal au monde !  
 Nos jeunes sœurs , à qui l'esprit immonde  
 Avait sans-doute inspiré son esprit ,  
 Furent , Madame , au milieu de la nuit  
 Dans le Chapitre , ô que ne peut l'audace !  
 Pour nous fronder , arracher de sa place  
 Un vieux Balai que nous logions céans ,  
 En tout honneur , depuis près de cent ans.  
 Un si grand crime est digne de la foudre :  
 Cent confesseurs pourraient-ils bien l'absoudre ?  
 C'est un forfait , qui fait crier le Ciel  
 Cent fois plus haut que le péché mortel.

Tandis qu'ainsi l'éloquente Compresse ,  
 Les yeux en pleurs , aux genoux de l'Abbessé ,  
 De son Balai racontait les malheurs ,  
 Son vif ennui , le dépit de ses sœurs ;  
 La sœur Ecoute arriva chez Madame.  
 Sur son front chauve , image de son ame ,  
 La vive joye avait , en clair obscur ,  
 Peint de l'espoir le présage futur.  
 Venez , dit-elle , en parlant à l'Abbessé ,  
 De nos plaisirs partager l'allégresse.

Le Directeur vous demande au parloir :  
 Il est brillant , plus brillant qu'un miroir.  
 De la santé les forces renaissantes  
 Ont dissipé ses couleurs jaunissantes ;  
 Non , la fraîcheur du Lys & du Jasmin  
 N'approche pas de l'éclat de son teint.  
 Dieu nous bénit : n'en doutons point , Madame ,  
 Celui qui voit dans le fond de notre ame ,  
 Dont les regards peuvent percer les reins ,  
 Du haut des cieus a pesé nos chagrins.  
 Nos justes pleurs ont touché sa clémence ;  
 Il a rendu , par la convalescence ,  
 Un nouvel être à notre Directeur :  
 A tout jamais bénissons le Seigneur.

Disant ces mots , on arrive à la grille ,  
 On voit le Pere , & bientôt chaque fille  
 Sent dans son cœur ces sentimens puissans ,  
 Enfans du ciel , de la chair & des sens.  
 Dieu soit loué , lui dit la mere Abbessé ,  
 De vous revoir que je sens d'allégresse !  
 Que dans le cloître on a tremblé pour vous !  
 Vous étiez mort pour le monde & pour nous ,  
 Si Loyola , par sa bonté puissante ,  
 N'eût désarmé la Parque menaçante.  
 Grand Inigo , (\*) que votre cœur est bon !

---

(\*) Vrai nom Espagnol d'Ignace. Les Jésuites ont dit que leur fondateur était comme Dieu , l'arbitre de nos jours. On peut voir ces magnifiques impertinences dans un sermon d'Ignace , imprimé à Cologne. Voici le texte , tiré de la première épître de Saint Paul aux Hébreux. « Dieu ayant plusieurs fois & en plusieurs manières parlé autrefois à nos peres par les Prophètes , a parlé à nous en ces derniers temps par son fils Ignace , lequel il a établi héritier de toutes choses , par lequel aussi il a fait les siècles. » L'orateur Ignatien eut la modestie d'oublier : & pour lequel il a fait le Ciel & le Paraguai.

En Paradis vous avez le bras long ;  
 Et sur la terre, au gré de votre envie ;  
 Des courts momens des songes de la vie  
 Vous disposez, dit-on, en souverain.  
 Mere de Dieu, cria sœur Augustin,  
 Qu'avec plaisir je vous revois, mon pere !  
 Comment sans vous vivre en paix sur la terre ?  
 Quel Directeur m'eût accordé ses soins,  
 Et comme vous soulagé mes besoins ?  
 Vous connaissez, d'après l'expérience,  
 La profondeur de notre conscience.  
 Vous y coulez, prudent Samaritain,  
 L'eau sans pareille, avec l'huile & le vin.  
 Un directeur, jeune & moins raisonnable,  
 En écoutant certaine faute aimable,  
 Peut nous donner trop de conception.  
 La chair est faible, & son traître aiguillon  
 Porte son coup souvent sans qu'on y pense.  
 Vivent les vieux ! ils ont plus de prudence ;  
 Et vis-à-vis de nos cas réservés,  
 Oncques, dit-on, leurs cas ne sont levés.  
 En beau Wallon la mere Jubilaire  
 Vint à son tour féliciter le pere,  
 Sur ses genoux, son cadavre tremblant  
 Offrait aux yeux le portrait ressemblant  
 De Gelboé, (\*) ces montagnes arides,  
 Où la rosée, & les zéphyrs humides,  
 N'ont fait germer les fleurs ni les plaisirs.  
 Hélas ! dit-elle, en poussant deux soursirs,

---

(\*) Monts arides, célèbres dans l'Écriture par leur  
 sécheresse & leur inutilité. Cette idée est montée sur  
 celle de Salomon, qui compare la physionomie de la  
 Sulamite à celle d'un mouton qui rêve, son nez à la  
 tour du Liban, & ses deux yeux aux fossés des rem-  
 parts de Jérusalem.

Le temps passé ne revient plus , mon pere.  
Le verd printemps, cette saison si chere,  
Où le plaisir enchaîne tous les cœurs,  
Et leur prépare une moisson de fleurs,  
Laisse après lui des regrets bien durables.  
Vous n'êtes plus, temps heureux! temps aimables!  
S'écria-t-elle, en branlant son vieux corps.

A dix-huit ans que j'étais jeune! alors  
Que j'allais bien! que j'étais dégourdie!  
Que je menais joyeusement la vie!  
Bien rarement je restais au dortoir;  
Mais en revanche, à chaque heure au parloir,  
On me soufflait, d'un style plein de flamme,  
Ces jolis riens dont on berce une femme.  
O tendre amour, faiblesse des grands cœurs,  
Que sur mes pas vous semâtes de fleurs!  
Dans ce temps-là, j'en valais bien la peine:  
Pour moi Paris eût quitté son Hélène:  
J'avais alors, Dieu fait, assurément  
De l'embonpoint & bien du maniement,

Tandis qu'ainsi, la mere Jubilaire,  
Par ses propos, réveillait chez le pere  
Certains desirs mal-éteints dans nos cœurs;  
De tous côtés, nos agissantes sœurs  
Allaient, venaient, s'empresaient à lui rendre  
Les doux devoirs & les soins qu'un cœur tendre  
Rend avec joie à l'objet qu'il chérit.  
Là tour-à-tour, pour piquer l'appétit  
Du bon vieillard, on offrait à l'envie  
Citrons amers, confits à l'eau-de-vie,  
Force bonbons, excellents massépains,  
Travaux sacrés de leurs oisives mains.

Du chocolat la liqueur échauffante  
Allait porter dans son ame mourante,  
Cette chaleur, la mere des plaisirs,  
De l'impuissance & de nos repentirs;

Quand tout-à-coup la liqueur trop sucrée,  
 Coulant trop tôt sur sa langue sacrée,  
 De son gosier froissa les deux parois :  
 Cet accident le fit tousser trois fois.  
 A cette toux on vit trembler la grille :  
 La vive joie, au front de chaque fille,  
 Vit dissiper ses riantes couleurs :  
 La volupté vit éclipser ses fleurs,  
 Et les plaisirs virent pâlir leurs roses.  
 On aurait vu sans-doute d'autres choses,  
 Si l'homme, hélas ! pouvait voir dans les cœurs.  
 A ce danger redoublant ses clameurs,  
 Mon bon Jésus ! s'écria mere Abbessé,  
 Le révérend va périr de faiblesse.  
 Vîte au plutôt découvrez-lui le sein.  
 Auprès de lui, Jeanne Porte-latin,  
 Du directeur dévotement chambrière,  
 De ses deux mains déboutonnant le pere,  
 Deux doigts plus bas, allait étourdiment  
 Aux yeux bénits montrer incongruement,  
 Certain objet que l'on porte à l'office,  
 Chez la Dupas, (\*) & que fille novice  
 Voit en tremblant pour la première fois.  
 Mais, grace à Jeanne & grace à ses cinq doigts,  
 Le révérend revint de sa faiblesse.  
 O fille aimable ! ô force enchanteresse !  
 Un Saint de bois, Jeanne Porte-latin,  
 Ainsi qu'un Carme, eût bondi sous ta main !  
 Le directeur de sa toux effroyable  
 Enfin guéri, l'Abbessé vénérable,  
 Les yeux au Ciel, pouffant de grands hélas,  
 De son Balai raconta les débats.  
 Aux longs discours que lui faisait Madame,  
 Le saint docteur sentait au fond de l'ame

---

(\*) Vierge, femme & veuve de l'Opéra.



Je ne fais quoi d'un certain trouble affreux  
Qui fait dresser la tête ou les cheveux.  
O quelle histoire ! ô Dieu, qu'elle est terrible !  
Jamais, dit-il, je n'ai vu dans la Bible  
Un trait si noir, un tour si peu chrétien.  
Sans-doute, hélas ! le saint Ange-Gardien,  
Avec la Vierge, a pleuré de tristesse ;  
Et vous, dit-il, s'adressant à l'Abbesse,  
A qui tout doit, par obligation,  
L'obéissance & la soumission,  
Coupez, taillez, calcinez, s'il le faut,  
Toutes les sœurs qui seront en défaut.  
N'écoutez rien, & n'épargnez personne.  
Dieu vous le dit, & ma voix vous l'ordonne.  
Auparavant, tâchons de les toucher ;  
Allez au chœur, je m'en vais les prêcher.





---

 CHANT SIXIEME.

*Sermon du Pere Directeur sur le trou du néant, le trou du péché, & le trou du monde. Premier point.*

DÉJA trois fois la jeune sœur Louise  
 Avait branlé les tambours de l'Eglise,  
 Et rassemblé les Nonnes au Sermon.  
 Le Révérend, installé sur l'embon,  
 Se recueillant, parcourait l'ame émue,  
 Mille agrémens étalés sous sa vue.  
 De tant d'attraits le spectacle divin  
 Avait rougi la pâleur de son teint,  
 Et ranimé, dans son œil catholique,  
 Du chaste amour la chaleur séraphique.  
 Son ajusté, bien peigné cette fois,  
 Embellissait son modeste minois.  
 Un rabat blanc, dressé sans élégance,  
 Des cheveux plats, que la réforme en France  
 Vient d'introduire avec le grand chapeau,  
 Donnaient au pere un mérite nouveau,  
 Un air savant, le ton de Saint Sulpice :  
 Ainsi paré de ce maintien novice,  
 Et de sa voix adoucissant le son,  
 Le Directeur commença le sermon.  
 Dans cette chaire, où la mince éloquence,  
 Le mauvais goût & la plate ignorance,  
 Ont quelquefois, dans leurs propos diffus,  
 Loué le vice & flétri les vertus ;

Je

Je viens , mes sœurs , vous prêcher la misère ,  
Et trois vieux trous , d'où notre premier pere  
Sortit jadis pour peupler ces bas lieux ,  
Vous le savez , le grand maître des Cieux ,  
Pour s'amuser , façonnant la matiere ,  
Fit un château nommé la Fourmilliere.

Ce sol ingrat est dur & raboteux ,  
Dans certains trous il est un peu verveux ;  
Il ne tient plus ; du côté de Lisbonne  
Il tremble , il s'ouvre , & la mort l'environne.

Là , gît le mal caché sous des jupons ,  
Là , sont des sots , ici sont des fripons ,  
Sans les Frérons qui sont encor à naître.

Environné de l'éclat du bien-être ,  
Le grand se rit des frayeurs des petits.

Le peuple croit aller en Paradis

Rire , s'ébattre auprès de Magdelaine ;  
Dieu veuille un jour récompenser sa peine !

Pour vous , mes sœurs , qui dans ce vieux château  
Avez creusé dès l'enfance un tombeau ,

Pour vous sevrer des douceurs de la terre ;  
Dans les déserts de votre monastere ,

Où vous comptez les jours par les ennuis ,  
Songez toujours que vous vintes jadis

De ces trois trous que le mensonge habite ,  
Trous plus affreux que le sombre Cocyte.

Le premier trou fut celui du néant ;  
Quand du bon Dieu le souffle tout-puissant ,

Mit dans le cœur de votre premier pere  
Ce feu subtil , qu'à la premiere mere

L'heureux Adam , fils aîné de l'amour ,  
Avec transport prodiguait chaque jour.

Cet heureux feu , renfermé dans la pomme ,  
Était encor un mystere pour l'homme ,

Lorsqu'un matin , dans un jardin fruitier ,  
Sa jeune épouse apperçut un pommier.

Voici, dit-elle, un arbre qui m'enchanté :  
De son beau fruit la couleur ravissante  
Charme mes yeux : si j'en crois mes desirs ,  
Ce rare fruit me promet des plaisirs.  
Dans ce jardin , pour tenter l'innocence ,  
Et l'homme encor à peine en son enfance ,  
Dieu tout exprès avait mis un Serpent ,  
Vieux connaisseur & malin comme cent.  
Le fier reptile avait pris la figure ,  
L'air fémillant, l'élégante parure ,  
D'un merveilleux , d'un homme du bon ton  
Et l'esprit fort d'un jeune greluchon.  
Il avait lu mainte fois dans sa vie  
Certains beaux vers , écrits pour Uranie ,  
Où notre oracle , avec attention ,  
Offre aux chrétiens les deux bouts du bâton.  
Or , le Serpent appercevant la femme ,  
Et dans ses yeux jugeant que sur son ame  
Le fruit nouveau faisait impression ,  
De la tenter saisit l'occasion.  
Pourquoi , dit-il , du fruit de cet arbuſte ,  
D'un Dieu jaloux un ordre trop injuste  
Vous prive-t-il de goûter les douceurs ?  
Quoi ? le plaisir , cet aliment des cœurs ,  
N'est point pour vous la douce nourriture  
Qu'au moindre insecte accorde la nature ?  
Vous languissez , tandis que ces oiseaux  
Autour de vous , perchés sur ces ormeaux ,  
Chantent leurs feux , éprouvent les careſſes  
Que sa bonté prodigue à leurs tendresses ?  
Ah ! si celui qui vous donna le jour ,  
Vous cache encor les plaisirs de l'amour ,  
De quel bienfait a-t-il comblé votre être ?  
Si du néant sa grandeur vous fit naître ,  
Si de ses mains il forma votre cœur ,  
Si le desir , ce sentiment vainqueur ,

Au fond de l'ame incessamment vous crie :  
« Le doux plaisir est le miel de la vie ; »  
A cette voix pourquoi résistez-vous ?  
Du tendre amour Dieu serait-il jaloux ?  
Comment , sans lui , veut-il orner la terre ?  
Comment ce Dieu , qui de rien fut tout faire ,  
Et dont la voix , d'un seul mot tout-puissant ,  
Pendant six jours fit sortir du néant ,  
Le bien , le mal , & sa fragile image ,  
Voudrait encor conserver d'âge en âge  
L'œuvre imparfait de ses puissantes mains ,  
Sans allumer dans le cœur des humains  
Ces feux sacrés que son sein fait éclore ,  
Feux plus brillants que les feux de l'aurore !

Au long discours de l'Ange tentateur ,  
Eve sentit dans le fond de son cœur  
Les premiers feux qu'allume la tendresse.  
Son front serin , où brillait la jeunesse ,  
Prenait déjà la couleur du plaisir.  
Dans ses beaux yeux , la chaleur du desir ,  
Au séducteur promettait la victoire.

Vous , que j'admire , & que je voudrais croire ,  
Répondit Eve , en lorgnant le serpent ,  
Est-il bien vrai que ce fruit séduisant ,  
Soit du plaisir la source intarissable ?  
Mon cœur le dit , mais un ordre immuable  
De l'éternel me défend d'y toucher ;  
Car dans ce fruit il a voulu cacher  
Aux yeux des cieus , aux miens , à ceux du monde ,  
Du bien , du mal , la science profonde :  
Mystre obscur , où mon œil ne voit rien.  
Pour fuir le mal , ou pour faire le bien ,  
De l'un & l'autre il faut la connaissance.  
Comment veut-il que mon intelligence ,  
Qui les ignore , obéisse à sa loi ?  
Si le plaisir , si tout est fait pour moi ;  
Dij

Pourquoi veut-il me cacher ce que j'aime ?  
 Si tout est bien , comme il l'a dit lui-même ,  
 Comment ce fruit peut-il nuire à mon cœur ,  
 Du bien , du mal , le Ciel est-il l'auteur ?  
 Un même fruit peut-il leur donner l'être ?  
 Au sein du bien , le mal pourrait-il naître ?  
 Non : le Ciel fit , je le vois aujourd'hui ,  
 L'amour pour nous , la sagesse pour lui .

Disant ces mots , Eve mordit la pomme ,  
 Et le serpent au front du premier homme  
 Planta ce bois qui croît en tout pays ,  
 A Londres , à Rome , & sur-tout à Paris .

Ainsi ce feu fut transmis à vos peres ,  
 Qui , tout à coup amoureux de vos meres ,  
 Furent six mois , peut-être plus ou moins ,  
 A leur prouver , par d'inutiles soins ,  
 Le haut degré de leur concupiscence ,  
 L'éternité d'une ferme constance .

Fidélité , vertu des cœurs étroits ,  
 Vous êtes belle , & vous devez , je crois ,  
 Bien ennuyer le cœur & la tendresse ,  
 Si les amants sont vrais dans leur promesse .

Enfin , mes sœurs , plein de ce feu puissant ,  
 Votre papa , pour avoir le néant  
 Du jeune objet qui chatouillait son ame ,  
 Et se charger du fardeau d'une femme ,  
 Fit un contrat où signa l'intérêt ,  
 Et , de concert avec son jeune objet ,  
 Alla trouver le curé du village ,  
 Qui dans leurs yeux voyant du mariage  
 Quatre témoins , publia , par trois fois ,  
 Que les amants , ayant fixé leur choix ,  
 Feraient bientôt , en face de l'Eglise ,  
 Ce jolî jeu , cette douce sottise ,  
 Qu'on fait souvent de Paris à Pékin ,  
 Sans eau-bénite & sans un mot latin .



Grand Sacrement , fils de la pénitence ,  
 Sacrés liens , qui rarement , je pense ,  
 Pouvez unir la femme à son époux ,  
 Vous n'êtes plus aujourd'hui parmi nous  
 Qu'un nœud coulant qu'on lâche & qu'on méprise :  
 Malgré les soins que se donne l'église  
 De vous ferrer , vous rompez tous les jours.

Enfin , mes sœurs , grace au Dieu des amours ,  
 Neuf mois après vous eûtes l'existence ,  
 Et dans l'instant le Ciel par sa puissance  
 Vous retira du vieux trou du péché ,  
 Où , dans Adam perfidement niché ,  
 L'homme naissait pour être enfant du diable.  
 Ce trait , mes sœurs , est bien épouvantable ;  
 Faut-il , hélas ! que sur nous aujourd'hui  
 Retombe encor la sottise d'autrui !  
 Si Mons Adam , & sa coupable côte  
 L'ont offensé , ce n'est point notre faute.  
 Aucun de nous n'existait dans ce temps ;  
 Et puis le Ciel en veut-il tant aux gens ?  
 Sévira-t-il contre un morceau de terre ?  
 D'abord on boude , on se met en colere ,  
 On n'entend rien dans le premier moment ;  
 Mais on revient ; & puis , en raisonnant ,  
 On s'apperçoit que la parfaite image  
 N'est dans le fond qu'un méchant barbouillage ,  
 Un pot-pourri , l'ouvrage de ses mains ;  
 Et sans rancune on pardonne aux humains.

Vers quatorze ans , au printemps de votre âge ,  
 Pour conserver des périls du naufrage ,  
 Certaine fleur qui doit périr un jour  
 Entre les bras d'un sot ou de l'amour ,  
 Un pere dur , voyant que la jeunesse  
 Sur votre front déployait sa richesse ,  
 Et les appas qui tentent le pécheur ;  
 Craignant pour vous une trompeuse ardeur ,



De quatre murs scella votre innocence.  
 Un orateur, tout gonflé d'ignorance,  
 Vous assura dans un méchant sermon  
 Qu'un voile épais faisait peur au démon,  
 Qu'un jupon blanc embellissait une ame,  
 Et que la terre, où le plaisir infame  
 Fait si souvent lever les tabliers,  
 Sur sa surface avait des ouvriers,  
 Qui sont toujours à travailler les filles,  
 Les molester, offrir aux plus gentilles,  
 Mille plaisirs pour un chiffon de fleur.  
 Que bien vous prît de garder votre honneur !  
 Aussi le Ciel fera votre partage ;  
 Et vos bijoux (\*) au celeste héritage  
 Extasiront le peuple bienheureux :  
 Environnés de tout l'éclat des cieux,  
 Ils jouiront d'une gloire immortelle :  
 Les Chérubins dans leur prose éternelle  
 Les chanteront ; Lansberg, avec éclat, (\*\*)  
 En grossira son chétif Almanach.

Hélas ! pour vous, victimes malheureuses,  
 Qu'un sort cruel, ou les façons affreuses  
 D'un pere ingrat menerent aux autels,  
 Comment calmer vos chagrins éternels ?  
 Ce sombre lieu ne peut tarir vos larmes :  
 L'amour pour vous a perdu tous ses charmes.  
 Le préjugé vous condamne à souffrir :  
 Consolez-vous dans l'espoir de mourir.  
 Le cloître est plein des péchés de la terre.  
 Hélas ! souvent les fruits de l'adultere

---

(\*) Les Nonnes ont un langage proportionné à la petitesse de leur génie, appellent leurs vertus des bijoux.

(\*\*) Matthieu Lansberg, auteur perpétuel d'un mensonge imprimé, nommé l'Almanach de Liege.

## CHANT VI.

61

Sont destinés à gémir dans ces lieux.  
O cœurs pervers ! ô mortels odieux !  
Expiez-vous un crime par un autre ?  
Sage nature, ô mon divin apôtre !  
Si ta morale est d'un Dieu créateur,  
Et si ta loi, gravée au fond du cœur,  
Est l'œuvre sainte de la main de ton maître,  
Cet univers est-il ce qu'il doit être ?



---

## CHANT SEPTIEME.

*Continuation du Sermon. Second Point.  
Le trou du monde.*

LA sainte Eglise est d'un bon caractère ;  
 Pour les enfans c'est une tendre mere ;  
 Le moindre objet occupe ses doux soins ;  
 Toujours son cœur s'entrouvre à leurs besoins.  
 Or, c'est pour eux que cette mere sage  
 A de tout temps gardé le saint usage  
 De se moucher au milieu du sermon.  
 Tertullien & la tradition  
 Ont bien fondé ce grand point de doctrine.  
 Oncque Calvin & la secte mutine ,  
 Qui sur des riens nous molestent souvent,  
 N'ont point touché cet article important.  
 Car sur ce point l'Eglise est infaillible , (\*)  
 Et dans Geneve, où chacun lit la Bible ,  
 On touffe , on crache & l'on baille au sermon ;  
 Ça prouve au moins que le pape a raison.

---

(\*) Si l'écriture, l'ouvrage de la vérité , est infaillible , cette perfection dans la personne sacrée du Pape , est inutile. L'infaillible expliquer l'infaillible , est un jeu de mots. On ne croit point en France aussi robustement qu'à Rome cette chimere ; mais nous croyons , comme un article de foi , que le souverain Pontife est le successeur , & sur-tout le véritable imitateur de S. Pierre , qui marchait pieds nuds , & qui ne pouvait faire respecter ses pantoufles.

Or, l'orateur ayant suivi l'usage,  
De son mouchoir essuyé son visage,  
Deux ou trois fois profondément craché,  
Et l'auditeur parfaitement mouché,  
Reprit ainsi son discours pathétique,  
Où, ménageant les fleurs de réthorique,  
Il s'écria, d'un ton rauque & nerveux :  
Le trou du monde est un trou malheureux.  
C'est le séjour du venin de Pandore,  
Du sein des fleurs le plaisir fait éclore  
Les fruits cuisans des tristes repentirs.  
Là, le mortel, trompé par ses desirs,  
Les yeux couverts du bandeau de Cythere,  
Va d'Ixion répéter la chimère :  
A son ardeur la nue ouvre son sein,  
Il entre, il pleure, & se plaint du destin.  
Ah ! que ce trou fut jadis respectable !  
Ecoutez bien, ceci n'est point la fable,  
Un songe bleu, tiré de l'Alcoran,  
C'est le morceau le plus beau du roman.

Vers certain lieu, dont la carte & l'histoire  
N'ont jamais su conserver la mémoire,  
Les Dieux ont fait bâtir à leurs dépens  
Un grand jardin (\*) de cinq à six arpens.  
Dans ce beau lieu tout croissoit à merveille.  
Le pissenlit, les choux-fleurs & l'oseille,  
Sans les semer, ainsi que les Gascons,  
Venaient par-tout comme les champignons.  
Tels pullulaient les Jésuites en France.  
Le doux rosier dans ce temps d'innocence  
Ne picquait point la main des étourdis :  
Que les rosiers font bien changés depuis !

---

(\*) Les champs Elisés.

Séjour charmant , que vous aviez de charmes !  
 Quelle Innocence ! ô fujets de nos larmes !  
 Siècle d'Astrée , en vos jours précieux ,  
 Le trou du monde était délicieux !  
 Il était frais , aussi frais que l'aurore.  
 Colomb , Kaizer (\*) n'existaient point encore ;  
 Et l'opéra , la veine des faveurs ,  
 Ne vendait point ses galantes douceurs.

Laissons ce trou : parlons du trou du monde.  
 Dans ce dernier , hélas ! tout mal abonde.  
 C'est dans ce trou que l'on voit chaque jour  
 Tant d'objets faits pour les yeux de l'amour ;  
 C'est-là qu'on voit cette pudeur sévère ,  
 Songe inconnu sous un autre hémisphère ,  
 Servir de voile aux faiblesses des cœurs ;  
 C'est-là qu'on voit ces fantômes d'honneurs ,  
 Les songes creux , les antiques chimères  
 Que les cerveaux des maris & des meres  
 Ont arrangés pour troubler les plaisirs.  
 C'est-là qu'on voit , réduite à ses desirs ,  
 A soixante ans , la vieilleffe pesante  
 Chérir encor cette douceur charmante  
 De soupirer les plaisirs du printemps :  
 Près du tombeau , sous le fardeau des ans  
 On aime , on brûle , on se repent encore :  
 Toujours enfant , toujours à son aurore ,  
 Le tendre amour ne meurt point dans nos cœurs.  
 C'est encor-là que cent prédicateurs ,  
 Vains éloquents , habilement nous prêchent  
 Ces lieux communs , qui , rarement empêchent  
 Les passions de maîtriser les cœurs.  
 C'est dans ce trou , refuge des pécheurs ,

---

(\*) Médecin qui guérit les cas réservés avec des pilules.

Que nous voyons les tranquilles chanoines ,  
 Les tonsurés, les prélats & les moines  
 Entretenir pour la religion  
 Tout l'embonpoint de leur profession.  
 C'est-là qu'on lit sur un fer homicide  
 La dure loi qu'un fantôme perfide ,  
 Né de la rage, a gravé de ses mains :  
 « Egorgez-vous, misérables humains ,  
 » Sans pitié versez le sang d'un frere :  
 » Le point d'orgueil est le Dieu de la terre. »  
 Là, sans argent, nichés dans leurs greniers,  
 Maître Freron & mille *Ecrituriers* ,  
 Epais cerveaux, paîtris d'un vieux salpêtre,  
 Rimant des riens, donnent la vie & l'être  
 Aux bâillemens, au sommeil, à l'ennui ;  
 C'est-là qu'on voit faiblement, sur l'appui  
 D'un roseau sec, la sincere innocence  
 Faissant le bien, chercher sa récompense  
 Chez des mortels ennemis des vertus ;  
 C'est-là qu'on fait mille efforts superflus  
 Pour être heureux, ou bien pour le paraître.  
 C'est-là qu'on voit éclipser & renaître  
 Cette fumée, aliment des grands cœurs :  
 C'est-là qu'on voit de superbes vainqueurs,  
 dans les chemins périlleux de la gloire,  
 Gagner souvent, aux jeux de la victoire,  
 Un bras de moins, quelques malins couplets,  
 Un ruban rouge, un bâton, des hochets.  
 Hélas ! mes sœurs, c'est dans ce trou du monde  
 Où chaque jour le démon à la ronde  
 Tourne, & vous croque un tendron comme un rien ;  
 C'est dans ce monde où l'on trouve un bon chien,  
 Plus aisément qu'un parfait honnête-homme.  
 Enfin, c'est-là que de Berlin (\*) à Rome

---

(\*) L'Alexandre du Nord, le Triomphe du Par-



On fait des loix pour corriger nos cœurs.  
 Hélas ! les loix ne sont rien sans les mœurs !  
 Le ciel en fit , & son expérience  
 Doit pour jamais nous ôter l'espérance  
 De corriger les malheureux humains.  
 Sots & méchants , voluptueux & vains ,  
 Malgré le ciel , ils portent sur la terre  
 De leur néant le triste caractère.  
 L'esprit , ce rien qui meut leurs faibles corps ,  
 Epuise en vain ses courageux efforts ;  
 Et rien ne peut corriger la nature.  
 Être imparfait , chétive créature ,  
 Homme coupable , à qui ressemblez-vous ?  
 Quoi ! Dieu vous aime ; & ce maître est jaloux  
 D'un cœur de boue où séjourne le vice ,  
 L'orgueil affreux , le vol & l'injustice ?  
 Qu' nous faisons le bien mal-aisément !  
 L'homme est mauvais , son fier tempérament  
 Parle si haut , tient un si doux langage !  
 Ce Roi des Juifs , qui fut quelque temps sage ,  
 Et fou long-temps , l'immortel Salomon ,  
 A qui le ciel accorda la raison ,  
 Le bel esprit & l'humaine faiblesse ,  
 Put-il long-temps conserver la sagesse ?  
 Plaisirs , honneurs , vertus & vérités ,  
 Tout fut pour lui pièges ou vanités :  
 Car Salomon aimait la créature ;  
 Pour obéir au cri de la nature  
 Il soudoyait huit mille cotillons.  
 Comptons combien cela fait de tetons ,  
 Dix... seize mille... oh ! c'est trop pour un sage.  
 Moi qui suis prêt e , hélas ! dans mon ménage ,

---

nasse Français , a fait l'Anti-Machiavel pour enseigner  
 les Rois , & un traité de Législation pour rendre  
 les peuples heureux.

Je n'ai que Jeanne, & je me borne à deux :  
Non, les gros biens ne font point les heureux.

Le fier Samson plus fort & plus terrible,  
Au Dieu des cœurs reste-t-il insensible ?  
Entre les bras d'un dangereux objet  
Bientôt il perd sa gloire & son secret.  
Plus saint que lui, plus coupable peut-être,  
Des passions David fut-il le maître ?  
D'un jupon court le branle le séduit,  
Il le chiffonne, & son ame gémit.  
Dur lui cuisait, l'époux de sa Clarice,  
En garnison avait de saint Sulpice  
Trouvé la rime : ainsi, par ricochet,  
Le Seigneur Roi, disait-on, en tenait.  
Si tant de Saints aux pieds d'une maîtresse  
Ont de la chair ressenti la faiblesse,  
Que ferons-nous ? qui de nous aujourd'hui  
Si près du crime est assuré de lui ?  
Le mouvement d'un fichu le fait naître,  
L'air d'un beau jour, un spectacle champêtre,  
Le sang enfin... étouffons ce desir, (\*)  
Le Ciel cruel nous défend le plaisir.

Allons, mes sœurs, curez vos consciences,  
Dans vos regrets effacez vos offenses.  
Fuyez le monde & la tentation,  
Songez toujours à la componction.  
Ne faites point comme on fait sur la terre ;  
On est contrit, sans penser à mieux faire :

---

(\*) Toutes ces expressions sur la faute d'Adam, sur Salomon & David, paraîtront singulières aux dévots. Elles sont tirées mot pour mot des anciens sermons qu'on prêchait à nos grands-pères. Saint Vincent Ferrier en fourmille. On aurait tort de faire un crime de ce qu'on a admiré & canonisé dans les Saints.

On promet tout, on ne tient jamais rien :  
Promettez moins, mais remplissez-le bien.  
Si votre cœur, dit le saint évangile,  
A vers le mal une pente docile,  
Coupez ce cœur, il vaut mieux dans les cieux  
Entrer sans cœur, que d'habiter ces lieux  
Où l'éternel fait briller sa vengeance.  
Vivez, vivez, & faites pénitence.  
N'attendez point, car le retour des ans  
Rend quelquefois nos efforts impuissans.  
Le temps s'écoule & le trépas s'avance ;  
A chaque instant l'éternité commence.  
Le bon Jesus vous tend déjà les mains :  
Venez, dit-il, cœurs choisis & divins,  
Cent fois lavés des eaux de pénitence :  
Le repentir égale l'innocence.  
Voyez ma gloire entrouverte à vos yeux.  
De vos appas venez orner les cieux.  
Plusieurs maisons, dans celle de mon pere,  
Offrent, mes sœurs, de quoi vous satisfaire :  
L'une est la place attachée à l'amour,  
L'autre est le trône où le dévot un jour  
Doit, sous les yeux de ma clarté profonde,  
Juger encor son prochain & le monde.  
Allons, allons, rendez-vous à ses cris.  
Foulez aux pieds, foulez avec mépris  
Le vrai mérite & les talents du monde.  
Le bel esprit est la source féconde  
De nos erreurs & de nos maux réels.  
Rien de mortel pour des cœurs immortels.  
Voyez là-haut la maison rayonnante,  
Où sa grandeur en tous lieux agissante  
Doit couronner, auprès des sept dormans,  
Ces gros mortels, ces pieux fainéans,  
Qui de concert, dit-on, avec les Anges  
Font ici-bas retentir ses louanges.

Moines oisifs, chanoines indolens,  
En Paradis vos minois succulens,  
Sans le secours de la teinte divine  
Conserveront cette céleste mine,  
Que le nectar, vainqueur de nos chagrins,  
Rougit encor du jus de ses raisins.  
Souvent au chœur votre sainte attitude,  
Vos longs travaux, toujours sans lassitude,  
Méritent bien d'être récompensés.  
Des maux d'Adam, héritiers insensés,  
Grossiers mortels, qui, courbés vers la terre,  
Tirez du sein de cette ingrate mere,  
Le suc heureux qui fait pommer les moines,  
Le vin d'Aï, qui rougit les chanoines,  
Vous travaillez : ah ! que ne chantez-vous !  
Que ce métier est lucratif & doux !  
L'on ne fait rien, l'on bâille, l'on digere,  
En récitant quelquefois un bréviaire  
Qu'on n'entend point, ou *détonnant d'accord*  
L'hymne du jour ou l'office d'un mort.  
Prions le ciel que son bras nous seconde ;  
Par nos vertus bouchon le trou du monde.  
Eloignons-nous du vieux trou du péché ;  
Si le démon, dans ce trou débauché,  
Venait tenter.... ici la mere Abbessé,  
Qui sur un rien se gendarme & se dresse,  
Lassé d'ouïr tous ces propos de trous,  
Dit au docteur : s'il vous plaît taisez-vous.  
Allez, les trous ne manquent point aux filles,  
Nous en avons, pere, assez dans nos grilles,  
Sans ceux encor dont vous voulez parler.  
A ce discours, n'osant pas sourciller,  
Les yeux au ciel, louant la providence,  
Et du couvent admirant l'abondance,  
Le révérend descendit de l'embon,  
Et nous priva du reste du sermon.

---

## CHANT HUITIÈME.

*Le P. Girard monté sur un Balai va  
trouver Ursule ; frayeur de la Nonne.  
Girard la conduit au Temple de la  
Moinerie.*

LE jour déjà faisait place aux étoiles.  
Déjà la nuit, sous ses ténébreux voiles,  
Allait cacher les sottises du jour,  
Et les prêter aux erreurs de l'amour.  
Quand vers le nord, du haut de l'hémisphère,  
On vit descendre une moine que la terre  
A vu cent fois, non sans émotion,  
Servir l'amour, & fanner, dans Toulon,  
D'un jeune objet le jupon & la gorge.  
Sur un Balai, monté comme un saint George,  
Le moine noir, d'un air tendre & malin,  
Riait encore au sexe féminin.

Muse, peins-nous la modeste figure,  
Le négligé, la galante parure,  
Du beau Girard, ce vieillard Adonis,  
Cher à Cadiere, agréable à Cypris.

Un jupon court de coton ou de laine,  
Qui dans Sion servant à Magdelaine, (\*)  
Fut chiffonné tant de fois à l'envi,

---

(\*) C'était un jupon qui lui avait servi dans ses premiers dérangemens. Ste. Marie Magdelaine n'a pas toujours été dans le Ciel.



## C H A N T V I I I.

71

Par les tribus d'Issacar & Lévi,  
 Du Révérend ornait la taille heureuse.  
 Sur sa poitrine une respectueuse  
 La défendait des mains de l'indiscret.  
 Sur ses cheveux un beau cabriolet  
 Lui tenoit lieu d'une sainte auréole.  
 Un mantelet flottant sur son épaule,  
 Eût sans la nuit fait voir, aux yeux du jour,  
 D'un Loyola l'ordinaire séjour.

Ainsi Girard parcourait les espaces ;  
 Les champs des cieux, environné des grâces  
 Du Pere Ignace, & d'un sexe enchanteur ;  
 Ainsi paré, le galant voyageur  
 Arrive à Sin, & monte à la cellule,  
 Où dans ses draps la redoutable Urfule,  
 Le front couvert de lys & de lauriers,  
 Révait tout haut à ses exploits guerriers.  
 Au bruit du moine Urfule se réveille.  
 Son cœur frappé de l'étrange merveille  
 De voir Girard paré d'un vieux jupon,  
 Tremble soudain, & croyant qu'un démon  
 Venait tenter sa fragile innocence :  
 O toi, dit-elle, à qui j'ai dès l'enfance  
 Voué mon cœur & mes premiers soupirs,  
 Mon pucelage avec mes repentirs,  
 Saint Nicolas, mets sous ta main puissante  
 La chasteté de ton humble servante.  
 Ainsi jadis, sur les bords du Jourdain,  
 Antoine en guerre avec l'esprit malin,  
 Accompagnait de ses Jérémies,  
 Du tentateur les fauts & les gambades.

A l'oraison de la timide sœur,  
 Le beau Girard, voyant que la terreur  
 Avait troublé sa douce contenance,  
 Lui dit : Laissez votre sottise innocente ?  
 Pourquoi, ma sœur, par vos timides cris,



Casser la tête aux gens du Paradis ?  
 Je ne viens point dans ce saint monastere ,  
 Vous enlever un bijou que la terre  
 Estime tant & ne trouve jamais.  
 Hélas ! mon Dieu , le plus sot des projets  
 Peut-il entrer dans l'esprit d'un jésuite ?  
 Là , j'en suis un , jugez de mon mérite.  
 Je fus jadis Directeur à Toulon ,  
 Sorcier à Aix , & Girard est mon nom.  
 L'amour long-temps me couvrit de sa gloire.  
 Le Jansénisme , en faisant mon histoire ,  
 A raconté celle du genre humain.  
 Un moine chaste , une pucelle , un saint  
 Sont des objets inconnus sur la terre.  
 O Vierge aimable ! adorable Cadriere ,  
 Je dois ma gloire à tes divins appas.  
 Combien de fois ferras-tu dans tes bras ;  
 Le saint objet qui noircissait ton ame ?  
 Combien de fois , dans ma brûlante flamme ,  
 Ai-je rougi la blancheur de ton sein ?  
 Combien de fois ma pétulante main  
 Sous tes... que dis-je... ô moments trop rapides ,  
 Temps qui coulez comme les eaux fluides ,  
 Que n'avez-vous , en faveur des amants ,  
 Des jours moins courts ou de plus longs moments ?  
 A ces propos tout noircit d'indécence ,  
 La jeune sœur sentant que l'innocence ,  
 Etait un rien qui pouvait s'échapper ,  
 Et qu'un Jésuite en tout temps fait tromper ,  
 Dit à Girard , les yeux mouillés de larmes :  
 N'animez point ma jeunesse & mes charmes.  
 Mon cœur ne peut tenir à vos propos :  
 Je me sens bien ; si vous disiez deux mots ,  
 Là... je ne fais... voyez-vous , ma faiblesse...  
 Hélas ! comment soutenir la sagesse ?  
 C'est un fardeau qui fatigue les cœurs..

Vierge , arrêtez le torrent de vos pleurs ,  
 Répond Girard en embrassant Urfule ,  
 Votre terreur me paraît ridicule.  
 Je suis défunt : jamais les revenants  
 N'ont fait ici de cocus ni d'enfants.  
 Un autre objet occupe ma colère.  
 Depuis dix ans dans votre monastère ,  
 Malgré la bulle , un bigot Directeur ,  
 Fier Janséniste , orgueilleux novateur ,  
 Est de ces lieux le conseil & l'arbitre.  
 C'est lui qui fit jadis dans le Chapitre  
 Changer aux yeux de toute la maison ,  
 Effrontément le manche du Ramon.  
 De sa rondeur la grosseur indécente ,  
 Pouvait , dit-il , dans une ame innocente  
 Porter le trouble , éveiller les desirs ,  
 Et peindre en gros l'image des plaisirs.  
 Dans les transports de son humeur chagrine  
 Voulant couper le mal dans sa racine ,  
 Sevrer le tact ? son esprit créateur  
 Du manche rond fit châtrer la rondeur.  
 O dieux , ma sœur , quel barbare caprice !  
 Le Directeur est-il né dans la Suisse ?  
 Dans ce pays les manches sont quarrés ,  
 Les ronds pourtant sont plus considérés.  
 Venez , ma sœur , couronner votre ouvrage.  
 Le Ciel a vu votre immortel courage  
 Se signaler , malgré le cri des chats.  
 Hier la victoire accompagnait vos pas ;  
 Demain le fort peut devenir contraire.  
 Le Directeur à dans ce monastère  
 Un fort parti , je connais son courroux :  
 Allons nous mettre à l'abri de ses coups.  
 La moinerie est notre auguste reine ;  
 Courons aux pieds de notre souveraine !  
 Toucher son ame , implorer son secours.

Déjà la nuit à commencé son cours :  
 Ce vieux Balai servira de voiture.  
 Il fut , ma sœur , fameux dans l'écriture ;  
 Quand certains jours , dans le siècle des eaux ,  
 Deucalion avec les animaux ,  
 Les chiens , les chats , ses trois fils & leurs femmes ,  
 Ne voyant plus briller les douces flammes  
 De l'astre heureux qui dissipe la nuit ,  
 De ce Ramon on dit qu'il se servit ,  
 Pour enlever des toiles d'araignées  
 Que le deluge à l'entour des nuées ,  
 Avait laissé , comme signes certains  
 Que Jupiter noya tous les humains.  
 De ce Balai le manche secourable  
 Devint après d'un usage admirable  
 Au bon Isaac , le dévôt ornement  
 Des premiers jours d'un ancien Testament.  
 Il s'en servit , en place de baguette ,  
 Adroitement pour nouer l'éguille ete  
 A certain roi qui brûla dans son ame  
 D'un feu profane à l'aspect de sa femme ,  
 Que l'homme saint , qui n'était point menteur ,  
 Faisait passer pour pucelle & pour sœur.  
 Dans un pays le berceau de l'église ,  
 Par sa vertu , le célèbre Moyse  
 Du sein des Cieux fit descendre jadis.  
 Des champignons , des oiseaux tout rotis ,  
 Et , pour flatter les filles & les femmes ,  
 Du boudin blanc & le plaisir des Dames.  
 Après sortant de la terre promise ,  
 Il décora dans la Cité d'Assise  
 Les sales mains des fils de saint François :  
 Car , par leur regle , en voyage , je crois ,  
 Hors les deux pieds , le bâton , les coëffures ,  
 Les Capucins n'ont point d'autres montures.  
 Du temps des sots il servit aux forciers :

Tels autrefois les Merlins, les Grandiers,  
 Dit Bergerac, chevauchaient vers la lune,  
 Pays charmant où l'on voit la fortune,  
 Tout comme ici, couvrir de son éclat  
 Un cordon bleu, un évêque, un pied-plat,  
 Tandis qu'on voit tout couvert de la boue  
 Le sage assis au plus bas de sa roue.  
 Mais finissons : c'est long-temps babiller.  
 Vite, ma sœur, il faut vous habiller ;  
 Le temps nous presse, & long est le voyage. (\*)  
 La jeune sœur à ce pressant langage,  
 Saute du lit, prend ses accoutremens :  
 Et sans penser, mettant ses vêtemens,  
 Par-ci par-là faisait voir au Jésuite,  
 Des agréments, des genoux, un mérite ;  
 Et des encors... Girard à ses appas,  
 Difait au Ciel : pourquoi l'affreux trépas  
 M'a-t-il ôté la force & la puissance ?  
 Dieu, quel objet ! quelle jeune innocence !  
 Que n'ai-je encor le talent d'autre fois ?  
 De désespoir faut-il succer mes doigts ?  
 Mais je pourrai... non, aimable Cadrière  
 Je t'aime trop, tu feras la dernière  
 A qui mon ame offrira son encens.  
 La nonne est jeune, & souvent ces enfants  
 Pour un bobo font des cris effroyables,  
 N'éveillons point les censeurs implacables.  
 De tout côté les Jésuites sont mal,

---

(\*) Un savant Capucin prêchant à Troyes devant quatre cent moutons, assura que les cailles qui tomberent dans le désert venaient de la table de Dieu le Pere, que la manne était des melons d'Angers qu'on avait envoyés à la Sainte Vierge par l'occasion de la poste restante. Les Capucins disent souvent des pareilles bêtises en chaire.

Chez l'Espagnol ainsi qu'en Portugal ;  
Bientôt Jesus sera sans compagnie.  
Hélas ! grand Dieu ! la justice & l'envie  
Sont contre nous : en vain frere Berthier , (\*)  
De nos erreurs imprudent gazetier ,  
Pour nous louer à beau souiller ses pages ;  
Tous les savans ont sifflé ses ouvrages.  
Nous , ses écriis , tout est mis au billon.

La jeune sœur sous un saint guenillon  
Avait caché sa gorge ravissante :  
Un voile épais sur sa face charmante  
N'offrait plus rien à la tentation ,  
Et de l'amour l'a douce émotion  
N'agitait plus le cœur noir du Jésuite.  
Girard pressé de partir au plus vite ;  
Troussé sa sœur & sous son blanc jupon  
D'un main ferme il passe le Ramon ,  
Et tôt , en croupe , il saute derriere elle.  
Déjà le moine & l'animal pucelle  
Sont accolés & planent dans les cieus ;  
Déjà Douai disparaît à leurs yeux.

---

(\*) Panégyriste Périodique du Busensbaum , du  
P. de la Croix , du fanatisme & de la Saint Bar-  
thelemi.



---

 CHANT NEUVIEME.

*Girard & Ursule s'arrêtent à Paris.  
Spectacle du Boulevard. Leur passage à  
Rome. Ils arrivent au Temple de la  
Moinerie.*

SUR le Balai, Girard & sa compagne  
Ont traversé cette riche campagne,  
Où la franchise anime les Picards;  
Déjà Paris dévoile à leurs regards  
Son ridicule & son circuit immense;  
Déjà le Louvre avec magnificence  
Etale au loin le chef-d'œuvre de l'art;  
Plus près de là le fameux Boulevard,  
Nouveau séjour de la mode inconstante,  
Vient leur montrer cette foire ambulante  
De papillons & d'insectes titrés:  
Là mille Iris dans des chars azurés  
Vont respirer le vice ou la poussière:  
Là tour à tour on voit dans la carrière  
Le char d'un sot, le carosse d'un fat,  
Et l'équipage élégant d'un prélat.  
Là Jean Fréron (\*) & Trublet (†) le diacre,

---

(\*) La haute & puissante maison de l'âne littéraire est très-ancienne. *Jean Blaise Catherine Fréron* n'est point originaire de Quimper-corentin, comme on l'avait annoncé. Le sublime Historiographe de France semble nous dire que cette maison est sortie de l'Orléanais. Les gens qui savent lire les plaisanteries, auront fait sans doute attention au dernier



Pour quinze fols dans le même fiacre ,  
 De leur portiere annonçaient aux passants  
 L'un son génie , & l'autre ses talents :  
 L'abbé criait : je compile à merveille.  
 Fréron disait : j'ai dans plus d'une veille ,  
 Avec succès fait d'un stile ennuyant ,  
 A mon compere un sonnet innocent ;  
 Dans mes chiffons j'ai décrié Voltaire...  
 Le fier Chaumeix (\*) en rempant terre à terre ,

---

chant de la Pucelle , & sur-tout à l'accouplement amoureux de cette vierge de cabaret avec l'animal mystérieux de S. Denis. Dans ce congrès dur & tendre , Jeanne conçut deux jumeaux qui vinrent assez à bon terme. Ce fut à Cléri chez un chanoine qui protégeait les filles enceintes , qu'elle accoucha de ces heureux mâles. L'un fut nommé Gilles Chaumeix , & l'autre Martin Fréron. L'aîné resta dans sa patrie ; & l'an 1713 , un de ses descendants accabla ce globe du pésant fardeau d'Abraham Chaumeix dont il est terriblement question depuis quelque temps. Son cadet Martin Fréron vint s'établir à Paris dans la rue du Sabot au bout de la petite rue Taranne , où il fit avec distinction le commerce de porteur d'eau ; il gagna quelque argent à ce métier , & s'adonna tellement au vin que tous ses descendants furent tachés de cette liqueur. La misère le fit sortir de Paris , il alla à Quimper crier de la moutarde , & ses descendants ont fait descendre jusqu'à nous le Carrouche qui fait l'année Littéraire.

(†) L'Abbé Trublet , grand homme qui à la fureur d'être à l'Académie un petit personnage. Voyez Voltaire , article des épingles & des égrainures.

(\*) Abraham Chaumeix , le plus grand homme de la Littérature , nâquit à Orléans le jour de Saint Mathurin l'an 1713 : il vint au monde avec un esprit noué & des poumons qui n'étaient point de paille. Il fit des progrès rapides dans la Littérature : à 17 ans il connaissait la Croix de Dieu comme ses deux mains ; à 27 il signait son nom avec l'é-

Difait : ma foi , j'ai vaincu Diderot.  
 A son côté le rimeur Paliffot , (\*)  
 Esprit orné d'enflure & de stygmates ,  
 D'un air vainqueur marchant à quatre pattes ,  
 Criait : je suis un excellent Auteur :  
 Sur l'Hélicon Pégase en ma faveur ,  
 A déployé son noble caractère :  
 Là chaque jour nous partageons en frere ,  
 Le picotin , l'herbe , & le foin nouveau.

Loin de ces fots , un spectacle plus beau  
 Aux voyageurs montrait nos agréables ,  
 Nos grands esprits , nos gens inimitables.  
 Le front orné d'un Laurier immortel ,  
 On admirait le divin Marmontel :  
 Il conte bien , & très-bien quand il veut ;  
 Mais pour des vers il en fait comme il peut.  
 J'ai , disait-il , servi long-tems la France.  
 Ah ! qu'on est dur à la reconnaissance !  
 Quand le Mercure était entre mes mains ,  
 Que j'ai rendu de service aux humains !  
 Ouvrez , lisez , calculez chaque page ;  
 J'ai pour ma part , dans ce méchant ouvrage ,  
 Pendant quatre ans enterré mille auteurs.  
 Ah ! qu'on a mal reconnu mes faveurs ,  
 Monsieur Arnaud , (\*\*) non point celui qui rime ,  
 Mais cet Abbé , cet esprit si sublime ,

---

légance d'un greffier de paroisse ; à 40 il raisonnait comme on ne raisonne pas. Ce fut à cet âge qu'il écrivit contre l'Encyclopédie & M. de Voltaire.

(\*) Paliffot , Auteur hué , sifflé & berné de toute la terre.

(\*\*) M. l'Abbé Arnaud , Auteur du Journal étranger. Ce Journal est un mauvais sujet : il y a comme ça , des enfants malheureux qui ne répondent pas aux soins de leurs peres. L'âne littéraire le faisait

Difait tout bas d'un ton froid & léger :  
 Dans mon journal le bon sens étranger  
 Brille par-tout : je n'ai point de pratique ,  
 Trois fois le jour je vais dans la boutique  
 De mon Libraire , en compter les montants ,  
 C'est un cadeaux que j'aurais bien long-temps .  
 Pourtant Suard (\*) pouffe fort à la roue ;  
 Il est bien , il faut que je l'avoue ,  
 Car Jean Fréron ne l'avouera jamais .

Plus loin était ce Cardinal Français ,  
 Qui fait rimer de beaux vers à Glycere ,  
 Chanter l'amour , Vénus & la fougere ,  
 De l'horifon nuancer les couleurs ,

fort mal , & n'avait pas plus de débit : je conseille à M. l'Abbé , d'envoyer son Journal prendre son air natal ; il réuffira chez l'étranger , il est bien écrit . A Paris nous ne voulons que de jolies rabatieres : les pommes de terre ne sont point jolies , & depuis quelques années nous les trouvons très-indigestes .

(\*) Compagnon de M. l'Abbé Arnaud , pour le Journal étranger , Auteur de la Gazette Anglaife & de plusieurs ouvrages parfaitement écrits . Fréron qui ne connaît point les vrais talens & les belles ames , se fâcha à propos de bottes , contre Suard . Ce dernier fit en 1761 un Discours Académique au Roi . L'âne littéraire , ignorant que l'ouvrage fut de Suard , en fit un éloge magnifique : un mois après l'épouse du corsaire apprit que Suard en était l'Auteur , & dit à son mari : écoute , Jean , tu es un sot , tu as fait une terrible ânerie dans ta méchante feuille du mois dernier ; Suard est l'Auteur du Discours que tu as loué . Fréron ne se possédant point à cette nouvelle , se mit à crier contre sa femme , & se coucha ce jour-là sans se griser : ce fut le premier de sa vie . Ce qu'il y eut de plus terrible dans cet aventure , c'est que la compagne de sa couche fut privée pendant huit jours de la nourriture de Saint Sacrement de Mariage .

Placer par-tout des aurores, des fleurs,  
Peindre la neige, & mettre en poésie  
Tous les tableaux de la favonnerie.

Rimez encor, ô Cardinal charmant ;  
Tous nos lauriers, sur votre front brillant,  
Vous iront mieux que le chapeau de Rome.  
Que l'amitié, ce vrai bonheur de l'homme,  
Dans votre exil vous dise chaque jour :  
Vous fûtes bien autrefois à la cour ;  
Reine des cœurs, des arts & du génie,  
Pour vos talens, l'adorable Uranie,  
Vous mit jadis le pain blanc à la main.  
Ah ! vous deviez, rendant grâce au destin,  
Marquer un peu votre reconnaissance,  
De sa bonté bénir la bienfaisance.

Mais nous changeons en changeant nos états ;  
Comme les grands, les Abbés sont ingrats.

Certain Seigneur, l'agrément de la France,  
Qui parle bien, qui fait avec aisance,  
Des vers heureux à Priape, à l'amour,  
Sur ces remparts étalait au grand jour,  
Son air brillant & son humeur volage.  
Maître Arouet était auprès du sage,  
Et lui disait : Seigneur, ne pensez plus  
De faire encor ici bas des cocus.

Le temps vous parle ; hélas ! votre visage  
Ne porte plus ce brillant appanage  
De la beauté qui fit tant de jaloux.

Vous n'êtes plus la terreur des époux,  
Et le desir pour vous est inutile.

Consolez-vous, lisez mon évangile,  
Ouvrez, Seigneur, à l'article Chandos :  
Ce grand guerrier au beau jeu des deux dos,  
Était expert comme Votre Excellence,  
Il chevauchait l'Angleterre & la France.  
Mais certain jour auprès d'un vieux château,

Devant Charlot , la Trimouille & Bonneau ,  
 Oncques ne put piquer son haridelle.  
 Saint Grisbourdon protégeait la pucelle.  
 Que dis-je , hélas ! c'était Monsieur Denis ,  
 Qui plein d'humeur soufflait du Paradis ,  
 Sur le champion un vent plus froid que glace.  
 Comme le temps le plaisir fait & passe ,  
 Et nos beaux jours ne sont qu'un beau matin.

Monsieur Gresset , (\*) un rosaire à la main ,  
 Criait : Pardon , je rougis de ma vie.  
 J'ai fait pour vous certaine comédie ,  
 Où l'ordonnance a fait rire Arouet....  
 Ah ! si le ciel pardonne ce forfait ,  
 Jusqu'à la mort j'en ferai pénitence :  
 Le tombeau seul assure l'innocence.  
 Sur ce rempart , à côté d'un Baron ,  
 Tout en riant , Melpomene Clairon (\*\*)  
 Offrait son cas à certain Moliniste.  
 Il est verveux , lui dit le Casuiste :

(\*) M. Gresset a fait une jolie amende honorable à la Sainte Vierge , a juré entre les mains de M. l'Evêque d'Amiens de ne plus faire parler de lui près de la rue des fossés de M. le Prince.

(\*\*) Mademoiselle Clairon a consulté les Avocats de Paris & les Casuistes de notre Dame , pour savoir si elle pouvait en conscience monter sur des planches : les Avocats ont dit qu'oui , les Casuistes ont dit qu'elle ne pouvait y monter sans renouveler les mystères de la passion , c'est-à-dire , sans flageller & crucifier de nouveau Notre Seigneur , à cause que les planches avaient beaucoup de relation avec l'arbre de la Croix , qui était de bois ; que Pontas , à l'article des échelles qui sont de bois , a dit qu'on ne pouvait tenir l'échelle sans y participer. Ce cas fort nettement expliqué , n'a point heureusement empêché Mlle. Clairon de mettre les pieds sur les planches où nous l'admirerons toujours.



Car l'Écriture exprès défend aux siens,  
 Chez les Français, l'art des comédiens.  
 Mais pour à Rome, à cause du Saint Pere,  
 Pour quinze sols on peut voir du parterre  
 Blâmer le vice & louer les vertus.  
 Pour vous instruire il vous faut là-dessus,  
 Vous adresser à l'Abbé de Grifelle ; (\*)  
 C'est un bon homme, il a beaucoup de zèle :  
 Confidemment montrez-lui votre cas.  
 Ne craignez rien, il est comme Pontas,  
 Expert, habile, & secret comme un ange.

Le front orné d'une belle fontange,  
 Venait Bastienne avec son air charmant :  
 L'amour montrait cet objet séduisant ;  
 Et la finesse, en voyant ce visage,  
 Court aussi-tôt embrasser son image.

Près d'un verger le sauvage Rousseau, (\*\*)  
 Difait, hélas ! je compose du beau ;  
 Mon Héloïse est un ardent ouvrage.  
 O ma Julie ! ô Dieu, qu'elle était sage !  
 Elle en fit un, je ne fus point heureux :  
 J'avais dressé l'intention pour deux.  
 Mais sa vertu ménagea trop l'étoffe.  
 Que voulez-vous, je suis un Philosophe,  
 Qui d'un œil froid vois les ris & les jeux :  
 J'aime à penser, & cela vaut bien mieux  
 Que de marcher à deux pieds sur la terre.  
 L'homme a perdu son premier caractère ;  
 Il a laissé la vertu dans les bois :  
 Car, né méchant, il a fallu des loix

---

(\*) Grand Pénitencier de Notre-Dame.

(\*\*) M. Rousseau qui s'avise d'avoir des mœurs  
 en France, a paru singulier à l'ame de Fréron qui  
 est très-laide : ses ouvrages sont respectables.



Pour le contraindre à respecter ses freres.  
 Je suis divin pour chanter les contraires,  
 J'en veux aux arts & point du tout aux cœurs.  
 Ah ! les beaux vers ont bien gâté les mœurs !  
 Jettant par fois des éclairs de génie,  
 L'Auteur malin de la Métromanie,  
 Difait : ma foi ne lisez point Cortès ;  
 Mes fils ingrats n'ont point eu de succès ;  
 Voyez Gustave, & laissez Calistene.  
 Pour vous flatter on a bien de la peine :  
 Votre bon goût défespere un Auteur.  
 Du temps jadis un méchant rimailleur,  
 Brillait en France, & charmait nos grands-peres ;  
 Car nos ayeux, gens de courtes lumieres,  
 Aimaient les vers & sur-tout les sonnets.  
 Ah ! Jean Fréron, dans ces siecles parfaits,  
 Eût vu les sots, pâmés sur ses ouvrages,  
 Avec Lambert (\*) prodiguer leurs suffrages.

---

(\*) Je fus adressé à M. Lambert marchand Libraire, rue & à côté de la comédie. Je me présentai cinq à six fois à la porte de son hôtel. Madame Lambert qui fait les fonctions de Suisse le jour, & la nuit probablement celles de femme, me fit espérer à la sixième fois de jouir de l'apparition de M. Lambert. J'entendis un petit tumulte qui venoit d'un quatrieme : c'était la descente mystérieuse d'un courtaut de boutique en linge sale, qui me fit entrer dans un entresol. Je fus trois quarts-d'heure à soupirer après la face lumineuse de M. Lambert. Il vint à la fin : je m'annonçai avec une profonde révérence : c'est la seule que je fis bien dans la vie ; car je ne me pique point de bien filer une révérence, je me contente de savoir marcher. Bref, j'exposai laconiquement le sujet de ma visite. M. Lambert qui ne voulait point me prodiguer long-temps la lumiere de sa face, me dit aussi laconiquement : M. vous m'êtes annoncé par un homme d'esprit, je n'aime point la recommandation des gens d'esprit :

Un Saint Abbé , le pieux Lattaignant (\*)  
 Difait : Messieurs , mon style est ennuyant :  
 Mes vers sont durs , ma muse est sans génie.  
 Je ferais bon auprès de quelque mie ,  
 Pour endormir son tendre nourriffon :  
 Car , sans esprit , je fais une chanson.  
 Mais l'air heureux donne un ton à l'ouvrage ;  
 Et dans ma bouche il a tout l'avantage  
 Des méchants vers mis en chant par Rameau.  
 Un conseiller , chantre de Ramponeau ,  
 Criait : paix-là , c'est Phébus qui m'inspire :  
 Ma main pesante a raclé sur sa lyre ,

---

piqué du compliment , j'oubliai les égards que je devais aux Lamberts présents & futurs : Sans doute M. qu'il vous faut la recommandation d'un sot , ou celle de Madame Lambert. Vous êtes un impertinent , me répondit le Libraire , savez-vous à qui vous parlez : tel que vous me voyez M. je suis le fils naturel de M. de Voltaire. Cela peut-être , oui ou non. M. de Voltaire a tous les talents , mais il n'a peut-être point celui de l'âne de sa merveilleuse Jeanne. Je crois que toute réflexion faite , Madame votre mere se fera trompée ; si elle a été jolie , on aura été amoureux d'elle. L'éclat du génie qui venait dans ses bras , l'aura étonnée comme Sémélé , & dans ce moment elle aura conçu de la nue d'Ixion : une erreur , une faute d'ortographe , ne peuvent faire comme vous le sentez , un gros garçon comme vous : vous êtes probablement le fils de votre propre pere. Croyez-moi , ne renoncez point à la légitimité. Depuis cette conversation je n'ai plus vu la face de M. Lambert que sur une médaille de l'ancienne Rome , où j'ai apperçu dans la gravité d'un Sénateur romain qui mangeait sa bouillie , les traits lumineux de M. Lambert.

(\*) M. Piron a faits d'excellents ouvrages. Il aura une place fort honorable sur notre Parnasse. Sa métromanie est un chef-d'œuvre : ses fautes mêmes sont celle du génie.

Du Peuple Hébreu les lamentations.  
 Un grand Pontife à mes productions  
 Vient d'accorder deux mille ans d'indulgence : (\*)  
 Le nom d'Arnaud, célèbre dans la France,  
 Sera fêté désormais en tous lieux :  
 Car les Français sont des gens fort pieux,  
 Dévots sur-tout aux Nymphes de Cythere.  
 Maudi du goût & béni du saint Pere,  
 Quel rimailleur oferait m'égaler ?  
 C'est moi, Monsieur, qui prétends m'étaler  
 Auprès de vous, au Marais du Parnasse,  
 Difait Laurès, (\*\*) mes vers ont déjà place  
 Dans la boutique où le pere Bertier  
 Voit débiter ce précieux cahier,  
 Où le bon sens frémit à chaque page,  
 Où l'encre noire & l'impuissante rage,  
 Veulent flétrir les palmes d'Apollon,  
 Et les lauriers du chancre de Bourbon.  
 L'enfant gâté du Dieu de la marotte, (\*\*\*)  
 Tenant en main une large culotte,

---

(\*) Le Pape a envoyé une caisse d'*Agnus Dei* & une rame d'indulgence plénieres à M. le Conseiller aulique pour avoir commencé Jérémie.

(\*\*) Le Chevalier de Laurès a été couronné deux fois par les Apollons de l'Académie. Les quarante sont de bonnes gens ; demandez-le à M. Saurin.

(\*\*\*) M. l'Abbé Coyer écrit avec beaucoup de peine : il lui faut une semaine pour lécher une période, & deux mois pour l'enfanter ; il aurait besoin de deux ou trois accoucheuses pour le faciliter dans ses travaux : si les prédictions de l'année merveilleuse se fussent accomplies dans la personne difficile de M. l'Abbé ; M. l'Abbé n'aurait jamais été mere. Cet auteur aura une place dans le tem-

Criait : Venez , j'ai des prédictions ;  
 Vous porterez dans peu des cotillons ,  
 De grands fichus , peut-être d'autres choses :  
 Car le beau sexe , orné de haut-de-chausses ,  
 Redeviendra du genre masculin.  
 Déjà chez vous tout est au féminin.  
 Vos lâches cas , en changeant de nature ,  
 A Despautere ont fait plus d'une injure.  
 Usé , flétri , votre nominatif ,  
 Plus ne s'accorde avec le génitif ;  
 Et , dès trente ans , votre chétive espee  
 De vos ayeux n'a plus la politesse.  
 D'un air content le fils de Crébillon (\*)  
 Difait : J'ai lu la belle Magdelon ,  
 Richard sans peur , & Pierre de Provence.  
 J'ai de l'esprit , du plus ferme de France :  
 J'ai vu tourner plus d'un moulin à vent.  
 Sur un Sopha je place adroitement ,  
 Près d'Actéon , le Dieu de l'Hymenée.  
 Je fais filer la toile d'araignée ,  
 conter des riens , assortir des rubans ,  
 Sur trois cheveux composer dix romans ,  
 Peindre l'amour sur le sein de sa mere ,  
 Montrer à nud les plaisirs de Cythere.

---

ple du goût à côté de nos tableaux à la Silhouette : il a fait dans le siecle des jolies tabacgeries , les plus gentilles babioles du monde : il a plu furieusement aux femmes , parce qu'il leur promettoit des haut-de-chausses : ce sceptre de l'empire masculin leur fait plaisir : il a déplu aux hommes qui se plaignent déjà d'avoir des maris , des peres , des meres , & encor des H.... C'est trop d'embras.

(\*) Crebillon le fils , le colifichet le plus spirituel de Paris , écrit bien , quoi qu'en dise le

L'Auteur (\*) charmant du livre de l'esprit,  
 Difait : Messieurs, si dans certain écrit,  
 J'ai pensé mal de l'humaine nature ;  
 Là, je pouvais, sans vous faire une injure,  
 Doubter un peu de votre probité.  
 Car, entre nous dans ce siècle gâté,  
 On ne pourrait vous confier sa femme ;  
 Et lorsqu'on a, dans le fond de son ame,  
 Tant de penchant à tromper son prochain,  
 On peut crier contre le genre humain.  
 Le front orné d'un grand feutre à l'antique,  
 Les yeux ternis d'un jaune famélique,  
 Toujours rêvant, n'ayant ni feu, ni lieu,  
 Ma foi, difait mon bon ami B . . . . (\*\*)  
 Un écritoire est un meuble inutile :  
 J'ai beau lécher, & donner à mon style  
 Le ton qui flatte un protecteur puissant,  
 Je frappe l'air, il ne vient point d'argent.  
 Je suis toujours réduit au pot à bierre,  
 Toujours sans bas, & le bon exemplaire  
 Du pauvre diable : ô quelle affliction !  
 Là, l'on voyait l'inconstant tourbillon  
 Des fémillants, des femmes adorables,

---

noir waspe. Crebillon après sa mort sera placé  
 dans le Ciel à côté de la chevelure de Be-  
 renice : cela ferait la - haut une jolie tête à  
 perruque.

(\*) M. Helvétius n'a point jugé les hommes sur  
 la bonté de son cœur. Voilà son crime.

(\*\*) M. B . . . écrit très-bien : il est estimé des  
 Littérateurs de Paris, pour ses talents & les belles  
 qualités de son cœur : il est fâcheux que personne  
 ne le jette dans la piscine, il a besoin d'être hu-  
 mecté : car il est bien sec.



De la Dupui les Nymphes favorables,  
 Les suffisans, le crème de Paris ;  
 Là, tour-à-tour nos doucereux Marquis,  
 Se pavanant, & riant près d'Annette,  
 Offraient leurs cœurs peints à la Silhouette.  
 Damon prêchait sur le goût d'un ruban :  
 Licas parlait de l'ami Pompignan,  
 Et de Didon qui n'est point tant vilaine :  
 Cléon à faux, sur le ton d'une antienne,  
 Psalmodiait le plain-chant de Lulli :  
 L'un admirait son Caraccioli :  
 L'autre disait cet Auteur est bien mince,  
 Ce Capucin brillerait en Province.  
 Urfule ici dit à son conducteur :  
 De ce côté loin de ce peuple auteur,  
 Admirez-vous ces brillantes figures,  
 Ces merveilleux, ces femmes, ces peintures ?  
 Mon Révérend, qu'ont-ils donc dans les mains ?  
 Le beau Girard dit : ce sont des Pantins.  
 On devient fou, quand on le veut en France ;  
 Peuple charmant, votre éternelle enfance  
 Vous rend petit, mais semblable à l'amour.  
 Les Bilboquets, autrefois à la cour,  
 Ont diverti vos Seigneurs & vos Dames ;  
 Et chaque jour, par les soins de vos femmes,  
 Tout se remue & tout change à Paris,  
 Hors la coëffure ou le front des maris.  
 Nos voyageurs ont traversé la France,  
 L'Etat de Parme & celui de Plaisance.  
 Rome déjà frappe leurs yeux surpris :  
 Ce fier théâtre, où tant de rois jadis,  
 Ont illustré les fers de la victoire ;  
 Ce Capitole, où des mains de la gloire,  
 On couronnait de durables lauriers  
 Les vers d'Horace, & les travaux guerriers.



Ici Girard dit , arrêtant Urfule ,  
 Voici , ma sœur , où soupirait Tibulle ;  
 Où Julien , le précepteur des Rois ,  
 Servait les arts & la gloire à la fois.  
 Ici Caton , l'horreur du fanatisme ,  
 Le vieux Trajan , l'honneur du paganisme ;  
 Ici César , si semblable à ses Dieux ,  
 De leurs vertus ont étonné les cieux.  
 Des Rois ici Titus fut le modele :  
 Et là régna le divin Marc-Aurele.  
 A ces héros , à ces hommes de bien ,  
 A succédé le fidele Chrétien.  
 Sur un vieux trône , autrefois infailible ,  
 La vérité , cette vierge invisibile ,  
 Qui parle au cœur , sans éclairer les yeux ,  
 Dictait alors les oracles des cieux.  
 Qu'elle était belle en sa naissante aurore !  
 Charms divins , que n'êtes vous encore !  
 Son cœur brûlait des feux du Saint-Esprit.  
 Son innocence était son seul habit ,  
 L'âme des Saints , son temple & son empire ,  
 Son sceptre heureux , la palme du martyre ,  
 Et son trésor le sein des malheureux.  
 Vous n'êtes plus , siecles bénits des cieux ,  
 Le vaste orgueil de ses mains criminelles ,  
 A renversé ces portes éternelles ,  
 Que les enfers ne pouvaient ébranler.  
 Pontife heureux , qui devez ressembler  
 A l'Être saint , dont vous êtes l'organe ,  
 Autour de vous quelle pompe profane ,  
 En m'effrayant , me présente à la fois ,  
 L'ambition & le faste des Rois !  
 Disant ces mots , le discoureur Jésuite  
 Picque des deux , passe Rome au plus vite.  
 Et bien lui prit , car l'Inquisition

CHANT IX.

91

Eût séquestré le critique en prison.  
- Enfin bientôt la triste Thébaïde  
Offre à Girard cette campagne aride,  
Où, loin des yeux du monde & de l'amour,  
La Moinerie a fixé son séjour.



---

 CHANT DIXIEME.

*Description du Temple de la Moinerie.  
Histoire des Fondateurs d'Ordre. Dé-  
part de Girard & d'Ursule.*

LOIN de la paix , de l'heureuse harmonie ,  
 Est un Palais habité par l'envie.  
 L'oïfiveté , ce vice du néant ,  
 En mit jadis le premier fondement.  
 Le noir chagrin , la vive inquiétude ,  
 Monstres jaloux , nés de la solitude ,  
 Vinrent en foule offrir à ses desseins  
 Leurs lents secours & leurs pesantes mains.  
 La pauvreté , qu'on prêche & qu'on méprise ,  
 Que Rome sainte a chassé de l'Eglise ,  
 Vit leur travail & détourna les yeux.  
 Le repentir , d'un crayon ténébreux ,  
 En gémissant leur dessina l'ouvrage.  
 Le préjugé , ce tyran que l'usage  
 Adore encor , grimpé sur l'échaffaut ,  
 A leur besogné applaudissait tout haut.  
 L'aimable Hymen , ce Dieu tendre & facile ,  
 Dont les doux nœuds , tissus par l'Evangile ,  
 Sont quelquefois rompus par les amours ,  
 Vit en pleurant enfouir sous ses tours  
 Mille agrémens respectés à Cythere ,  
 Que le ciel fit pour embellir la terre ,  
 Charmer nos cœurs , consoler nos destins ,  
 Et quelquefois augmenter nos chagrins.

Tyran des cœurs, la Moinerie affreuse  
Est de ces lieux la Souveraine heureuse.  
Son diadème est la crédulité,  
Son triste sceptre est l'inhumanité.  
Le fier devoir, vieillard inexorable,  
Tel qu'un enfant, à sa voix redoutable  
Toujours soumis, baise & porte ses fers  
A mille sots épars dans l'univers.

Du temple enfin Girard frappe à la porte.  
L'hypocrisie & sa lâche cohorte  
L'ouvrent soudain à nos deux voyageurs :  
La gravité, ce vieux singe des mœurs,  
Que le sang froid & la rate immobile,  
Rendent si sage aux yeux de l'imbécille,  
Reçoit Ursule, & lui dit lentement :  
Aimable Nonne, attendez un moment.  
De soins fâcheux notre Reine immortelle  
Est entourée : on décide chez elle,  
Le long débat des manches des Feuillans ;  
Les Augustins, ce moines pétulans,  
Sur mille riens font des procès insignes ;  
Les Capucins, ces Révérends indignes,  
Sur leurs Tibis (\*) ont des difficultés,  
Les Cordeliers, ces gens souvent cités,  
Ont sur leur soupe (\*\*) une dispute affreuse ;  
Le Célestin, avec sa mine heureuse,

(\*) Le Tibi est une cheville de bois qui sert d'agraffe aux manteaux des Capucins : un Tibi d'ivoire annonce un grand commandeur de l'ordre : un Tibi de bois un moinechon, un sacre de la vermine Séraphique.

(\*\*) Les Cordeliers assurent que leur soupe appartient au Pape lorsqu'ils l'ont dirigée.

Les Manches des Augustins & des Feuillants ont fait beaucoup de bruit dans l'Eglise ; mais cette guerre n'a point égalé celle des Cordeliers sur

Se plaint encor qu'il n'a point d'appétit ;  
 Le Mathurin , oisif & sans esprit ,  
 Vient chaque jour étourdir notre Reine.  
 En attendant que sa voix souveraine  
 Ait décidé ces faits litigieux ,  
 Amusez-vous à contempler ces lieux.  
 L'étonnement vous servira de guide :  
 Son faible esprit & son regard stupide  
 Admire tout , sans connaître comment ;  
 Allez , voyez dans chaque appartement ,  
 Vous trouverez de ces hauts personnages ,  
 Que l'ignorance a mis au rang des sages ,  
 Pour avoir fait , dans leur siècle autrefois ,  
 Des songes creux & des signes de croix.

Nos pèlerins , escortés de leur guide ,  
 Les yeux levés , marchent d'un pas rapide  
 Vers un bosquet planté de chênes verts ,  
 Théâtre affreux du nord & des hivers.

Là , dans un coin , un vieillard honnête-homme ,  
 Moine pourtant , car c'était saint Pacôme ,  
 Faissait pour Dieu , d'un air fort pressé ,  
 Pour le défaire , un grand panier percé : (\*)

leurs capuchons. L'ordre fut divisé en deux factions qu'on nommait les frères spirituels & les frères de la communauté. Les uns voulaient le capuchon étroit , les autres le voulaient large. La dispute dura plus d'un siècle , & fut à peine terminée par les bulles de quatre Papes , Nicolas IV , Clément V , Jean XXII & Benoît XII. Voilà de plaisantes ordures pour occuper tant de souverains pontifes.

(\*) Les solitaires faisaient des paniers de jonc & les défaisaient pour plaire à Dieu & tuer le temps ; ils auraient mieux fait de labourer la terre & de défricher la Thébaïde. Cela valait mieux que des paniers percés.

C'est moi , dit-il , en saluant Urfule ,  
Qui le premier endossai la cucule.  
Je fis des Saints dans le commencement ;  
Mais , hors le ciel , personne assurément  
Ne doit jamais s'en mêler sur la terre.  
Un Saint est beau , mais il est dur à faire.  
Je fis d'abord des efforts impuissans :  
Les Oremus ne calmaient point mes sens.  
L'esprit n'est rien , & la concupiscence  
Est si terrible ! ô ! bon Dieu , quand j'y pense !  
Que de tourmens ! que d'ennuyeux travaux....  
Ma sœur , le cloître est le tombeau des fots.  
Si de l'Hymen , suivant la douce flamme ,  
Au lieu d'un froc j'avais pris une femme ,  
Le Paradis m'aurait coûté moins cher.  
Les Chérubins ne sont point faits de chair ,  
L'homme n'est point organisé pour l'être.  
Dans un taudis , Urfule vit paraître  
Certain Frocard , dont l'air lui parut sot ;  
Monsieur le Saint , peut-on vous dire un mot ,  
Lui dit la sœur , faisant la révérence ?  
Très-volontiers , j'ai de la complaisance  
Répond François poliment à la sœur ,  
Des Capucins je suis le fondateur.  
L'an onze cents je nâquis dans Assise :  
Un certain jour , je vendis ma chemise ,  
Et pour cela , tancé par mes parens ,  
A mon Evêque , à ses regards décens ,  
A nud j'osai découvrir mon derriere.  
Cette action , qui parut singuliere  
Aux gens sensés , me fit mépriser d'eux.  
Pour décorer les oisifs & les gueux ,  
Mon bel esprit , animé par la grace ,  
Imagina la corde & la besace :  
Un quart de toile a , depuis huit cent ans ,  
Alimenté nombre de fainéans.



L'enfer , jaloux de mes succès rapides ,  
 Vint sur mes pas tendre ses lacs perfides :  
 Pour triompher de moi plus aisément ,  
 Un jour d'hiver , l'impudique Satan  
 Des sales feux de la concupiscence  
 Voulut souiller ma crasseuse innocence ,  
 Perdre mon ame , & vaincre ma pudeur :  
 Du noir péché je sentis la chaleur .  
 Pour désarmer ma chair récalcitrante ,  
 Je fis de neige une femme charmante , (\*)  
 Entre ses bras , collé sur son giron ,  
 Les yeux au ciel , l'esprit en oraison ,  
 Je fis , aidé d'une force majeure ,  
 A ce tendron trois enfans dans une heure .  
 Près de François , sous des arbres touffus ,  
 Un Bernardin avec Nostradamus  
 S'entretenaient de l'almanach de Liege .  
 J'ai , dit Bernard , pour flatter le saint Siege ,  
 Contre les Turcs armé les potentats ,  
 Fait dans mon temps de méchants almanachs ;  
 J'avais promis le plus beau temps du monde :  
 Sur le hazard malheureux qui se fonde !  
 Le mauvais temps se mit de mon côté ;  
 J'en accusai l'amour & la beauté ,  
 Que les Croisés menaient en terre Sainte :  
 Car , entre nous , plus d'une fille enceinte  
 Alla porter près de Jérusalem ,  
 A Nazareth , & même à Bethléem ,  
 Le germe heureux de son incontinence .  
 Après avoir tout dévasté la France ,  
 Je m'avifai d'intimider les fots ;

---

(\*) S. François se dépouilla devant son Evêque.  
 Il fit une femme de neige & trois enfans de la  
 même étoffe qu'il caressait pour dompter l'amour  
 naturel.

Je tins par-tout de terribles propos  
 Sur l'Antechrist & sur la fin du monde.  
 Les bonnes gens, les Seigneurs à la ronde  
 M'offraient leur bien, leur or & leur argent ;  
 De leurs deniers je dotais richement  
 Des abreuvoirs en l'honneur de Marie :  
 Défunt Mandrin eut-il mon industrie ?  
 J'eus beau fonder des loges pour les fots ,  
 Aucun succès n'illustra mes travaux.  
 Bacchus, Venus ont partagé ma gloire :  
 L'un à Clairvaux triomphe au réfectoire ,  
 L'autre à Cîteaux (\*) soupire dans les bois.  
 Pour terminer mes glorieux exploits ,  
 Aux œufs divers (\*\*) je consacrai ma plume ,  
 Sur les œufs durs je fis un gros volume ;  
 Et condamnant les moines débauchés ,  
 J'ai savamment traité des œufs pochés.  
 Le cops orné d'une blanche tunique ,  
 Dans un fauteuil brillait Saint Dominique :  
 La cruauté veilla sur ses genoux ,  
 Dans son œil fier l'implacable courroux  
 Ne respirait que l'horreur du carnage :  
 Je suis, dit-il, un dévot personnage ,  
 Fort inhumain, & mauvais orateur.  
 Mon beau génie & mon goût créateur

---

(\*) Les Moines vont entre chien & loup dans les bois avec une clochette pendue au col. Les villageoises allant sur le soir ramasser leur troupeau, croyant entendre la cloche de leur vache, vont vers l'endroit où elles entendent le bruit ; au lieu de ce qu'elles cherchent elles trouvent un gros moine & un gros phénomène ; ça fait toujours plaisir.

(\*\*) Dans les œuvres de S. Bernard on trouve un morceau inimitable sur les œufs molets, les œufs en trippes, & sur les omelettes au beurre frais.

Ont inventé le célèbre Rosaire : (\*)  
 En me chantant , le sublime Voltaire ,  
 Pour arranger la rime dans ses vers ,  
 Sans hiatus m'a mis dans les enfers .  
 Je n'y suis plus , car je fis pénitence ,  
 Et si jadis ma barbare éloquence  
 Fit égorger trente mille Albigeois ,  
 C'était pour Dieu ; car Moïse en ses loix ,

---

(\*) S. Dominique fut le premier qui enchaîna dans la ficelle l'Oraison Dominicale à la suite de dix *Ave Maria*. Il faut que S. Dominique ait bien travaillé pour avoir perfectionné le mystère du Rosaire , tel que nous l'avons aujourd'hui. Avant la sainte invention du chapelet , les fideles , dit *Baronnias* , avaient deux goussets à leurs culottes , où ils mettaient un certain nombre de petites pierres , de façon que lorsqu'ils avaient dit un *Pater* ou un *Ave Maria* , ils tiraient une pierre du gousset gauche qu'ils mettaient dans la poche droite , & lorsque toute les pierres étaient dans la poche du gousset droit , le chapelet était fini. Pour mieux entendre la manœuvre de ces pierres , & l'arrangement des poches de la brayette , voici ce que nous en dit Louis Guion Dolois , Seigneur de la Noche , dans son livre intitulé : *Extrait de diverses Leçons*.

» Les chausses hautes estoient si jointes qu'il n'y  
 » avait moyen d'y faire des pochettes : mais au  
 » lieu , ils portaient une ample & grosse brayette ;  
 » & entre la grande espace , entre l'ouverture de  
 » la brayette , contre la chemise , on y mettait  
 » une pomme , une orange ou autres fruits , &  
 » n'était point incivil étant à table de présenter aux  
 » Dames , les oranges , les pommes & les fruits  
 » conservés quelque temps en icelle brayette ; &  
 » les Dames recevaient le présent tout chaud &  
 » comme cuit & pocheté , & dans icelle brayette  
 » étaient les pierres du chapelet . »

Il était plaisant de voir dans l'Eglise nos vieux Seigneurs tirer lentement & d'un air dévôt de leur brayette l'Ave Maria & le Pater & toutes les pieces du chapelet.

Dit joliment : « Si ton frere, ou ta femme,  
 » Ton bon ami, l'objet cher de ton ame,  
 » Difent : fervons les Dieux de l'étranger ;  
 » Tire ton glaive, & va les égorger. »

En jupon court, en robe bigarrée,  
 Endimanché comme une mariée,  
 Le Fondateur des sœurs de Fontevrault (\*)  
 Dit à Girard, en parlant un peu haut :  
 Ainsi que vous, pere, j'aimais les filles,  
 Dans un couvent avec les plus gentilles

(\*) Malgré les apologies du P. de la Mainferme, les favants font assurés que Robert d'Abrissel couchait avec ses nonnes. Le P. Sirmond fit courir une Lettre de Géofroy Abbé de Vendôme qui a fleuri au commencement du 12 siecle, où ce reproche est vivement marqué. On a une lettre imprimée à Rennes en 1524 parmi les opuscules de *Marbodus*, Evêque de cette ville, qui dépose contre Robert. Pierre de Saumur, moine de St. Florent, dont l'écrit était entre les mains du P. Vignier de l'Oratoire, est une preuve incontestable de l'incontinence du fondateur de Fontevrault. Ce monument est d'autant plus vrai qu'il est appuyé d'un manuscrit du Mans & de deux Mss. Italiens cités par le P. Mabillon. Au Concile d'Alby, les Albigeois blâmés de ce qu'ils menaient des femmes avec eux, s'autoriserent de l'exemple de Robert. Ce grand faiseur d'expériences charnelles, couché à côté de deux jolies nonnes, était bien dur ou bien malade : les bonnes sœurs pouvaient lui dire, comme Lifon dans les amours grivois,

Vous êtes donc las, Colas,  
 Eh ! je le vois bien, vous ne m'aimez guère,  
 Car tout cela ne vous touche pas,  
 Hélas ! vous ne m'aimez pas ?

D'Arbrissel a trouvé des imitateurs en 1537. Une

Je me couchais jadis sous le canon  
 Et sous les feux de la tentation :  
 Dans ces essais je domptais la nature,  
 Jamais ma chair n'a reçu de blessure,  
 Entre mes bras en serrant un tendron  
 J'avais toujours l'esprit en oraison.  
 Ma chair, soumise à mon intelligence,  
 Du noir démon défait la puissance.  
 Dieu des tetons ! Dieu brillant de Girard !  
 Quoi, sous tes yeux affrontant le hazard,  
 Saint d'Arbriffel restait sans contenance ?  
 Quoi, l'ennemi de la faible innocence,  
 Le pere heureux de la chrétienneré  
 Fut dans tes mains sans élasticité ?  
 Filles du monde ! ô vierges favorables !  
 Qui nous prêtez vos charmes secourables,  
 Ah ! gardez-vous de trouver au....  
 La froide chair de Robert d'Arbriffel.  
 Le vieux la Mathe & Monsieur son confrere,  
 Arlequinés des brides du mystere,  
 Dit à la sœur : certain jour près de Meaux,  
 Avec Felix je plantais des poireaux :  
 Là, nous parlions de l'éternelle gloire :  
 Il faisait chaud, nous n'avions rien à boire.  
 Pour satisfaire à ce besoin pressant,  
 Chargé d'un pot, & de fort peu d'argent  
 Mon camarade alla chercher chopine ;  
 Au cabaret, un morceau de lustrine,

---

duchesse de Guastala, par le conseil d'un Jacobin  
 nommé Baptiste de Creme, fonda la Confrairie de  
 la Victoire sur soi-même & sur la chair... pour  
 gagner cette victoire on mettoit dans le même lit  
 un jeune homme & une jeune fille, & un crucifix  
 au milieu, afin qu'ils ne se donnassent point des  
 coups de pied. Voyez Bayle. Dict.



Blanc , rouge & bleu , reste d'un vieux jupon ,  
Servait pour lors d'enseigne ou de bouchon .  
L'œil étonné , mon benêt de confrere ,  
Sur ce chiffon crut voir un grand mystere .  
Il vint à moi tout transporté d'ardeur ,  
Jean , me dit-il , bénissons le Seigneur ,  
Sur un bouchon sa grandeur vient d'éclore ,  
Sa main a peint des couleurs de l'Aurore  
Sur un jupon la croix du Rédempteur ; [\*]  
A ce miracle ouvre ton chaste cœur ;  
Dieu nous appelle au barbare rivage ,  
Allons tirer des fers de l'esclavage  
Le matelot , le captif malheureux .  
Hélas ! lui dis-je , ami , tu penfes creux .  
Pourquoi chercher la mer & les naufrages ?  
Sans exposer ta figure aux orages ,  
Et , sans courir à Maroc , à Tunis ,  
Allons plutôt racheter les maris  
Qui sont par-tout fatigués de leurs femmes ;  
Va , Paris seul peut donner à nos ames  
De quoi bien faire ; & notre charité  
Ne restera dans son oisiveté .  
Que ce projet était beau pour la terre !  
Mais , par malheur , j'avais un sot confrere ,  
Qui désirait voir les pays lointains ;  
Je fondai donc l'ordre des Mathurins ,  
Où les Prieurs vivent dans l'abondance ,  
Tandis qu'on voit ramper dans le silence  
Leurs moines sots , comme on voit à Tunis ,  
Sous leurs patrons les esclaves soumis .

---

(\*) Jean de la Mathe & Felix payfans du Valois , virent près d'une Fontaine , dit la Fable , un cerf qui portait entre deux cornes la croix bleue & rouge des Mathurins ; c'était un rayon de l'Arc-en-ciel qui tombait sur la Fontaine .



De loin Girard aperçut saint Ignace.  
 O mon patron ! ô mon patron , de grace !  
 S'écria-t-il , embrassant ses genoux ,  
 Je suis Girard , me reconnaissez-vous ?  
 D'un maintien grave & d'un aspect sévère  
 Dom Inigo , (\*) regardant son confrere ,  
 Lui dit : mon fils , vous fûtes trop humain ,  
 Et comme moi le sexe féminin  
 Troubla vos sens , noircit long-temps votre ame.  
 Que voulez-vous ? l'homme est fait pour la femme,  
 Et le plaisir est l'enfant du bonheur :  
 Dans mon printemps j'en connus la douceur.  
 Certain matin , lisant Michel Cervantes ,  
 Mon cœur épris des prouesses galantes  
 De son héros , que la Manche autrefois  
 Vantait plus haut que ses fainéans Rois ,  
 A Monferrat j'allai porter un cierge.  
 Là , prosterné sous les yeux de la Vierge ,  
 D'un air galant je lui tins ce propos  
 Qu'interrompaient mes amoureux sanglots.  
 Fille des Rois , immortelle pucelle ,  
 Qui seule avez , sans tache originelle ,  
 Porté neuf mois , dans vos flancs précieux ,  
 Le Dieu du monde & le maître des cieux ,  
 A vos genoux voyez le tendre Ignace ,  
 Sur lui jetez un regard efficace ;  
 Il vous adore , & son cœur pénétré  
 De vos appas , vient dans ce lieu sacré  
 Vous présenter son amoureuse flamme.  
 Vierge , soyez ma maitresse & ma Dame ,  
 Et dans le ciel écrivez mon serment ,  
 Je sens couler les pleurs du sentiment.

---

(\*) Le vrai nom Espagnol du Pere Ignace de Loyola.

Difant ces mots , je coupai ma moustache ,  
 A fon autel j'attachai ma rondache ,  
 Et puis courant comme un fou par les champs ,  
 En fon honneur , j'insultai les paffans .

Un jour d'automne , en battant la campagne ,  
 Je m'endormis au pied du Mont-Caffin . (\*)  
 Là , dans un rêve , un fantôme divin  
 S'offrit à moi , resplendifant de gloire ;  
 Dans fa main gauche il tenait un grimoire ,  
 De l'autre main un énorme cifeau :  
 O toi ! dit-il , dont le pefant cerveau  
 Suit constamment les phases de la Lune ,  
 Cyclope heureux qu'aux murs de Pampelune (\*\*)  
 Le ciel choisit pour être l'artisan  
 D'un institut plus beau que l'Alcoran ;  
 Apprens la gloire où le ciel te destine ,  
 Tes fils heureux régneront dans la Chine :  
 Le Paraguai maudira leur destin ,  
 Et sur leur front la pâleur de Caïn  
 Fera trembler le Palais de Lisbonne ;  
 Peut-être un jour cette triple couronne ,  
 Dont un pontife orne ses cheveux blancs ,  
 Décorera le front de tes enfans :  
 A leurs desirs tout rira sur la terre ,  
 (\*\*\*) Damiens sous eux fera l'art de la guerre .

---

(\*) Ce fut un ancien bénédictin du Mont-Caffin qui donna les constitutions des Jésuites au P. Ignace. Ce fondateur était trop ignorant pour imaginer le système de l'empire des Solipfes.

(\*) Ignace , Capitaine dans un régiment Espagnol , était au siege de Pamplune : nos troupes attaquèrent cette ville. Ce fut notre canon Français qui eut l'honneur de lui casser une jambe.

(\*\*) Mon cœur est encore ému en citant ce

Pour accomplir ces oracles certains,  
 De ses trésors Dieu veut remplir tes mains.  
 A Dominique il donna le Rosaire,  
 A Simon Stok le plan du Scapulaire,  
 A sœur Brigitte un paquet d'oraisons,  
 A Jean de Dieu les petites maisons,  
 A saint Bernard les biens de la campagne,  
 A saint Bruno les châteaux en Espagne,  
 A Jean de Paul le pouvoir, en entier,  
 De conjurer le diable & le forcier,  
 A saint Benoît la richesse & la grace,  
 A saint François la vermine & la crasse;  
 Ah ! si le ciel sur ces fots fondateurs (\*)  
 A pleines mains épancha ses faveurs,  
 Ne doit-il pas à l'ardeur de ton zèle  
 De ses bontés une marque nouvelle ?  
 Reçois de Dieu ce ciseau précieux,  
 Utilement à tes enfans heureux  
 Il servira d'éternelle ressource.  
 Avec son aide, ils couperont la bourse  
 Aux fots dévots enchaînés dans leurs fers.

---

montre. Quoi le meilleur de nos Rois, quoi le  
 cœur de Louis si semblable à celui d'Henri IV,  
 allait être percé par un monstre élevé à la bro-  
 chette chez les Jésuites ! O Français qui adoriez  
 vos Rois, de quel œil pouviez-vous voir cette  
 société ?

(\*) Un commis, un cheval de poste & un moine  
 sont regardés aujourd'hui à peu près de même œil :  
 les Fondateurs d'ordre ne sont guères plus respec-  
 tés que leurs enfans. Si je plaisante des hommes  
 que les dévots ont placés au Ciel, c'est que je ne suis  
 point obligé de croire à leur apothéose. La canoni-  
 sation n'est point un article de l'Evangile, ni un  
 un objet de notre foi. Le Pape qui ne pourrait di-  
 minuer ni augmenter la queue d'une comète, ni  
 ajouter une étoile au Ciel, auroit-il la puissance d'y  
 mettre les hommes ?

Disant ces mots, dans la plaine des airs  
Quelques momens le fantôme balance,  
Puis dans le ciel subitement s'élance :  
Tel, dit Grécourt, on vit dans saint Matthieu  
Le diable un jour emporter le bon Dieu.

En ce moment, la tendre hypocrisie  
Vint avertir que, chez la Moinerie,  
Nos voyageurs allaient être écoutés :  
Tout doucement, marchant à ses côtés,  
Penant son ton, son froid & son exemple,  
D'un air dévot ils entrent dans le Temple.

Là, sous un dais, couvert d'un poêle noir,  
Les yeux bandés d'un crêpe ou d'un mouchoir,  
Sur les genoux de la brutale envie,  
Pompeusement siégeait la Moinerie.  
Un capuchon couvrait ses blancs cheveux.  
Sur sa poitrine, attachée à deux nœuds,  
Pendait, en bois, la tête de Méduse.  
Un long manteau sur sa taille percluse,  
A ses côtés tombant négligemment,  
Cachait son corps, & l'ornait richement  
Du poil usé de ses vieilles hermines :  
Un grand bâton, semé de nœuds d'épines,  
Servait de sceptre à ce monstre cruel :  
Près de son trône on voyait un autel.  
Torticolis, sa sœur & sa prêtresse,  
D'une main sale, offrait à la Déesse  
Le souffre impur de ses poisons épais :  
Le cœur moins faux, l'esprit aussi mauvais,  
La médifance à côté de ses freres,  
Les faux rapports, les discours téméraires,  
Brûlait le fiel que ses profanes mains  
Avait filtré des discours les plus saints ;  
A leurs genoux, toujours sans connaissance,  
Toujours agnès, la sainte obéissance,  
Les yeux baissés, & dévorant ses pleurs,

A leur poison mêlait ses douces fleurs,  
 Près de l'autel on voyait des Rosaires,  
 De blancs, de noirs, de rouges Scapulaires,  
 De gros cordons, des manches d'Augustins,  
 Des chapeaux gris, des croix de Mathurins,  
 Des capuchons sur cent différens moules,  
 Des guenillons, des béguins & des coules. (\*)

Le cœur ému, le visage glacé,  
 Baissant les yeux d'un air embarrassé,  
 Ursule avance aux pieds de la Déesse.  
 Reine, dit-elle, à qui dès ma jeunesse  
 J'ai chaque jour offert un pur encens,  
 Un noble hommage & mes vœux renaissans,  
 J'implore ici votre auguste puissance.  
 Vingt lâches cœurs, calcinés de vengeance,  
 Doivent porter au chapitre demain  
 Le bruit, l'horreur & la rage dans Sin ;  
 Sur un Ramon un statut méprisable,  
 Depuis trois mois, est l'objet déplorable  
 Qui défunit nos cœurs récalcitrans :  
 Nos vieilles sœurs, ces cerveaux révérends,  
 Yvres des droits que leur donnent les âges,  
 Ont contre nous convoqué les orages.  
 Notre gaieté, la douceur de nos ans,  
 Nos fronts couverts des palmes du printemps,  
 Nos doux plaisirs, notre raison riante,  
 Forment les traits que leur haine constante  
 A chaque instant décoche contre nous.

A ce narré, la Déesse en courroux,  
 Lui dit : ma fille, il faut que la jeunesse  
 Aveuglément respecte la vieillesse.  
 Les jours passés sont des jours précieux,  
 Le poids des ans annonce à tous les yeux

---

(\*) Scapulaires des Bernardins.



Les grands égards que l'on doit à l'enfance :  
C'est dans ce temps que notre intelligence,  
Semblable en tout au flambeau qui s'éteint,  
Tombe, s'élève & s'éclipse soudain.

Dans ce moment, la Déesse effroyable  
Fit apporter un livre inexplicable,  
Où, de tout temps, la haine, de ses mains,  
De chaque cloître a marqué les destins.

La médifance ouvre ce livre antique,  
Et lit tout haut, d'un ton cabalistique,  
Ces mots obscurs d'un oracle trompeur :

« L'Ignatien est un grand directeur ;  
» Si vous suivez sa morale ambulante,  
» Du vieux Balai vous ferez triomphante ;  
» Craignez pourtant de trouver en chemin  
» Deux chevaux noirs, une donzelle, un Saint.

A cet oracle, incertain & terrible,  
Nos voyageurs à la Déesse horrible  
Font leurs adieux, grimpent sur le Balai,  
Et par les airs retournent à Douai.





---

 CHANT ONZIÈME.

*Les Jésuites saisissent la guerre du Balai, pour chasser le Directeur. Un ange descend à St. Médard. Discours de l'ange à Saint Paris. Le Diacre va trouver Jeanne Porte-latin, servante du Directeur.*

**D**U vieux serpent la malice infinie,  
 Pour augmenter les maux de cette vie,  
 Mit près de nous deux êtres remuans,  
 De notre France éternels habitans ;  
 L'un, sombre & dur, est le fier Jansénisme,  
 L'autre, plus doux, est le sot Molinisme.  
 L'un fert Quénel, Pascal, la vérité :  
 L'autre se rit de leur autorité.  
 A nos défauts l'un fait toujours la guerre :  
 L'autre indulgent, & plus propre à la terre,  
 Avec des fleurs étouffe nos remords.  
 Tous deux pourtant, par de communs efforts  
 S'entrechoquant, veulent régner en France.  
 En vain le Roi, la paix, l'obéissance  
 Leur ont parlé ; mais ces êtres divins  
 N'ont encor pu contenir les mutins.  
 Sin éprouva ces deux partis contraires.  
 Depuis un an, certains révérends peres,  
 Gens fort courtois, qu'on voit de toute part  
 Hors dans le ciel, & près de Saint Médard ;

Venait dans Sin confesser les novices.  
 Ces révérends, bénins pour certains vices,  
 Applanissaient, d'un style doucereux,  
 Du vieux salut le chemin raboteux.

Le directeur était rude & sévère.

Il n'avait point ce pliant caractère  
 Qui sympathise aux sentimens du cœur.  
 On le craignait, & jamais une sœur  
 N'osait deux fois répéter, à confesse,  
 La même faute, ou la même faiblesse.  
 Fort ennemi des séjours au parloir,  
 Il leur disait : mes sœurs, qu'allez-vous voir  
 Dans cet endroit ? des objets adorables,  
 Des bruns, des blonds, des garçons charitables,  
 Dont les propos vous font rêver la nuit ?  
 On croit les voir... Que fait-on dans son lit ?  
 On se tourmente, on tourne, on se retourne ;  
 Sans le savoir, très-souvent, l'on s'enfourne  
 Dans de gros cas réservés ou fâcheux :  
 Fuyez, mes sœurs, ce lieu pernicieux.  
 L'occasion qui fait naître le crime,  
 Et le malin qui cherche sa victime  
 Font échouer les plus grandes vertus.  
 Pour un coup d'œil combien de gens perdus !

Cette morale & ce ton efficace,  
 Ne plaisait point au fils de saint Ignace.  
 Son lâche orgueil, fièrement affligé,  
 Ne put long-temps d'un sceptre partagé  
 Souffrir en paix le variable empire.  
 Rempli des feux que son ordre respire,  
 Feux que l'envie attise doucement,  
 Depuis trois mois il faisait fourdement,  
 Rouler dans Sin & murmurer sous terre,  
 De ses complots le dangereux tonnerre.

Du faux Arnould le confrère malin,  
 Deux fois le jour, venait prêcher à Sin ;

F iv

Et chaque fois il tirait sur le pere :  
Aux jeunes sœurs il disait que la terre  
L'avait formé du froid du grand hiver ;  
Aux vieilles sœurs, que le sang & la chair  
Le nourrissait pour gâter la jeunesse,  
Et que le Ciel, fidele à sa promesse,  
Le destinait pour former l'Antechrist.  
Vous le savez, l'évangile le dit :  
Certaine nuit un dévot Patriarche,  
Non point celui que Dieu sauva dans l'arche,  
Mais Monsieur Loth, un de ses petits-fils,  
Du feu du vin & de Vénus épris,  
Fit dans trois coups trois enfans à ses filles,  
Si le docteur s'avisait, dans vos grilles,  
De l'imiter ! hélas ! avant cinq ans,  
Votre maison serait pleine d'enfans.  
Le directeur n'est point du tout ivrogne :  
Plus modéré, présent à la besogne,  
Il en ferait au moins quatre par jour :  
Tout est aisé, dit-on, avec l'amour.  
L'Ignatien, changeant de ridicule,  
Leur racontait les succès de la Bulle ;  
Il assurait que ce chétif écrit,  
Composé loin des yeux du Saint-Esprit,  
Était du ciel un ouvrage visible,  
Clément trompé, cependant infallible,  
Pleurait, mes sœurs, en signant ce décret.  
Au fond de l'ame, un sentiment secret  
L'avertissait que sa bulle éclipsee,  
Au plus profond de la chaise percée,  
Tel qu'un jet d'eau rejaillirait sur nous :  
Hélas ! notre ordre en essuya les coups.  
Monsieur B. . . . ., l'oracle de la France,  
Dont Patouillet guidait la tendre enfance,  
N'a plus pour nous les mêmes sentimens.  
Il refusait si bien les sacremens,

Quand il suivait nos avis salutaires,  
Et de Berthier les confuses lumieres !

Du bon Jesus le mauvais compagnon  
Allait bientôt chasser de la maison  
Le directeur & le Christianisme,  
Quand tout-à-coup l'ange du Jansénisme,  
Resplendissant des feux du Paradis,  
Parut dans l'air & vola vers Paris.

Or, dans Lutece est un charnier antique,  
Où dans un coin le saint corps pulmonique  
D'un bienheureux y fait, sans violon,  
Danfer le froc, lever le cotillon.

Là, tour-à-tour, les foux & les malades,  
A ce tombeau, vont payer en gambades,  
Comme le finge, un hommage au patron :  
Du trépassé, saint Pâris est le nom.

La pauvreté composa sa richesse,  
L'humilité couronna sa sagesse ;  
Il fut toujours Janséniste & Chrétien,  
Et malgré Rome il fut homme de bien.

L'ange, touché des malheurs de l'église,  
Sur cette tombe, où le temps pulvérise  
Le fier héros du parti d'Augustin,  
S'agenouilla, puis se levant soudain,  
D'un ton fort rude, animé par la grace,  
Tint à Pâris ce discours efficace :

Saint, qui dormez au milieu des défunts,  
Eveillez-vous, éteignez ces parfums  
Que la folie allume à votre cendre ;  
Vers vous le Ciel exprès me fait descendre,  
Pour le venger des fiers Ignatiens.  
Ces hommes doux, indulgens aux Chrétiens,  
Du Paradis ont aplani la route :

Pour la trouver, à présent il n'en coûte  
Qu'un peu d'amour sur-tout pour le prochain.  
Dans leur morale, hélas ! tout est serein.

Le ciel n'est plus le séjour des orages,  
 De mille fleurs ils ont peint ses nuages,  
 Filtré la grace, & chargé d'ornemens  
 Les deux Larrons & les deux Testamens.  
 De la morale allez venger l'injure,  
 Prêchez saint Paul, allarmez la nature.  
 Peignez à l'homme un Dieu toujours fâché;  
 Montrez son bras levé sur le péché,  
 Avec éclat nuancez sa colere :  
 Dieu, comme un feu qui dévore la pierre,  
 Anéantit les œuvres des humains ;  
 C'est un malheur de tomber dans ses mains.  
 Sa voix puissante est semblable au tonnerre.  
 Comme la paille, éparse sur la terre,  
 Au gré des vents, sa main fait à la fois,  
 Tomber les monts, les cedres & les Rois.  
 Jusqu'au tartare il poursuit la mollesse.  
 A ses yeux purs notre infirme sagesse  
 N'est que néant, erreur ou vanité :  
 Dans les enfers il plonge la beauté.  
 C'est un Dieu fort qui punit la faiblesse.  
 Un seul desir, un doux mot de tendresse  
 Peut allumer son terrible courroux :  
 Des cœurs de chair c'est un rival jaloux.  
 Aux grands du siècle il fait toujours la guerre,  
 Et, pour punir l'aïeul & le grand-pere,  
 Jusqu'à leurs fils il poursuit leurs forfaits. (\*)

---

(\*) Dieu dit dans l'écriture qu'il punira la faute des  
 peres sur leurs fils jusqu'à la cinquieme génération.  
 Les Théologiens ont pris ce passage à la lettre, &  
 ont fait la sottise de rendre Dieu injuste. C'est une  
 expression dont un pere tendre se sert pour intimi-  
 der ses enfans. Cam fut maudit par Noë ; cependant  
 il fut le pere des Medes, des Perses & de tous les  
 peuples fameux du monde, dans le temps que les  
 enfans de ses freres n'ont eu que le petit pays de  
 la Judée, & l'apanage de crier les vieux chapeaux  
 dans toutes les villes du monde.



Vous qui craignez ses rigoureux décrets,  
Sortez, Paris, de votre indifférence.  
Des Loyola Dieu veut tirer vengeance :  
Le cri du juste est monté jusqu'à lui :  
Allez, marchez, son nom est votre appui.  
Le vieux Clément, trop lâche & trop timide,  
Depuis dix ans a, dans sa main humide,  
Laisse rouiller les clefs du Paradis.

Les Loyola, ses dangereux amis,  
De Simon Pierre ébranlent la nacelle ;  
Leur doux système, & leur grace nouvelle,  
De mille erreurs infectent le troupeau :  
Le loup est-il le pasteur de l'agneau.

Un Directeur, grondeur & Janséniste,  
Honni, flétri du parti Moliniste,  
Doit d'une grille être chassé demain :  
Dans ce couvent, un Jésuite mutin,  
A contre lui brigué trente suffrages ;  
Demain dans Sin, objet de mille outrages,  
Un vil Ramon, ce docteur & vingt sœurs  
Du Molinisme essuieront les rigueurs.

Allez, François, combattre en cette guerre.  
Du directeur gagnez la chambrière.

De ses appas étayez le parti :  
Que son beau cœur, à Quénel converti,  
Du Jansénisme établisse la gloire :  
Le ciel puissant vous promet la victoire.  
Déjà pour vous vingt prodiges brillans  
Ont illustré la foi de vos croyans.

Dieu vous rendit fameux par les gambades,  
Et sa bonté, sur les cerveaux malades,  
Marqua ce Tau, signe heureux des élus,  
Dont un apôtre a marqué les tribus.

Difant ces mots, sur les ailes d'Eole,  
Subitement l'ange Uriel s'envole.

Paris, charmé d'obéir au Seigneur,



Sentant la grace animer dans son cœur  
 Le feu sacré du parti Jansénisme,  
 Sûr d'abymer l'insolent Molinisme,  
 Quitte à l'instant les murs de saint Médard,  
 Et d'un pas grave il monte au Boulevard.

Sur ce théâtre, où la fiere indécence,  
 Le vuide affreux, la mode & l'inconstance,  
 Font rayonner aux yeux de la cité  
 Le gros bonheur de la frivolité,  
 Un char brillant, un cocher en lunettes,  
 Et deux chevaux, qui lisaient les gazettes,  
 Depuis minuit attendaient le retour  
 D'un jeune abbé qu'un éternel amour  
 Tenait collé sur la bouche lubrique,  
 Ou sur le sein, ou sur l'œil impudique  
 D'une Vénus du ciel de l'opéra.

Pâris du char aussi-tôt s'empara.  
 Pour l'empêcher en vain le cocher jure ;  
 Sans l'écouter, le Saint dans la voiture  
 Parle, commande aux coursiers vigoureux :  
 Le char s'éleve & plane dans les cieux.

Déjà Pâris apperçoit cette ville,  
 Où le rival du vieux chantre d'Achille,  
 Par ses talens, éclairait autrefois  
 Rome & Cambrai, les beaux arts & les Rois.  
 Sur son tombeau les trois graces d'Homere,  
 Le Dieu du goût, & celui de Cythere  
 Pleuraient encor l'aimable Fénelon ;  
 A leurs côtés, l'ombre de la Guyon,  
 Folle autrefois, quiétiste & dévotte,  
 Tenait en main une énorme calote ;  
 Tout vis-à-vis l'éloquent Bossuet  
 Voyait son crime, & son front rougissait.  
 O manes saints ! ô sagesse ! ô grand homme !  
 Si ton beau cœur n'eût point plié sous Rome,  
 Notre parti, de lauriers immortels,

Aurait orné tes durables autels,  
Et Port-Royal t'eût consacré ses veilles.

Difant ces mots, la ville au sept merveilles,  
Le vieux Douai, (\*) découvre à ses regards  
Un long désert, entourré de remparts.  
Là, dans le centre il voit le mont-Pagnote,  
Le mauvais goût, le temple d'Aristote,  
Des Liégeois chamarrés de latin,  
D'épais docteurs, savans en parchemin,  
Le grand Gayant [\*\*] le Recteur magnifique, (\*\*\*)  
Magnificence, à peine, que l'optique  
Pourrait saisir, qui contient en grandeur,  
Bon an, mal an, quatre pieds de hauteur.

Plus loin il voit ce pompeux édifice,  
Où sous un dais, que soutient la justice,  
Les fieres loix ont placé de leurs mains  
Trente mortels, la terreur des humains.  
Né dans Athène, un fils du despotisme,  
Un dur enfant, le sévere Ostracisme

(\*) Ville en friche, flétrie par son université, la plus petite des universités, borne du Royaume, & célèbre par un Parlement aussi grand & aussi respectable que la petite Académie est ignorante & ignoble. Douai, qu'on appelle dans la Province la ville *aux sept merveilles*, montre aux étrangers, comme quelque chose de curieux, une fontaine où il y a de l'eau. Les autres merveilles sont, l'Académie des clercs Baladins, la Candouille, la Ruelle pinte, le grand Géant, la Cafouillage & le Recteur magnifique.

(\*\*) Carnaval ambulant où l'on mène en procession les chasses des Saintes, un grand géant, des arlequins & les docteurs de l'université.

(\*\*\*) Sobriquet qu'on donne au petit recteur de la petite université.



Tient leur balance, exile, met aux fers (\*)  
 Les fils du ciel, les talens & les vers.  
 De ce sénat, cruel & respectable,  
 Depuis cinq ans le chef inexorable,  
 Le front orné des l'auiers de l'esprit,  
 Chéri du grand, redoutable au petit,  
 Glace d'effroi Therpsicore & Thalie.  
 O sage Ariste ! ô foudre du génie !  
 Du Dieu des vers respecte les travaux,  
 Sois plus humain, & deviens mon héros.

Paris, saisi d'une douleur secrète,  
 Voit en passant le tombeau de Rivette ; (\*\*)  
 Son œil se mouille, il sent couler ses pleurs,  
 O Prêtre chaste ! ô triomphe des mœurs !  
 S'écria-t-il, ah ! vive ta mémoire :  
 Ce lieu profane est orné par ta gloire ;  
 Ton nom, écrit dans les cieus immortels,  
 Durera plus que ces affreux autels,  
 Que l'ennemi du ciel & de la grace  
 Fit élever au cadavre d'Ignace.

Le bienheureux, arrivé près de Sin,  
 S'en va trouver Jeanne Porte-latin.

(\*) Ce parlement qui fait de si belle prose n'aime point les vers : il a pris les poètes en aversion, comme nos belles Dames de Paris les araignées & les vieilles croix de St. Louis.

(\*\*) Chanoine respectable, l'édification de toute la ville, mourut dans son appel : la justice le fit porter dans un lieu profane : les écoliers des Jésuites suivaient le cadavre, en chantant cette abominable parodie du *Te Deum*, que leur régent leur avait dictée.

*Te, Rivette, damnamus, te diabolum confitemur, &c.*

Dans une alcove, où régnait le silence,  
Un lit jumeau, dressé par l'indécence,  
Contenait Jeanne & le saint directeur.  
Deux grands rideaux, en tout bien tout honneur,  
Sans séparer ce couple respectable,  
Le défendaient des attaques du diable,  
Et des travaux de la tentation.

Jeanne, pour lors en grande émotion,  
Le désespoir répandu sur ses charmes,  
Le front ridé, les yeux mouillés de larmes,  
L'âme effrayée, en ce moment rêvait  
Que le démon aux enfers l'emportait.  
Ce songe est beau, sur-tout quand on s'éveille.  
Paris bientôt, vers le lit où sommeille  
La chaste Jeanne, arrive en frémissant :  
Mais pour ses yeux quel spectacle indécent !  
Un sein plus beau que le sein de Céphise,  
Que la noirceur d'une sale chemise  
Faisait sortir avec plus de saillant,  
Cause au béat un dévot tremblement.  
Le cœur ému, cependant il approche ;  
Détournant l'œil, il tire de la poche  
Un grand mouchoir, &, d'une main tremblante,  
Cache en fuyant cette gorge charmante.  
Tel autrefois, en tournant les talons,  
Et lentement marchant à reculons,  
Du bon Noë certain enfant fort sage,  
Pour conserver l'honneur de son lignage,  
Aux yeux du jour étalé mincement,  
Alla, dit-on, cacher fort déceument,  
Sous un manteau, l'espoir de notre espece ;  
Ou telle on vit l'excessive sagesse  
D'un Bernardin célèbre dans Rousseau,  
Cacher en grand sous l'ombre d'un chapeau,  
Ce qu'en petit sa main aurait pu faire.  
Mais, attendant que pour parler d'affaire,

Jeanne s'éveille & se frotte les yeux,  
Et que Paris leve les siens aux cieux,  
Muse, dis-nous, quelle était cette Jeanne ?  
Viens ranimer ma voix faible & profane,  
Je vais chanter ses agrémens divers,  
Son innocence, & la feuille à l'envers.



---

 CHANT DOUZIEME.

*Les saints amours de Jeanne Porte-latin ,  
ses combats. La victoire de frere Elie.*

L'AN trente-deux Jeanne naquit pucelle ;  
Jusqu'à treize ans , si l'histoire est fidelle ,  
Jeanne avec soin conserva tout entier  
Ce triste honneur que l'on perd volontier.  
La sainte Eglise éleva son enfance ;  
Certain pasteur , homme à concupiscence ,  
Le pere à Jeanne & le pere à Trétouts ,  
Forma son ame & cultiva ses goûts.  
Pour égayer les chagrins du ménage ,  
L'homme d'Eglise avoit à son usage ,  
Certain objet , coëffé si joliment !  
O quelle fille ! ô Dieux , quel maniemment !  
Sa main adroite aurait tiré des larmes  
Des plus vieux cœurs ; ô puissance des charmes !  
Mieux que les Dieux vous touchez les mortels.  
Enfin Suzon , à l'ombre des autels ,  
Devint enceinte , & trois mois avant terme ,  
Avec l'honneur , mit au monde le germe  
De vingt curés , que l'amour & le temps ,  
Et des tendrons à l'usage des sens ,  
Eussent donnés de fuite au diocèse.  
Ah ! qu'un curé (\*) fait bien à son aise ,

---

(\*) Qu'on examine toutes les félicités de ce monde ;  
qu'on analyse les différents bien-être de la Cour ,



Dans son ménage, avec objet charmant,  
Le beau côté d'un joyeux sacrement !

Ce Diurnal, la tante de Jeannette,  
Avait du goût; l'esprit sous sa cornette,  
En linge faite assez bien enchauffée,  
Et le bon sens quelque fois déplacé  
Dans une fille, allaient bien à Susanne.  
Aussi du prêtre elle étoit le quide-âne;  
Car le curé, le meilleur des humains,  
Abandonnait à ses savantes mains,  
Le maniement de toutes ses affaires.  
Heureux qui peut, en suivant les lumières  
D'une fillette arriver à son but,  
Et la fêtant couronner son salut !

Jeanne bientôt profita sous son père :  
En moins de rien son naissant caractère,  
Porta des fruits, & son rosier, des fleurs :  
L'exemple est chaud, il échauffe les cœurs,  
Ce clair miroir dans le sein des familles,  
Fait entrevoir aux recherches des filles  
Certain objet vraiment original :  
Ah ! que jeunesse apprend bientôt le mal,  
Dit un auteur, en parlant des Nonnettes !  
La jeune enfant, exposée aux fleurettes,  
Aux doux propos, à son cœur, à l'amour,  
Embellissait & croissait chaque jour.  
Son teint brillait des couleurs du bel âge,  
Deux yeux Chinois (\*) décoraient son visage.  
Ces yeux alors, fort connus à Paris,

---

de Paris & de la province, rien n'égale le bonheur d'un curé de campagne qui a douze ou huit cent livres de revenu & une servante honnête.

(\*) En 1750, les yeux noirs qu'on appelait les yeux Chinois; étaient sur le bon ton à Paris. En 1760, on donna dans les dents de Savoyards.

Faisaient tomber la mode des yeux gris.  
Deux globes ronds qu'Amour sur sa poitrine,  
Avait tourné de sa main libertine,  
Offraient à l'œil, au cœur, à la raison,  
Les agréments de la tentation.

A tant d'attraits les friands accoururent ;  
On sent le beau. Sur la scène parurent  
Trente Messieurs amoureux de sa fleur :  
Un papillon beau, léger, comme un cœur,  
Un officier vint assiéger la place.  
Ce ver luisant comptait rompre la glace,  
Ou tout au moins sa lance, un des premiers.  
En garnison Messieurs les Officiers,  
N'ont point toujours les meilleures fortunes ;  
Leurs soins galants, chez les vierges communes,  
Sont couronnés d'un mal assez commun.  
Un froid milord, animal importun,  
A l'Officier donna martel en tête ;  
L'argent en main le vieillard déshonnête,  
Parlait d'amour en langage sterlin,  
Langage fort, passe-par-tout divin,  
Qui fait ouvrir les cœurs & les pucelles.  
Jamais Crésus ne trouva de cruelles.

Jeanne le fut au Seigneur d'Albion :  
Son œil serein ne fit attention  
A ce métal offert par l'avarice.  
Son cœur galant & penché vers le vice,  
Aimait la joie, & non point les écus.  
De leur projet les deux amants déçus,  
Quitterent Jeanne, & bientôt à leur place,  
Un bel esprit, un roquet du Parnasse,  
Se laissa prendre, & voulut l'attaquer.  
Le merveilleux d'un visage à croquer,  
[ Car tout compté Jeanne avait cent merveilles ]  
Devint bientôt le sujet de ses veilles.  
Il fit pour elle, [ ah ! que ne peut l'amour ! ]

De méchants vers qui dans le même jour,  
 Enfants morts nés, eurent pour cimetièr,  
 Le magasin de Bernard l'épicier. (\*)  
 Aux pieds de Jeanne un visé-au-trou fameux,  
 Vint seringuer ses soupirs amoureux:  
 Monsieur Sené n'eût point l'art de lui plaire.  
 L'aimable enfant dans les flots du clistère,  
 Ne voulut point noyer son jeune cœur,  
 Ni submerger son innocente fleur.  
 En vain Sené veut dorer la pilule,  
 Légitimer les feux de sa canule,  
 Jeanne est de marbre, & Jeanne ne veut pas  
 Sitôt encor enterrer ses appas.

Trente amoureux à ceux-ci succéderent:  
 Pour la tromper en vain ils assurèrent  
 Qu'un sage amour allumait leurs beaux feux,  
 Qu'aussi constants qu'ils étoient amoureux,  
 L'éternité suffirait seule à peine  
 Pour garantir leur constance & leur chaîne,  
 Mais en amour, ainsi qu'en amitiés,  
 Un cœur survit à vingt éternités;  
 Ce haut jargon, où le style étincelle,  
 Où l'homme ment pour tromper une belle,  
 Frappe l'oreille & glisse sur un cœur;

---

(\*) Fameuse épicière de la rue S. Jacques, où l'on vendoit les ouvrages du P. le Fevre & en dernier lieu ceux du Pere Corette, Jésuite, Auteur très-incorrec, qui dans son beau livre, s'exprime ainsi; *En arriere pensées vagabonde & libertines..... Je suis à prier mon Jesus: il va descendre tout à coup sur l'autel, entouré d'un Escadron d'anges.*

Le P. Corette s'imagine que les troupes du pere céleste sont composées d'infanterie & de cavalerie, & qu'il y a sans doute en Paradis des compagnies de grenadiers à pieds & à cheval. Des docteurs & des chevaux en Paradis doivent bien meubler le séjour divin.

Et Jeanne enfin conservait son honneur ;  
 Quand certain jour un carme , fait à peindre ,  
 Le frere Elie, eut la force d'atteindre  
 Au centre heureux du cercle féminin :  
 Vif, enjoué, discoureur & badin ,  
 Le jeune carme intéressait Jeannette :  
 Un air ouvert , une longue jaquette ,  
 Avaient frappé par un côté touchant ,  
 L'endroit du cœur le plus retentissant.  
 Jeanne l'aimait , & le moine aimait Jeanne ,  
 Tous deux brûlaient de ce beau feu profane ,  
 Qu'on peut bénir avec trois mots latins :  
 Mais frere Elie avait parmi les saints ,  
 Promis à Dieu ce qu'on ne peut tenir.  
 Son cœur navré d'un mortel repentir ,  
 Aurait voulu , las de son monastere ,  
 Contre un tendron troquer le scapulaire.  
 C'en était fait , tout était dit pour lui ,  
 Le désespoir , la brûlure & l'ennui ,  
 Pour son salut devaient troubler son ame.  
 Si quelquefois pour soulager sa flamme ,  
 L'électriser , sa regle permettait  
 Certain remede , il fallait du secret :  
 Car le scandale est fort grand chez les carmes.  
 Le jeune moine épris des tendres charmes  
 Qu'offraient Jeannette à ses yeux enchantés ,  
 Sentit bientôt dans ses sens transportés ,  
 Le feu divin que vola Prométhée.  
 L'aimable Dieu , le Dieu vainqueur d'Althée ,  
 D'un trait perçant avait blessé son cœur ;  
 Dans les transports de la féconde ardeur ,  
 Le moine ainsi s'exprimait à Jeannete ;  
 Objet charmant , toi qu'un anacorete ,  
 Du coin de l'œil convoîte de cent pas ,  
 Je viens , ma fille , offrir à tes appas ,  
 L'encens qu'on brûle aux genoux d'une fille ;

Tes yeux, ton tein, ta figure gentille,  
 M'ont captivé sous leurs appas puissants.  
 Ouvre, ma chère, aux besoins de mes sens,  
 Ces bras divins, & reçoit mes caresses;  
 Que nos vertus soient autant de faiblesses;  
 Laisse cueillir à ma pressante main,  
 Ces lys charmants répandu sur ton sein;  
 Par cent baisers écartons la sagesse,  
 Couvront nos fronts des fleurs de la tendresse.  
 L'indifférence est le dernier malheur,  
 Le tendre amour est le premier bonheur.  
 Depuis long-temps vis-à-vis de toi-même,  
 La chasteté, ce triste diadème  
 De la chartreuse & du pâle béguin,  
 En soupirant dans ton pudique sein,  
 A tristement gardé ton pucelage;  
 Quoi, tu le tiens! ô meurtre! ô quel dommage,  
 Jeanne, à treize ans, qu'il n'ait point vu le jour!  
 De quel affront as-tu couvert l'amour!  
 Ce jeune Dieu t'a comblé de richesses:  
 Ton sein naissant orné de ses largesses,  
 A chaque instant s'élevant sous tes yeux,  
 T'avertissait du moment précieux,  
 D'abandonner ce trésor au pillage:  
 Songe, ma chère, ah! songe qu'à ton âge,  
*Un pucelage est toujours indécent.*

A ce discours dans son air innocent,  
 Jeanne marqua son trouble & sa faiblesse.  
 Un vif remord de honte & de sagesse,  
 Quelques momens troubla son jeune cœur.  
 Ce sot enfant du Ciel ou de la peur,  
 Naquit jadis dans l'esprit d'une femme;  
 Un directeur l'entretint dans son ame:  
 Les préjugés, les stupides propos,  
 Dans l'univers en nourrissent les sots.  
 Dans les plaisirs il retient la jeunesse;  
 Sur l'avenir il glasse la vieillesse;



A quarante ans il parle quelquefois ;  
Heureux le sage ! Il n'entend point sa voix.  
Jeanne était jeune ; en sortant de l'enfance ,  
Ce cri devôt avec plus d'éloquence ,  
Effraye une ame & trouble ses desirs.  
Jeanne allarmée après quelques soupirs ,  
Se rassura : sa *blanche* conscience  
Ne craignait rien , & sa *neuve* innocence  
Pouvait encor résister un moment :  
O vous , dit-elle , en lorgnant son amant ,  
Qui possédez les talents de l'Eglise ,  
Ménagez-moi , ma sagesse s'épuise.  
Le doux plaisir souvent nous étourdit ,  
Et puis la chair se jette.... sur l'esprit.  
Vos saints discours convertiront mon ame :  
Je sens déjà ce que peut une femme ,  
Aux doux propos d'un amant séduisant ;  
Que l'éloquence est un charme puissant !  
Le frere Elie , à ce divin langage ,  
Dans son esprit peignait la douce image  
D'un jeune honneur , de mille autres appas ,  
Entrelacé tendrement dans ses bras ,  
Quand tout à coup sa maîtresse troublée ,  
Et du remord vivement accablée ,  
Où suis-je , dit-elle , en voulant fuir ?  
Dans ce péril , Jesus , viens m'affermir !  
Ton serviteur veut tromper ta servante ,  
Ses yeux sont vifs , sa voix est éloquente ,  
Et sous sa robe il porte assurément  
Du déshonneur le terrible instrument.  
Puis tendrement se tournant vers Elie :  
Allons , mon frere , ici point de faillie ,  
Je ne pourrais résister un instant ,  
Vous êtes beau , vous êtes pétillant :  
Sur votre front , je ne fais par quel charme :  
Le Ciel a joint à la candeur du carme ,



L'air dangereux d'un pere cordelier ;  
 N'auriez-vous point aussi d'un muletier ,  
 Certain talent , plus fort que ma faiblesse ?  
 Si.... ça , mais quoi.... conservons la sagesse ,  
 C'est un trésor ; qui le perd n'a plus rien.  
 Oui , dit le moine , ô l'admirable bien ,  
 Que la sagesse est un nom respectable ,  
 Pour nous tromper sa chimere est aimable :  
 On la célèbre , on la prêche par-tout ;  
 Oh ! qu'elle est belle ! on n'y croit point du tout.  
 Laissons les mots , Jeanne , voyons les choses ;  
 A mes regards ne cache plus ces roses ,  
 Que les plaisirs répandirent sur toi ;  
 Du tendre amour subis la douce loi ;  
 Laisse ma main préluder sur tes charmes ,  
 Et viens goûter l'eau divine des carmes.  
 Viens : d'un seul coup , je veux te faire un Saint.  
 Ne croise point un si noble dessein ,  
 Laisser crier ta folle conscience , (\*)  
 Jeanne , aguerris ta timide innocence ,  
 Du doux plaisir éprouve la douceur.  
 Viens dans mes bras broyer le ver rongeur ,  
 Du baume humain favoriser l'ambrosie :  
 Le crime est laid , mais la femme est jolie.  
 A ces propos , dangereux pour un cœur ,  
 Et chatouilleux pour le fragile honneur ,  
 Jeanne repond par des monosyllabes :  
 Arrêtez donc... mais... quoi , ces mains coupables ,  
 Quel embarras... Dame , je vais crier...  
 Je tousserai... n'allez point oublier ,  
 Le saint respect qu'un moine a pour lui-même ,  
 Oui... mais enfin , finissez , je vous aime...

---

(\*) C'est un moine qui parle : lorsque le diable  
 & les moines tentent les filles , ils n'ont qu'un même  
 dictionnaire

Je suis trop jeune... & puis oubliez-vous...  
 Si vous allez... comment l'ôterez-vous...  
 Songez un peu... pour moi, je n'ai que faire...

Jeanne, malgré ce beau dictionnaire,  
 Restait en place, & le moine en chaleur,  
 Poussait sa pointe & redoublait d'ardeur.  
 Dans ce moment l'heure sonne à Cythere,  
 L'amour paraît, & d'une main légère,  
 Leve la toile & le moine est vainqueur :  
 La toile tombe, & Jeanne est sans honneur :  
 Ainsi Cadere a vu fanner sa rose.

L'honneur de Jeanne était fort peu de chose,  
 Comme celui dont on fait tant de bruit ;  
 Pour l'honorer le moine chaque nuit  
 Sept fois, dit-on, lui faisait politesse.  
 O dieux ! quels gars ! pouvait-il à confesse  
 Se rappeler quant & combien de fois...  
 Et pour l'absoudre un prêtre sur ses doigts  
 Devait souvent calculer ses rosaires ;  
 Pour tant de fois, dans les capitulaires,  
 Rien n'est écrit : ô ciel quel embarras  
 Pour un docteur, quand il est dans le cas !



---

## CHANT TREIZIEME.

*Suite des amours de Jeanne Porte-Latin.  
La honte de Carmel.*

**L**OIN des regard de l'austere sageffe,  
 Nos deux amis livrés à leur faiblesse,  
 Dans les plaisirs consumaient leurs beaux jours.  
 Depuis cinq ans ces durables amours  
 N'avaient d'un Saint produit ni cul, ni tête,  
 Jeanne pourtant l'avait assez honnête;  
 Mais son esprit ne pouvait concevoir,  
 Le frere Elie avait beau la mouvoir,  
 Différemment parcourir son Bréviaire,  
 Rien ne venait, un Saint est dur à faire.  
 La chair d'un Saint est l'ouvrage du temps:  
 Pour la former il faut plus de cinq ans.  
 Jeanne prenait & ne rendait point compte.  
 Cette conduite allait couvrir de honte,  
 Tout le carmel & présent & futur.  
 Pour un couvent cet affront est bien dur.  
 Un gros prieur, fâché qu'un jeune frere  
 Risquât ainsi l'honneur du monastere, (\*)  
 Alla trouver la suivante Sufon,  
 Et lui prouva par plus d'une raison,

---

(\*) Les Carmes sont fort sensibles sur le point d'honneur. Ces religieux sont respectables dans l'antiquité, ils assurent que leur ordre est aussi ancien que les fondemens de la montagne du Carmel.

Que la filleule avait par son désordre ,  
 Terni la gloire & le nom de son ordre ,  
 Et qu'il fallait , même dès ce moment ,  
 Pour réparer le crédit du couvent ,  
 Des amoureux rompre les douces chaînes.

Que les plaisirs sont escortés de peines !  
 A tout mortel par un destin fatal ,  
 Dieu vend le bien toujours au prix du mal.

Dès son printemps Sufon aimait les carmes.

Le souvenir de ses premières armes ,  
 Faites sous eux , flattait encore son cœur ;  
 Son ame altière & sensible à l'honneur ,  
 Ne pouvait voir son innocente niece ,  
 A peine encor en sa tendre jeunesse ,  
 Perdre ses fleurs sans en tirer du fruit.

Pour mettre mieux ses talents à profit ,  
 La garantir du souffle chaud des moines ,  
 Sufon la mit chez deux jeunes chanoines.

Jeanne avec eux fit l'office divin :

Mieux qu'eux , dit-on , Jeanne gagnait son pain.

Certain Doyen , surveillant du Chapitre ,  
 D'un vieux canon rajeunissant le titre ,  
 Bien s'en servit pour troubler les acteurs.

Malgré les cris , le murmure & les pleurs  
 Du jeune enfant on fit un sacrifice.

On craignit fort que son air de jaunisse

N'eût infecté le troupeau du Seigneur :

Déjà le mal gangrenait le haut chœur.

On se plaignait , on invoquait saint Côme :

Que le plaisir est bien funeste à l'homme !

Sur le pavé , sans jupon & sans pain ,

Jeanne exposée aux propos du mondain ,

Se lamentait , & regrettait l'Eglise :

Ces champs féconds , cette terre promise

Venaient sans cesse offrir à son esprit

Les temps heureux , où , le jour & la nuit ,

Tout un Chapitre avait fêté ses charmes.  
 O ! disait-elle , en répandant des larmes ,  
 Là , sans éclat , on servait mes desirs :  
 Enfants du siècle , usés par les plaisirs ,  
 Vous n'avez point l'air mitonné du moine ,  
 Ni les talens reposés du chanoine .  
 Le vain orgueil est l'astre qui vous luit ,  
 Vous n'aimez rien que le faste & le bruit :  
 Du premier coup votre ame se déränge :  
 Vive un chanoine ! il fait ça comme un ange ,  
 O chaste Eglise ! ô chez vous qu'on est bien !  
 Gens engraisés , & gens qui ne font rien  
 Ont bien , ma foi plus de concupiscence !

Dans sa douleur un rayon d'espérance  
 Vint quelque jour amuser son esprit.  
 Certain robin , seigneur de Cibarit ,  
 A ses genoux vint déposer son ame ;  
 Le reste impur d'une impudique flamme  
 Etincelait dans ses lubriques yeux :  
 Il fêta Jeanne , & chomma de son mieux ;  
 Mais ce mieux-là , ce n'était rien qui vaille.  
 Jeanne quitta ce vieux champ-de-bataille ,  
 Dans un village , alla chez un curé ,  
 Réfugier son honneur délabré.

Le frais pasteur , en voyant la soubrette ,  
 Fut enchanté. Quelle gentille emplette !  
 Jeanne n'aimait ni parure , ni bien ,  
 Recevait tout , & ne retenait rien :  
 Pour un curé , pareille gouvernante  
 Est un trésor. Souvent une innocente ,  
 En concevant , embarrasse un pasteur.

Le triste ennui , qui dessèche le cœur ,  
 A son aspect quitta le presbytere :  
 Un air ouvert , une taille légère ,  
 Deux yeux fripons , précurseurs du coït  
 De l'églisier réveillaient l'appétit ,

Jeanne, en faisant la couche de son maître,  
 Du premier jour ne manqua pas de mettre,  
 Très-proprement, deux amples oreillers.  
 En les voyant, quels penfers singuliers ?  
 Lui dit le prêtre... ah ! Jeanne je suis sage,  
 J'ai quarante ans, quelque peu davantage.  
 Irai-je encor me livrer aux plaisirs ?  
 Il n'est plus temps d'écouter ses desirs.  
 Bon, répond Jeanne, allons, point de grimace,  
 Un jour ou l'autre il faut bien que j'y passe,  
 Autant, Monsieur, aujourd'hui que demain.  
 A ce discours, on dit que l'homme saint  
 Embrassa Jeanne & loua son génie.  
 O chasteté, trésor de l'autre vie !  
 Fille du ciel, sceptre du vieux chaos,  
 Dont la couronne est l'ornement des fots !  
 Belle vertu, qui dépeuplez la terre,  
 Habitez-vous souvent un presbytere ?  
 Un jeune objet, un pasteur & l'amour  
 N'ont-ils jamais souillé, dans ce séjour,  
 Le bel éclat dont vous parez les ames ?  
 L'occasion où succombent les femmes,  
 Et le serpent, tentateur du chrétien,  
 Leur fait-il peur, ou ne leur fait-il rien ?  
 Souvent l'hiver, tapis dans leur ménage,  
 Une servante, un curé de village,  
 Durant les soirs sont à causer entr'eux :  
 Rien ne distrait leur entretien heureux.  
 Près du foyer, sous la même lumière,  
 L'un d'un côté récite son bréviaire,  
 Tout vis-à-vis Margot file son lin. (\*)  
 Sous son fichu, souvent un jeune sein,

---

(\*) Un curé qui se chauffe, ou qui mange avec sa servante, couche avec elle. Cet axiome est aussi vrai que le tout est plus grand que sa partie.



Qu'un sot usage a caché sous ce voile,  
 S'impacient, & souleve la toile,  
 Ou bien Margot, assise près du feu,  
 D'un air distrait, souleve un tant soit peu.  
 Son jupon court, montre au regard du prêtre  
 Un genou blanc, oh ! que l'amour est traître !  
 Qu'on a de mal pour imiter les Saints !

Près des autels, & bien loin des mondains,  
 Depuis trois mois, Jeanne, dans cet asyle,  
 Se repaiffait du pain de l'évangile.

Tous les plaisirs animaient ses appas.  
 Deux fois la nuit le curé dans ses bras  
 Dévotement récitait son bréviaire,  
 Et, chaque mois, chommant l'aniversaire  
 Du jour que Jeanne avait porté des fleurs,  
 L'homme de Dieu redoublait ses ardeurs.

Dans leurs plaisirs la mort inexorable  
 Vint déranger ce couple respectable.

Le bon curé mourut subitement,  
 Et dans le ciel il alla faintement  
 Du bon larron partager la couronne.  
 Sage pasteur, que votre ame était bonne !  
 Vous fétiez Jeanne, & votre cœur mortel  
 Ne fit jamais un péché véniel.

La veuve Jeanne, à cette mort horrible,  
 Fut consternée : une crainte terrible,  
 Présage heureux de sa conversion,  
 Sur tous ses sens fit grande impression.

Dans ce moment de trouble & de tristesse,  
 Jeanne fit vœu de courir à confesse ;  
 Le lendemain Jeanne n'y pensa plus ;  
 Deux jours après son cœur prit le dessus.

Le doux plaisir vint essuyer ses larmes,  
 Et la dévote allait livrer ses charmes  
 Au moine, au clerc, au chanoine, au mondain  
 Dans ce péril, le directeur de Sin

Alla trouver la pénitente Jeanne.  
 Le zele ardent , sur un objet profane ,  
 Peut quelquefois exercer son amour :  
 Vous , lui dit-il , qui devez être un jour  
 Du Créateur un vase de colere ,  
 Vous , qui brûlez des feux de l'adultere ,  
 Et que l'enfer brûlera , pour un bien ,  
 Si l'éternel n'y met beaucoup du sien :  
 Quittez , ma fille , un désordre où la grace  
 Ne peut porter sa lumiere efficace.  
 Trop de plaisirs abrègent trop nos ans :  
 Trop de plaisirs énervent trop nos sens.  
 Ménagez-vous , allez moins à l'offrande :  
 La volupté , qui guide & qui commande  
 Un tendre cœur , présente à vos desirs  
 Un feu plus chaste & de plus saints plaisirs.  
 Par un beau choix fixez votre tendresse ,  
 Parez l'amour des fleurs de la sagesse ,  
 Et n'offrez plus aux yeux de vos amans  
 Un cœur noirci par des feux inconstans.  
 Goutez , goutez un destin plus tranquille :  
 Venez chez moi , je vous offre un asile ,  
 Où , loin du bruit , du fourbe & du mondain ,  
 Tranquillement nous forgerons un Saint.  
 Ne craignez point ma pesante vieillesse ,  
 Je sens encor un regain de jeunesse.  
 Jeanne , craignant le venin des dévots ,  
 La providence (\*) & les discours des fots ,

---

(\*) Retraite où l'on met les filles qui ont des faiblesses ou des caprices. La Police leur fait dire le chapelet trois fois le jour. Les bons Flamands s'imaginent que le S. Rosaire corrige la nature & les tempéramens. Ce pays crédule est toujours le théâtre de la guerre & de la superstition : un homme d'esprit y passe pour un forcier , & on le punit de même : un peuple gouverné par des moines ne sera jamais un grand peuple.

Se laissa prendre aux propos du bon homme.  
Son cœur, flatté de voir un jour dans Ron  
Son fruit heureux, niché parmi les Saints,  
Et son honneur chanté sur les lutrins,  
Du chaste prêtre accepta la demeure.

Dans ce réduit la paix intérieure,  
Que le mondain cherche & ne trouve pas,  
Vint de Jeannette embellir les appas.

Pendant trois ans, ce couple infatigable,  
Epoux au lit, indifférent à table,  
Sua beaucoup, & le tout fut envain :  
Le directeur ne put pas faire un Saint.



---

 CHANT QUATORZIEME.

*Pâris éveille Jeanne. Venus & l'Amour  
viennent la parer. Combat de la Cham-  
briere & du P. Girard. Chûte d'Ursule.*

FRANÇOIS Pâris avait éveillé Jeanne.  
Son œil dévôt, sur la face profane  
De la soubrette imprimait ces couleurs,  
Qu'on voit faillir sur le front des pécheurs, (\*)  
Comme l'on voit le soleil à minuit.  
Jeanne timide était encore au lit :  
Pâris de loin lui tenait ce langage :  
O vierge folle ! ô coupable assemblage  
D'attraits brillans & de péchés mortels !  
Minois trompeur, que les Démons cruels  
Ont embelli pour tenter l'innocence,  
Charmer le vice & rompre l'abstinence,  
Sous un cilice enveloppez ce sein,  
D'où l'œil du moine, & se coupable main,  
Ont enlevé le vernis du baptême.  
Laissez le froc à son triste anathême ;

---

(\*) Les Légendes disent que les saints voyaient les péchés mortels sur le front des pécheurs, & sentaient d'un quart de lieue l'odeur d'une faute venielle. Voilà pourquoi nos poupées tonsurées ont les poches remplies d'odeurs & de chansons nouvelles.

Et pour goûter des plaisirs plus divins ,  
 Ne baisez plus que les chassés des Saints.  
 Ces doux baisers rafraîchissent les femmes.  
 Que vos appas , que ces yeux pleins de flammes ,  
 Servent ici de triomphe au Seigneur.  
 Faites parler leur langage enchanteur.  
 Le front couvert des chardons de la Bulle ,  
 Sur un Ballai monté derrière Ursule ,  
 L'affreux Girard va descendre dans Sin.  
 Son fier parti doit chasser ce matin ,  
 De ce couvent un docteur vénérable ,  
 Un directeur dont la foi respectable  
 Tint toujours ferme aux erreurs de nos jours.  
 Ce prêtre enfin , l'objet de vos amours ,  
 Attend de vous son salut & sa gloire.  
 Du Jansénisme allez grossir l'histoire.  
 Tentez Girard , triomphez de ses sens ,  
 Qu'il soit vaincu sous vos coups séduisants.  
 Telle Judith (\*) par la grace embellie ,  
 Risqua l'honneur pour venger Bétulie.  
 Son froid visage , & ses flasques tetons ,  
 Faits pour tenter un moine , ou les démons ,  
 Firent périr une armée invincible :  
 Sur ses genoux Holopherne sensible ,  
 Trouva , dit-on , le plaisir & la mort.  
 Que le Jésuite éprouve un même sort.  
 Jeanne aussi-tôt se mit à sa toilette ,  
 Paris voulait arranger sa cornette

---

(\*) Dom Calmet assure que Judith avait soixante  
 & dix ans , lorsqu'elle rendit Holopherne sen-  
 sible. Une tête comme la sienne pouvoit-elle dé-  
 ranger celle du général des Assyriens ? Holopherne  
 devait laisser la veuve de Bétulie en paix : on ne  
 doit pas baiser les vieilles Dames que comme les  
 reliques des Saints , au travers d'un crystal.

D'un linge uni parer sa nudité,  
Lui donner l'air, la modeste beauté,  
Dont la dévôte orne sa douce mine.  
Souvent, hélas! sous la simple étamine,  
Sous l'air piquant de la dévotion,  
Giffent la chair & la tentation.

Les doigts du Saint aussi froids que la glace  
N'avaient point l'art, le talent, ni la grace  
D'accommoder les choses comme il faut.  
Près d'un corset un Saint n'est qu'un lourdaud.

Dans ce moment la reine de Cythere,  
Du haut des cieus regardant sur la terre,  
Vit l'embarras où se trouvait Paris.  
Pour l'assister soudain avec son fils :  
Elle descend dans ce char où la gloire  
La vit cent fois après une victoire,  
Voler à terre & courir dans les bras  
Du Dieu vainqueur qui préside aux combats.  
Telle on la voit aussi du haut des nues,  
Au son ronflant des basses continues,  
A l'opéra descendre avec l'amour,  
Pour gambader, danser en jupon court,  
Un *Cotillon* noté par Mondonville;  
Ou telle aussi pour arrêter Achille,  
Faire, en chantant les grands airs de Rameau,  
Mugir encor la vache de Rousseau.  
Bientôt Vénus est auprès de Jeannette;  
L'aimable amour, témoin de sa toilette,  
Donne ses soins pour orner ses appas,  
Des douces fleurs qui naissent sous ses pas,  
L'enfant adroit a paré sa coëffure,  
De mille nœuds noué sa chevelure,  
Et déchiré de sa légère main,  
Le voile épais étendu sur son sein.  
De ce beau sein la blancheur éclatante  
Offre à l'amour celui de son amante.



## LE BALAI.

Le jeune Dieu soupire en l'admirant ,  
Bientôt Vénus donne à ce sein brillant  
L'air agréable & la figure ronde ,  
Le charme enfin , de celui que dans l'onde  
Impunément ne vit point Actéon.  
Gorge charmante , ô toi qu'Anacréon ,  
Aurait chanté sur sa galante lyre ,  
En soupirant , que ne puis-je décrire  
De tes deux monts le contour gracieux !  
Globés formés pour éblouir les Dieux ,  
Que n'êtes vous entre vos mains ardentes !  
Que mes baisers , & mes lèvres brûlantes ,  
Feraient de vous un éloge flatteur !

Le feu charmant qui nuit à la pudeur ,  
Etincelait dans les yeux de Jeannette.  
Ce feu subtil , dans l'œil d'une grisette ,  
Eleve l'ame , embellit les plaisirs ,  
Et d'un amant augmente les desirs.

Un jupon clair , usé par les services ,  
Où trente plis formaient autant d'indices  
Qu'à certain jeu Jeanne avait mainte fois  
Perdu l'honneur , l'équilibre ou la voix ,  
Intéressait , donnait à sa figure  
Ce goût piquant que l'or & la parure  
Ne donnent point au Dames de la cour.  
L'air chiffonné plaît bien mieux à l'amour.  
En contemplant son ravissant ouvrage ,  
Vénus à Jeanne adressa ce langage :  
O fille aimable , honneur de mes autels ,  
Allez , partez , subjuguez les mortels.  
Dans vos liens enchaînez la jeunesse ,  
De vos ardeurs échauffez la vieillesse.  
Sans distinguer les noms & les honneurs ,  
A tous les rangs prodiguez vos faveurs.  
Le doux plaisir ne repousse personne ;  
Egalement sa puissance couronne

Les Dieux des cours & les Dieux des forêts.  
Que le héros en voyant vos attraits ;  
Ainsi que Mars à l'aspect de vos charmes ,  
Mette à vos pieds ces effrayantes armes  
Dont la fureur arma sa cruauté ;  
Que vos regards , sur son front indompté  
Fassent sécher les lauriers de la gloire ;  
Que le plaisir plus doux que la victoire ,  
Aille porter dans son cœur agité ,  
Le jour heureux de la félicité ;  
Entre vos bras qu'il augmente son être ,  
Qu'avec transport , séduit au plaisir d'être ;  
Il reconnaisse & redise cent fois :  
Un seul baiser vaut mieux que cent exploits.  
Depuis trois ans , près d'une grille obscure ,  
Vous enterrez ces dons que la nature  
A répandus sur vous à pleines mains :  
Borner ses vœux , c'est fixer ses destins.  
Du temps qui fuit faites un noble usage.  
Laissez , laissez la fureur d'être sage ,  
Aux partisans des songes de l'erreur.  
Si , pour vous plaire un jeune adorateur  
Vous racontait son douloureux martyre ,  
Pour détourner la flamme qui l'inspire  
Ne faites point un effort superflu.  
Abandonnez ces moments de vertu  
Que l'amour propre a pris pour la sagesse :  
L'homme est créé pour sentir la faiblesse ,  
Et sa raison pour sourire aux plaisirs.  
De vos amants remplissez les desirs :  
Foulez aux pieds les froides bienféances :  
Faites , s'il faut , les premières avances.  
Songez toujours que couchés ou debout ,  
Le Ciel nous fit pour consentir à tout.  
L'Amour , Vénus à l'instant disparaissent ,  
L'air s'obscurcit , les nuages s'abaissent ,

Et pour servir Jeannette & les amours,  
 La lune encor s'arrête dans son cours.  
 Monsieur François durant cette parade,  
 Comme l'ami du jeune Alcibiade,  
 En grimassant maudissait les catins.  
 Ces airs bourrus sont très-permis aux saints.  
 Le zèle ardent a fait briller Moïse :  
 Le fanatisme est l'enfant de l'Eglise.

Jeanne & Paris sont déjà dans les airs :  
 Le doux zéphirs, qui chassent les hivers :  
 Qui font voler les fichus des bergeres,  
 Portaient le char sur leurs aîles légères,  
 Et l'éloignaient des portes de Douai ;  
 Quand tout à coup grimpé sur son Balai,  
 Girard de loin paraît avec Urfule.  
 En les voyant la saint Diacre recule,  
 Saisi d'effroi, trente ou quarante pas,  
 Et dit à Jeanne, en lui parlant tout bas,  
 Car son propos n'était pas trop honnête :  
 L'ennemi vient, ma fille, êtes vous prête ?  
 De la vigueur sentez-vous l'aiguillon ?  
 Le fier Girard, docteur en cotillon,  
 Est en amour aussi vaillant qu'Achille :  
 De deux côtés il attaque une ville.  
 Jeanne, veillez sur vos chemins couverts,  
 Sur les dangers ayez les yeux ouverts.  
 Vous connaissez votre infirme faiblesse,  
 L'état mauvais de votre forteresse.  
 Votre cuirasse est bien percée à jour.  
 Sans y tâter, je pense que l'amour,  
 A ce harnois a fait plus d'une épreuve.  
 Mais cependant votre chemise est neuve,  
 Pour la percer il faudrait cent combats ;  
 Et puis en Flandre & dans les pays-bas,  
 Le sexe est faible, & la toile est très-forte.  
 Votre discours, grand Saint, me reconforte,

Répondit Jeanne, en ouvrant deux grands yeux.  
Votre secours, ma chemise & les Dieux  
Soutiendront bien les devants de la place ;  
Mais si Girard, dans sa brutale audace,  
Venait par fois m'attaquer en poltron  
Vers cet endroit : un leste & court jupon  
Ne tiendra point, je n'ai point de chemise.  
L'argent est rare ; & chez les gens d'église  
On est fêté, mais payé mincement.  
La toile coûte, & par ménagement,  
J'en ai devant, point du tout par derrière.

Ne craignez rien, aimable chambrière,  
Je hais la bulle, & je suis tout-puissant :  
Un Janséniste est l'effroi du méchant.  
Rien ici-bas ne résiste à sa grace.  
De cent côtés qu'on attaque la place,  
Que Girard ose un peu vous houspiller,  
Il trouvera, ma fille, à qui parler ;  
Et, sur Quênel, vous n'en ferez point dupe.  
Levez-vous, Jeanne, & troussiez votre jupe,  
Bien saintement je vais passer dessous ;  
Là, sans branler, écartez vos genoux.  
Ne montrez point pourtant le côté chauve.  
D'un air dévot, le saint diacre se sauve  
Sous le jupon de la Porte-latin :  
O fanatisme, où logez-vous un Saint !  
Quoi, le pardon du système efficace,  
Près de l'autel des vieux enfans d'Ignace  
Est retranché ; quel champ a-t-il donc pris !  
Bulle & Quênel vous troublez les esprits.

Girard de loin a vu la chambrière :  
A son aspect il croit de la Cadrière  
Revoir encor les précieux appas.  
Bientôt, pressé de courir dans ses bras,  
Subitement il s'élançe sur Jeanne.  
Déjà trois fois sa main sale & profane,

Pour la saisir a fait de vains efforts :  
 Il lutte , il veut , dans ses lascifs transports ,  
 Lever la toile & culbuter Jeannette :  
 Mais c'est en vain ; l'invincible soubrette ,  
 Comme César au bord du Rubicon ,  
 Avec ardeur défendait son jupon ;  
 Et par-devant Jeanne était imprenable.  
 L'adroit Girard , guerrier infatigable ,  
 De tant d'efforts ne se rebutait pas :  
 Quand l'amour l'aide , un cœur n'est jamais las.  
 Il vit bientôt que , malgré son audace ,  
 Jeanne tiendrait encor long-temps la place ,  
 Que le terrain paraissait défendu ,  
 Que l'attaquer c'était du temps perdu ,  
 Qu'un autre endroit présentait à sa gloire  
 Un chemin sûr , une égale victoire ,  
 Et qu'un devant offrait trop de hazards :  
 L'œil d'un héros est le flambeau de Mars.

Le fier Girard assaillit par derriere ,  
 De ce côté la faible chambrière  
 Était à plaindre , & , sans Monsieur Paris ,  
 Jeanne tombait dans les bras ennemis ,  
 Son pucelage était encor deflandre ;  
 Mais le béat armé pour la défendre ,  
 Sous sous jupon modestement niché ,  
 Très-bien gardait le chemin du péché.

Philotanus donne l'assaut à Jeanne ;  
 D'un air vainqueur , vers la brèche profane  
 Il a braqué son énorme canon ;  
 Il vient , il lutte , il saisit le jupon ,  
 Chante victoire & croit la ville prise.  
 Mais , Dieux puissans ! quelle fut sa surprise ,  
 Quand soulevant le jupon féminin ,  
 Au lieu d'un cul il aperçut un saint !  
 Girard de peur & recule & se signe.  
 Tremble aujourd'hui , tremble , mortel indigne ,



Lui dit Pâris en fortant du jupon ;  
Le sort affreux des enfans du démon  
Sera le tien : Dieu veut que sa vengeance  
Contre ton ordre éclate dans la France.  
Pour préluder , l'ange exterminateur  
Vient d'accabler sous son glaive vengeur ,  
Malagrida , Damiens & tes confreres.  
Tes noirs forfaits & tes vertus légères ,  
Dans la balance où l'on pese le bien ,  
Ont été mis , & tu ne peses rien.  
Malgré Clément , la bulle & son fot titre ,  
Le vieux Balai , remis dans le chapitre ,  
Conservera son antique cloison ;  
Et le docteur , flambeau de la maison ,  
Du saint parti prêchera le systême.  
Dieu par ma voix te l'annonce lui-même ;  
Cours aux enfers apprendre à Suarès ,  
A Lessius , tes malheureux succès.  
A ce discours , à ce ferme langage ,  
Comme un éclair , ou comme un pucelage ;  
Le vieux Girard disparut à leurs yeux.  
Jeanne & Pâris , sur leur char radieux ,  
Tranquillement achevent leur carriere ,  
Et vers Douai l'heureuse chambriere ,  
Près du Raqué , (\*) du char est descendu.

---

(\*) Fourches patibulaires , fameuses par l'anecdote triomphante de l'entrée solennelle de l'Empereur Charles V : pour faire honneur à Sa Majesté qui devait passer vis-à-vis de ce Montfaucon , les bons Flamands mirent une chemise blanche à un pendu attaché depuis six semaines. Cinquante ans auparavant on y avait accroché un cochon , qui fut pendu publiquement pour avoir dévoré un enfant au berceau. L'arrêt fut exécuté sur la grande place de Douai. Il fallait que les preuves du délit fussent bien complètes ; car il ne fut point fait mention au procès qu'on eût fait subir d'in-



Du haut des airs Dame Urfule avait vu  
 Des combattans les premières querelles.  
 Les doux zéphirs, de leurs humides ailes,  
 La soutenaient encor sur le Ramon,  
 Quand les enfans du fier septentrion,  
 Le froid Nord-d'Est & la glaçante bise,  
 Subitement soufflant sous sa chemise,  
 Pendant une heure agiterent la sœur.  
 Allant, venant au gré de leur fureur,  
 La jeune Urfule, au fort de la tempête,  
 Perdit bientôt l'équilibre & la tête.  
 De ses genoux le Balai s'échappa,  
 De ses jupons le cordon se coupa,  
 Et cent appas dans les airs apparurent.  
 Tels deux auteurs en rimes nous affurent  
 Qu'à Montpellier le bienheureux saint Roch,  
 Dru comme quatre, & ferme comme un roc,  
 Un jour d'hiver courant nud en chemise,  
 Brava pour Dieu les fureurs de la bise.  
 O grand saint Roch ! Mortel chéri des cieux !  
 Plus d'une fille aux regard curieux,  
 En admirant votre dure innocence,  
 D'un air ému, loua la providence.  
 Toujours Urfule allait au gré du vent,  
 Quand tout à coup, auprès de son couvent,  
 L'air se calma, la sœur fit la culbute.  
 O tendre amour, tu permis cette chute !

---

interrogatoire au criminel, ni qu'on l'eût préalablement  
 appliqué à la question ordinaire & extraordinaire : tant  
 y a que cette pendaison tira des larmes des yeux de  
 tous les assistans, tant l'humanité est grande chez les  
 Flamands lorsqu'il s'agit de leurs semblables. *Cette  
 aventure est vraie, & personne n'oserait la contester.*  
 Voyez l'Histoire des Pangos Wallons, ou les Sauvages  
 des Pays-Bas Français.

CHANT XIV.

141

C'est toi qui fis tomber la jeune sœur,  
Au beau milieu du lit du directeur.

Ainsi Neptune a, sur un bord aride,  
Vu dans ses bras courir la Danaïde.

Heureux qui peut voir tomber à minuit,  
Ou plus matin, un tendron dans son lit!

Cela, dit-on, vaut mieux que le tonnerre.

O volupté, déesse de la terre,  
Viens sur mes chants répandre ta clarté!

Le feu sacré de la virginité

N'éclaire plus l'ame de sœur Ursule,

Un autre feu dans ses veines circule.

Le tendre amour triomphe de son cœur.

Et les plaisirs vont moissonner sa fleur.



---

 CHANT QUINZIEME.

*Ursule perd sa fleur. Arrivée de Jeanne  
la rage de cette fille. Apparition de  
Marie à la Coque.*

EN romancie, une héroïne sage  
Ne peut tomber [ c'est un constant usage ]  
Que sur la queue, ou la fin du roman ;  
Son pucelage est pour le dénouement.  
Si, trop épris des charmes d'un bel homme,  
Son cœur osait, avant le dernier tome,  
Ouvrir la porte aux plaisirs amoureux,  
Le fier honneur, ce Dieu si rigoureux,  
Crierait tout haut contre cette licence :  
Malgré le vice, on veut que la décence  
Serve toujours de vernis à l'honneur.  
Le sexe en France est un chaste lecteur,  
Un voile clair doit lui couvrir les choses :  
Quand le serpent est caché sous les roses  
Il peut picquer, mais cela n'y fait rien,  
Si la pudeur conserve son maintien.

O cher enfant, pere de l'Eneïde,  
O Dieu vainqueur de Neptune & d'Alcide !  
Viens à ma voix prêter, volage amour,  
Le ton riant du saint Abbé Grécourt ;  
Voile mes traits, ombrage sous tes aïles  
De tes plaisirs les images fidelles.

Entre les bras de son vieux directeur,  
Le cœur saisi d'une douce langueur,

La jeune Ursule en vain veut se défendre,  
En combattant son cœur devient plus tendre ;  
Son œil rougit, & l'aspect des plaisirs  
Change bientôt ses craintes en desirs.

Le pain des forts, la divine sagesse  
Ne soutient plus ses bras, ni sa faiblesse ;  
Trois fois sa voix veut nommer la vertu :  
Dans ces soupirs ce mot est confondu.  
Trois fois son ame, à l'aspect du naufrage,  
Veut résister : hélas ! quand on est sage,  
D'un vain espoir doit-on flatter l'orgueil ?  
Se défend-on sur le bord de l'écueil ?

Le directeur, aussi brûlant qu'Hercule,  
Déjà deux fois, sous la guimpe d'Ursule,  
A comprimé les roses & les lys ;  
Déjà l'amour, à ses yeux éblouis,  
Paraît sans voile, & brille sans décence ;  
Déjà la crainte & la faible innocence  
A leur vainqueur ont souri tour-à-tour ;  
Ursule enfin, dans les bras de l'amour  
Tombe, palpite, & son ame étonnée  
Cherche sa rose, & sa rose est fanée.

O pucelage ! ô trésor précieux,  
Fait pour tromper les mortels & les Dieux !  
Dans quel instant le ciel vous fait-il naître ?  
Combien de jours conservez-vous votre être ?  
L'époux vous cherche, un amant vous poursuit,  
Le préjugé vous forme & vous détruit.

Le front couvert des myrthes d'Amathonte,  
Le directeur, sans remords & sans honte,  
Pendant la nuit, avait plus d'une fois  
De son amour signalé les exploits.  
Ce jeu charmant avait couvert Ursule  
D'un rouge heureux, que l'éclat ridicule  
De la pudeur peint sans vivacité.  
Son jeune sein vivement agité,

Son œil brûlant , & sa main careffante ,  
 Plus d'une fois , d'une façon touchante  
 Avaient du pere excité la vigueur.  
 Tout était dit , le pauvre directeur  
 Ne pouvait plus giboyer la fillette :  
 En vain tout bas la pudique nonnette  
 Difait au pere : Il faut recommencer ;  
 Que faites-vous ? ... Elle eut beau l'agacer ;  
 L'objet vivant qu'on desire à la grille ,  
 L'herbe qui croît sous la main d'une fille ,  
 N'avancait plus & reculait toujours.  
 Ainsi souvent , sous les yeux des amours ,  
 Un grand Seigneur , au fond d'une coulisse ,  
 D'un air brillant va rater une actrice.  
 Le bien suffit pour n'être propre à rien.

Le saint rival du fier Ignatien ,  
 Chez le vieux prêtre avait ramené Jeanne.  
 Son souffle saint , d'une fille profane ,  
 En avait fait une fille de pudeur.  
 La grace est forte , & sur un tendre cœur  
 Sa pointe ardente agit toujours sans peine ;  
 Ainsi changea celui de Magdelaine ,  
 Pour le plaisir seulement de changer.  
 Dans ses amours le beau sexe est léger.  
 Il ne croit plus au roman d'Arthémise ,  
 Diversité fut toujours sa devise.

Jeanne , arrivée au logis du docteur ,  
 Va droit au lit où reposait la sœur ,  
 Qui , sûrement n'attendant point visite ,  
 Se lamentait que le temps allait vite ,  
 Qu'il emportait les plaisirs de l'amour.  
 Déjà dans l'air , la compagne du jour ,  
 Aurore ouvrait , avec ses mains dorées ,  
 De l'Orient les portes diaprées.  
 Toi , qui peignis Mars pris avec Vénus ,  
 Toi , qui chantas le premier des cocus ,

Le fier Achille, & le Dieu du tonnerre,  
Echauffe-moi, jette, divin Homere,  
Sur mes écrits la flamme de tes chants;  
Peins avec moi, non ces Rois conquérants  
Qu'on vit jadis, sur les bords du Scamandre,  
Traîner Priam, & mettre Troye en cendre;  
Mais une fille, un cœur faible & constant,  
L'amour trahi par un volage amant.

L'œil étonné, l'œil brûlant de colere,  
Jeanne voyait entre les bras du pere,  
Un sein rougi, qui palpitait d'amour,  
Deux bras charmans, deux genoux faits au tour,  
Un pied mignon, des couleurs & des roses,  
Des agrémens.... peut-être d'autres choses....

Car on voit tout quand on regarde bien :

A l'œil jaloux n'échappe jamais rien.

A ce spectacle, offensant pour ses charmes,  
Jeanne s'écrie, en répandant des larmes :

Amant perfide, à qui mon ferme amour

A prodigué, la nuit comme le jour,

Ces doux plaisirs qui charmaient ta faiblesse,

Et pour te plaire, à l'âge où la tendresse

M'offrait l'amour paré de mille fleurs,

Entre tes bras j'ai fixé mes faveurs.

Le grand hiver, peint sur ton vieux visage,

N'a point glacé la chaleur de mon âge,

Et j'ai, pour toi, dans l'abyme des temps

De mon aurore englouti les instans.

Tant de bienfaits n'ont pu toucher ton ame?

Un autre objet a détourné ta flamme?

Ingrat, noirci d'un parjure odieux,

As-tu pensé te cacher à mes yeux?

Quoi, tu m'aimais, & ta feinte constance,

Pour m'oublier n'attendait que l'absence?

Le noble instinct qui ferrait nos doux nœuds,



Le souvenir de mes baisers heureux,  
 Mes doux assauts, ce lit, mon attitude,  
 Et plus encor nos péchés d'habitude,  
 D'un crime affreux n'ont pu garder ton cœur ?  
 O scélérat ! ô parjure ! ô noirceur !  
 Ton plus beau feu n'est plus qu'un feu de paille :  
 Depuis six mois tu ne fais rien qui vaille.  
 Le jour entier à peine suffisait,  
 Pour tamener au point qu'on désirait.  
 Ah ! juste ciel ! une chétive Nonne  
 Charme tes sens, & dans l'instant moissonne  
 Les fruits heureux des travaux de six mois.  
 O tendre amour ! si, soumise à tes loix,  
 Jeanne a toujours étendu ton empire ;  
 Si quelquefois, d'un gracieux sourire,  
 Tu triomphas des feux de sa pudeur,  
 Viens la venger. Un perfide, un trompeur  
 Brûle à ses yeux d'une flamme nouvelle :  
 Descends, amour, qu'une vive étincelle  
 De ce flambeau qui consume les Dieux,  
 Rallume encor dans son cœur amoureux  
 Les feux charmans que célébra Tibulle.

Jeannette après se tournant vers Ursule,  
 Lui dit : Ma sœur, vous avez le nez fin.  
 Vous aimez donc le sexe masculin ?  
 L'air du couvent, le froid de la sagesse  
 Ne valent point la main qui vous caresse.  
 La chasteté, ce mot qui ne dit rien,  
 N'est-il pas vrai, ne vous irait pas bien ?  
 Le naturel va bien mieux à votre ame :  
 Le naturel met à l'aise une femme.  
 Ma jeune sœur, votre goût est friand :  
 L'instinct chez vous raisonne joliment.  
 Comme une fleur, qui commence d'éclorre,  
 Tend son calice aux l'armes de l'Aurore,

Au

Au jeu d'amour vous ouvrez les deux bras,  
Vous combattez, mais vous usez mes draps.  
Le révérend a-t-il bien fait la guerre?  
Un invalide aux combats de Cythère  
A bien du mal! Comment peut-il saisir  
Ce vrai, ce ton qui fait toujours plaisir?

La directeur, honteux que sa servante  
Ainsi traitât sa jeune pénitente,  
De son chevet criait comme un perdu:  
Jeanne, finis. Jeanne te tairas-tu?  
Tes sots propos allument ma colère,  
Tiens, jerni Dieu! sans mon saint caractère  
Chienne, j'irais te casser les deux bras,  
Finis... attends... f... n'avance pas...  
Ce mot nerveux blesse un peu la décence;  
Mais Suarès nous dit qu'en conscience,  
L'esprit au ciel, un mystique, un dévot  
Peut, sans pécher, prononcer ce gros mot.  
Tel un berger dans l'amoureux mystère,  
Tardant long-temps aux vœux de sa bergère,  
En le lâchant souvent fort à propos,  
De ses efforts sent finir les travaux.

Jeannette, outrée du discours du bon père,  
Ne pouvant plus contenir sa colère,  
Le cœur gonflé de rage & de dépit,  
Comme un éclair s'élançe sur le lit,  
Prend les rideaux, les tire, les arrache:  
Le ciel du lit sous ses coups se détache,  
Tombe avec bruit, amène par morceaux  
Verges, dossier, tentures & rideaux.  
Tel un torrent, d'une chute subite,  
Du haut d'un mont soudain se précipite,  
Roule sur l'herbe, & d'un cours furieux  
Détruit par-tout l'espoir qu'offraient aux yeux  
Les dons de Flore & les fruits de Pomone.

Sous ces débris le saint pere & la nonne  
 Poussaient en vain de lamentables cris.  
 Jeanne était sourde, & ses yeux étourdis  
 Sous ce chaos ne voyant plus le pere,  
 Troublaient son ame, allumaient sa colere,  
 Quand tout-à-coup son œil fier découvrit  
 Deux coins du drap, pendant au pied du lit.  
 Soudain la joye éclate dans son ame,  
 Soudain l'espoir la réveille & l'enflamme.  
 Jeanne aussi-tôt saisit les coins des draps,  
 Tire avec force, & ses robustes bras  
 Dans le moment entraînent à terre  
 La sœur Urfule & le révérend pere.  
 Chaste pudeur, détournez vos regards :  
 Au pied du lit, sur ces débris épars,  
 Le révérend est tombé sans décence :  
 Les lieux honteux où germe l'innocence,  
 Où le plaisir voit renaître ses jeux,  
 Sont découverts : un crochet malheureux  
 Rétient en l'air la chemise du pere.  
 Mais que vous dis-je ? hélas ! pudeur austere,  
 Venez, voyez, & ne rougissez pas ;  
 Le vif objet qui tente vos appas  
 N'est plus celui de vos justes allarmes :  
 Ce rien honteux ne peut ternir vos charmes.  
 Faible, penché, retiré, sans ressort,  
 Chouard vivait, le pauvre diable est mort.  
 La volupté vient de ternir sa gloire,  
 Et le plaisir, remportant la victoire,  
 Vient d'émousser, dans le sein des amours,  
 Le trait vainqueur qui trouble vos beaux jours.  
 Jeanne d'un front où brille & se déploie  
 L'air insultant d'une maligne joye,  
 Au pied du lit, contemplant ses succès.  
 Son œil content & fier de ses excès,

Bravait encor Ursule & le vieux prêtre ,  
Quand dans la chambre on vit soudain paraître  
Un noir phantôme , un cadavre ambulat ,  
Portrait caduc , modele ressemblant  
De ces mortels que la Trappe cruelle  
Tient dans les fers de sa chaîne éternelle :  
Hommes obscurs , qui , pour faire le bien ,  
Servent le Ciel dans un néant chrétien.



---

 CHANT SEIZIEME.

*La paix des Amants. Discours merveilleux de Sœur Marie A-la Coque. Ursule rentre dans son couvent.*

LE noir phantôme était sœur A la Coque, (\*)  
 Que feu Languet, dans un livre baroque,  
 Met dans le ciel auprès de la Guyon, [\*\*]  
 De Mondonville & de la Bourignon.  
 Un cœur brodé brillait sur sa chemise,  
 Au bas, Momus avait mis pour devise :  
 « Je fus percé des traits du pur amour,  
 » Et mes états sont blancs comme le jour. »

---

(\*) Marie A la Coque reçut des faveurs signalées du Ciel. Jesus venoit la visiter toutes les nuits. Un beau soir, il prit le cœur de Marie, dit M. Languet, le mit dans le sien ; après l'avoir brûlé une heure dans ce brasier d'amour, il le remit dans le cadavre d'A la Coque, en lui disant : *Marie, en mémoire de la grace que je viens de vous accorder, vous aurez chaque lune nouvelle des douleurs, des coliques, des gonflements ; pour détourner ces accidents, vous vous ferez saigner.* Le P. J. Galiffet, Jésuite, dans son livre de la dévotion au sacré cœur, imprimé à Nancy, assure que Dieu dit à Marie : *Ma fille, vous préférerez toujours la volonté de vos supérieures à la mienne, sur-tout lorsquelles vous commanderont de faire ce que je vous ordonnerai.* Peut-on sans une indécence horrible faire parler ainsi l'être suprême ?

(\*\*) Dame célèbre qui apporta en France les folies d'Espagne.

Un voile obscur dérobaît ses gros charmes.

Son long visage humecté de ses larmes ,  
Ses froids regards , interdits & confus ,  
Semblaient encor s'égarer pour Jesus.

Ainsi Marie avança vers le pere.

Son œil dévot quelque temps considère  
Le triste état , où le plaisir honteux  
Réduit la chair d'un mortel amoureux.

Que vois-je , ô ciel ! dit Marie A la Coque ?  
Beaux jours d'Adam ! temps heureux ! chere époque !

Où la nature , encor en son printemps ,  
Était robuste , & faisait des géants ;  
Vous n'êtes plus ! Quoi donc , sans espérance ,  
Sont-ils passés , ces beaux jours d'innocence ,  
Où l'homme juste , aidé du tendre amour ,  
Pouvait au moins pécher sept fois le jour ?  
Tout dégénere en ce siecle profane.

Disant ces mots , Marie apperçoit Jeanne :

Quoi , lui dit-elle , en ridant son dur front ,  
Au doux plaisir , Jeanne , tu fais affront ?  
De mille biens si sa bonté constante

A couronné ta jeunesse galante ;  
A tes genoux , s'il fit voler jadis  
Le jeune abbé , le moine & le marquis ,  
Pourquoi veux-tu que sa main libérale  
Prive le cœur de ta jeune rivale  
De ces bienfaits , qui font perdre aux humains  
Le souvenir de leurs nombreux chagrins ?

Laisse aux dévots la fureur & la rage ;  
Le doux plaisir , ce Dieu tendre & volage ,  
Comme l'amour , est le Dieu des bienfaits.

Jamais ses feux n'éclairent les forfaits ,  
Jamais ses traits ne servent la vengeance ;  
Ouvre ton cœur , Jeanne , à sa bienfaisance ,  
Pardonne au pere , ou plutôt à l'amour ,  
Ces feux légers , les caprices d'un jour.



Sans inconstance un cœur a des faiblesses.  
 L'aveugle Dieu peut tromper nos caresses ;  
 Un jeune enfant est un guide incertain :  
 De son carquois, échappé sans dessein,  
 Un trait errant peut tomber sur une ame ;  
 Ce trait subtil, léger comme la flamme,  
 Brille, s'éteint, & le cœur d'un amant  
 S'ouvre & se ferme à ce feu d'un moment.  
 Il faut du temps pour faire un infidèle...  
 Urfule était naïve, jeune & belle ;  
 Ton amant vit ses sensibles appas ;  
 Son cœur trompé te cherchait dans ses bras :  
 Il croit l'aimer, & c'est toi qu'il adore.  
 Pardonne-lui, ouvre-lui, Jeanne, encore  
 Ton sein fécond, l'asyle des plaisirs.  
 Dans tes baisers étouffe ses soupirs,  
 Rends-lui l'espérance, ta tendresse & la joye ;  
 Sur ton beau front déjà l'amour déploie  
 Ces feux vainqueurs des Dieux & des hivers.  
 Ton œil sourit : je vois les cieus ouverts.  
 Qu'il est aisé d'appaïser une amante !  
 Avec transport, la jeune gouvernante  
 Vole à son maître, & , d'un air transporté,  
 Le comprimant sur son cœur agité,  
 Lui dit ces mots que son bel œil anime :  
 Non, cher ami, tu n'as point fait un crime.  
 L'illusion est reine des amants ;  
 Son faible sceptre est l'ouvrage des vents,  
 Ses songes vains trompent les cœurs fidèles.  
 Du tendre amour cette reine a les aïles,  
 Et sa couronne est la légèreté ;  
 Mais tu m'aimais : la douce volupté,  
 Qui mouille encor tes yeux d'aimables larmes,  
 T'offre à ma vue avec les mêmes charmes.  
 Mon jeune sein s'ouvre à tes repentirs :  
 Viens, que la joye & les constans plaisirs

Soient de l'amour les infailib'es marques.

Ainsi, l'on vit le plus grand des Monarques

Rendre l'espoir, par un touchant regard,

Au cœur d'Apelle, à l'ame de Campart.

Sœur A la Coque, à cette paix charmante,

Bénit le ciel, & d'une voix touchante,

Aux deux amans adressé ce discours :

Soyez heureux autant que les amours,

Sensibles cœurs, couple tendre & fidèle.

Fasse le ciel qu'une chaîne si belle

Puisse échapper au ciseau du trépas !

Puisse la paix, serrée entre vos bras,

Dans Sin bientôt ramener l'allégresse !

Le désespoir, le deuil & la tristesse

De ce séjour ont déparé l'éclat,

D'un vil Balai l'insipide débat

Dans le mépris plonge ce monastere :

Faites cesser cette honteuse guerre ;

De la discorde étouffant les serpents,

Que les plaisirs renaissent plus charmants.

Je fus fameuse autrefois sur la terre :

Du sens commun méprisant la lumière,

Chez les dévots je voulus m'éclairer.

J'eus de l'orgueil ; & l'ardeur d'attirer

L'œil des mondains sur ma face pucelle,

Me fit tourner quarante ans la cervelle.

Je composai, malgré le blond Phébus,

De méchans vers au bon enfant Jesus. (\*)

Monsieur Languet, pour célébrer ma gloire,

D'un gros volume honora mon histoire ;

Vingt contes bleus & plus d'un vertigo

Sont reliés dans ce gros in-quarto.

(\*) Marie A la Coque a composé des vers français au bon Jesus : ils sont très-mal faits, mais ils vont sur l'air de Pierre Bagnolet, &c.

Mais grace à toi, raison forte & puissante,  
 Aux doux accens de ta voix triomphante  
 La vérité vint deffiler mes yeux.  
 Son vif éclat paraît celui des cieux.  
 La vérité n'est point pour le vulgaire,  
 Son jour serin est le ciel de Voltaire,  
 A son flambeau Bayle ornoit ses écrits :  
 Collins, Charon, Montaigne, Maupertuis  
 Et Montesquieu, par leurs écrits célèbres,  
 Ont dissipé les épaisses ténèbres  
 Qui la cachaient aux souhaits des mortels :  
 Amans heureux, allez à ses autels  
 Remplir vos cœurs de sa flamme éclatante ;  
 L'être absolu que sa voix éloquente  
 Prêche à la terre, est le Dieu des bienfaits.  
 Du cœur sensible il remplit les souhaits,  
 Jamais sa main ne détruit ses ouvrages.  
 L'erreur du simple, & les songes des sages  
 Sont à ses yeux comme s'ils n'étaient pas.  
 D'un œil tranquille il voit tous les climats  
 A ses genoux défigurer son être.  
 L'Egyptien, qui pense le connaître,  
 L'adore encor dans l'erreur de ses Dieux.  
 Le Musulman, trompé par ses aïeux,  
 Brûle au Seigneur l'encens qu'il brûle aux femmes.  
 L'heureux Persan, dans ce globe de flammes  
 Qu'on voit briller dans la plaine des airs,  
 Croit adorer le Dieu de l'univers.  
 O toi qui dois connaître son image !  
 Culte Chrétien, loi si dure & si sage,  
 As-tu long-temps encensé son autel ?  
 Ton fanatisme, armé d'un fer cruel,  
 Sous l'étendard de la croix bienfaisante,  
 A trop servi ta chaleur militante.  
 Du sang des tiens l'histoire fume encor.  
 Les Albigeois, les peuples où naît l'or,

Le jour affreux , si funeste à la France ,  
 Oû Médicis , (\*) Valois & ta vengeance  
 Du sang François inonderent nos champs ,  
 De tes fureurs sont les coups triomphans.  
 Le ciel , dis-tu , t'explique ses oracles ,  
 Dieu sous tes pas fait naître les miracles ,  
 Son esprit saint t'éclaire de ses feux ;  
 Dans un conclave , où trente ambitieux  
 Veulent régner , il dicte leurs suffrages.  
 Quoi , sur ce trône où brillèrent les sages  
 A-t-il placé , pour guider les humains ,  
 Ce pâtre affreux , rebut des Franciscains ?  
 Aurait-il mis sur cette auguste chaire ,  
 Ce Léon dix , pécheur comme saint Pierre ,  
 Le lâche Jean , ce Boniface affreux ,  
 L'horrible Paul , pontife incestueux ?  
 Quoi , dans la nuit de la triste ignorance ,  
 L'éclat des cieus , la pure intelligence ,  
 Ne pouvait point éclairer tes décrets ?  
 Tes riens sacrés , tes préjugés secrets  
 Ombrageaient-ils sa suprême lumière ?  
 Colomb découvre un nouvel hémisphere :  
 Le Vatican , sur ce nouveau Jason ,  
 Lance la foudre , étonne la raison. (\*\*)

---

(\*) Le S. Pape Pie V , écrivait à Catherine de Médicis quelques jours après le massacre de la S. Barthelemi. » Votre Majesté vient d'agir selon le cœur de Dieu en faisant égorger les bonnes gens qui n'ont point de foi à mon purgatoire , & qui aiment les vers François. Que votre main Royale acheve l'ouvrage du Ciel , en faisant poignarder le reste de ces hommes infectés , qui croient simplement à l'Evangile , sans penser que la Romanité est une piece du Christianisme. » Quel Ecrivain que Pie V. Quel style pour le pere commun des fideles ! Un Pape de ses amis l'a placé au Ciel à cause de son style.

(\*\*) Les Souverains Papes qui disposent souverainement

Les fils du ciel , les arts doux & tranquilles ,  
 A qui Mécene accordait des asyles ,  
 Chargés de fers , dans la flamme étouffés ,  
 Vont expirer dans des Auto-da-fés.  
 Fra-Paolo , foudroyé par ta rage ,  
 Fuit loin de Rome , & dans une autre plage  
 Brave les fers du concile Romain.  
 Sur un bucher , les os de Palingin ,  
 Sont consumés par ta brulante haine.  
 Là , le bon sens accablé sous ta chaîne ,  
 Voit Galilée & ses doctes travaux  
 Jugés à Rome , & flétris par des sots.  
 Laisé aux beaux arts leur liberté première,  
 Assez long-temps la raison prisonniere ,  
 Sous tes tyrans porta de rudes fers.  
 Ne voile point ses feux à l'univers.  
 Née avant toi , sa lumiere féconde  
 Du sein des cieus doit éclairer le monde.  
 Dieu la créa pour publier ses loix.  
 Ouvre l'oreille aux accens de sa voix :  
 Cours étouffer les bûchers de Lisbonne ;  
 Foule à tes pieds cette triple couronne  
 Que l'orgueil seul a posé sur ton front ;  
 Redeviens humble , & de marbre à l'affront ,  
 Laisé à César le glaive & le tonnerre.  
 Par des vertus viens combattre la terre ;

---

nement & très-généreusement des petites béatilles de  
 l'excommunication , ont donné à tous les diables ,  
 ceux qui croyaient à l'Amérique. Cette conduite était  
 une suite des révélations célestes. Nous autres écri-  
 vains tranquilles qui n'avons ni triple couronne , ni  
 argent , ni ambition , lorsque nous rêvons la nuit ,  
 nous disons tout naturellement que nous avons fait  
 des rêves , mais pour les saints personnages & les  
 grands , à cause de leur dignité , on appelle leurs  
 rêves des révélations.



Sois son exemple , elle veut t'imiter ;  
C'est à ce prix que Dieu doit t'assister :  
Mais c'est en vain , ton ame est indocile ,  
Tu n'entends plus les cris de l'Evangile ;  
L'orgueil & l'or ont détourné tes pas.  
Tu crois un Dieu que tu n'imites pas.

La vérité poignardait sœur Marie ;  
Son style chaud ; son ton sans flatterie ,  
Sentaient l'odeur des vieux bûchers romains.

Le saint *Index* , les peres Jacobins  
Eussent jadis , pour punir sa franchise ,  
Dans vingt fagots , arrangés par l'Eglise ,  
Brûlé la sœur avec son noir jupon.

La foire alors se tenait sur le pont :  
Les Constantins se cachaient sous la poudre ,  
Les Rois tremblaient à l'aspect de son foudre ;  
Mais , dans ce siècle où règne la raison ,  
Ce foudre obscur n'est plus qu'un vieux tison  
Qui fume encor dans les mains du saint pere.

Déjà sorti du sein de l'onde amere ,  
Le char de feu , qui roule sur les jours ,  
Brillait sur Sin & commençait son cours.  
Le temps pressait de faire entrer Ursule ;  
Des médifans la langue ridicule  
De sa vertu pouvait blesser l'honneur ,  
D'un blâme affreux couvrir le directeur.  
Par un détour qui menait chez l'Abbesse .  
Où le docteur , dans sa belle jeunesse ,  
Avait marché maintefois sourdement ,  
On fit rentrer la sœur dans son couvent.





---

 CHANT DIX-SEPTIÈME.

*Grand Chapitre pour le Balai. Bataille  
des Nonnes. Siege de la Sacristie.*

DANS un couvent où l'ordre regne encore,  
L'obéissance est un saint ellébore.  
Un coup de cloche y tient lieu du bon sens :  
Un supérieur sous ses ordres puissants ,  
Retient les cœurs engourdis par la crainte.  
Maître & tyran dans cette obscure enceinte ;  
Un peuple enfant dans sa captivité,  
Sans jugement, sans goût, sans volonté,  
Baïse ses fers, le révere & l'encense,  
Croit dans ses traits saisir la ressemblance  
De l'être saint qui créa l'univers.  
Etre immortel ! Dieu des mondes divers !  
Quand sur la boue imprimant ton image,  
Ton œil sourit en voyant ton ouvrage,  
As-tu pensé dans ce moment heureux  
Qu'un moine sot, qu'un Capucin crasseux,  
De tes beautés ferait la ressemblance ?  
Pere des temps, sublime intelligence,  
C'est par l'esprit qu'on peut te ressembler ;  
C'est dans Voltaire, (\*) ou tu fus rassembler  
De ta grandeur les traits les plus frappans,  
De ta bonté les plus doux sentimens.

---

(\*) M. de Voltaire a toujours été le fléau du fanatisme, & l'oracle de l'humanité.

Dans ce tableau je distingue ton être ,  
Mais chez les fots rien ne te fait connaître.  
La Moinerie & le dépit affreux ,  
Dans ce couvent , en l'an quarante-deux ,  
Avaient remis le sceptre monastique  
Aux grosses mains d'une fille rustique.  
Son louche esprit , son énorme bon sens ,  
Nés dans la fange & nourris dans les champs ,  
Rendaient aux sœurs son joug insupportable.  
Le préjugé , cette hydre impitoyable ,  
Tenait sa crosse , & lui dictait ses loix.  
L'entêtement s'expliquait par sa voix :  
La charité gémissait à l'entendre.  
L'Abbesse enfin n'avait point le cœur tendre.  
Qui n'aime rien , n'est pas loin de haïr :  
Aussi Madame aimait-elle à sévir.  
Des ris sous voile , échappés à la grille ,  
Un air distrait , un rien , une vétille ,  
Etaient suivis de la punition :  
Ainsi l'on voit , au fond de l'Achéron ,  
La verge en main , Radamanthe aux traits sombres ,  
Sans pitié , prononcer sur les ombres  
Ces jugemens , suivis des maux cruels  
Que les Dieux bons destinent aux mortels.  
Dans le chapitre , avec la Sacristine ,  
Sœur Bobillon & la Mere Augustine  
Avaient rangé les fauteuils & les bancs ,  
Des vieilles sœurs réglé l'ordre & les rangs ,  
Et du couvent posé l'affreux registre.  
Déjà deux fois la cloche du Chapitre  
Avait sonné l'allarme & le tocsin ,  
Et la terreur tremblait déjà dans Sin.  
Dans les dortoirs les nonnes dispersées ,  
S'abandonnaient à leurs tristes pensées.  
Thecle invoquait la vierge de Saumur :  
Sufon , crachant du bon Jesus tout pur ,

Ainsi priaît le saint patron des Gaules :  
 Vous qui portiez mon Dieu sur vos épaules ,  
 Christophe , (\*) hélas ! qui dans ce lieu de pleurs  
 Avez coûté d'effroyables douleurs  
 A votre mere, en vous mettant au monde ;  
 Saint , qui marchiez dans le plus creux de londe ,  
 En ne mouillant que le bout du bâton ,  
 De vos deux mains défendez le ramon.  
 Sœur Cornichon , pour soulager ses peines ,  
 A tous les Saints promettait des neuvaines.  
 Mere Françoisé invoquait saint Chrétien ,  
 Monsieur saint Roch , & son fripon de chien.  
 Sœur Bobichon priaît le saint Suaire :  
 Sœur Magdelaine invoquait le Calvaire.  
 O ciel ! disait la sœur Réflexion ,  
 Tout est changé dans la Religion.  
 La main de Dieu sur son peuple s'affaïsse,  
 Du temps passé le bon sens & la graïsse  
 Ne brillent plus dans ce siecle maudit ;  
 Tout est nouveau, le bon goût & l'esprit.

---

(\*) La trouvaille de Christophe est admirable. S Remi & nos premiers apôtres avaient du mal à nous convaincre de la Religion. Nos grands-peres , les vieux Gaulois , tenaient furieusement à Hercule : ils en avaient la bravoure & la galanterie ; ces deux points étaient bien capables de les attacher sérieusement au vainqueur de l'Inde. Plusieurs Seigneurs Gaulois , qui commençaient à avoir de la foi sans savoir pourquoi , comme le profélyte du P. *Canaie dans St. Eyremond* , disaient aux missionnaires : Dame , Messieurs , que nous donnez-vous à la place de notre Hercule ? c'est un héros que nous aimons , nous le portons dans notre cœur. Ne vous mettez point en peine , dit un missionnaire , plus fin que S. Remi , nous avons un grand S. Christophe plus étoffé que quatre Hercules : Oh ! si cela est , dirent les Seigneurs Gaulois , tope , nous embrassons votre Religion.

De sa raison l'homme fait trop d'usage ;  
S'il naissait vieux, il serait bien plus sage ;  
Dans l'avenir il mettrait son espoir ,  
Rien de mortel ne pourrait l'émouvoir :  
L'enfant Jesus régnerait sur son ame ,  
Il haïrait ses parens & sa femme ;  
Vuide du monde , occupé de son Dieu ,  
Les bras croisés, grimpé sur un grand pieu ,  
Il copierait saint Simon le stilitite ;  
Saint du bon temps , dont le rare mérite  
Fut très utile au bonheur des humains.  
Hélas ! Seigneur , ces exemples des Saints  
Sont pour nos cœurs aussi froids que des marbres.  
On ne voit plus les mortels sur les arbres ,  
Tendre les bras vers le souverain bien.  
Ah ! bon Jesus , le monde ne vaut rien.

Le dernier coup rassemble les nonnettes.  
La mere Abbessé & les quatre discrettes  
Vers le Chapitre a'ancent gravement :  
L'Etat major & le vieux Parlement  
Sur des fauteuils sont auprès de l'Abbessé.  
Les jeunes sœurs , l'œil couvert de tristessé ,  
Sur les côtés , selon l'âge & les rangs ,  
Sont , loin du centre , assises sur des bancs.  
Dans le milieu , Madame sur son trône ,  
Comme un tilleul sur les bords de la Saône  
Ombre au loin les taupes , les barbeaux ,  
Le rat qui nage , & les faibles roseaux ,  
De sa grandeur étonnait le Chapitre.  
Le cœur rempli de l'orgueil de son titre ,  
Les yeux chargés de lugubres couleurs ,  
D'un ton flûté harangue ainsi les sœurs :  
Petits esprits , innocentes nonnettes ,  
Et vous sur-tout , éternelles discrettes ,  
Qui soutenez , par votre zele ardent ,  
L'austere regle , & l'honneur du couvent

Venez m'aider de vos courtes lumieres ;  
 A mes soupirs unissez vos prieres :  
 Depuis trois jours le ciel est offensé ;  
 Un vieux Balai , du Chapitre chassé  
 Par les complots de trente fanatiques ,  
 Honteusement fait rougir nos rubriques.  
 De nos statuts faisons suivre les loix.  
 De mon pouvoir vous connaissez les droits ;  
 De l'Eternel j'ai reçu la puissance ;  
 A mes genoux votre durable enfance  
 Doit adorer , dans mon fier parchemin ,  
 La volonté , les ordres d'un Dieu Saint.  
 Un supérieur est , par son caractère ,  
 Ainsi que lui , son maître sur la terre.  
 Fût-il un sot , un homme sans honneur ,  
 Il est toujours l'image du Seigneur.  
 Vengez ma gloire , en vengeant ma rubrique.  
 Venons aux voix , parlez , mere Angélique ,  
 Vous connaissez nos usages constans ,  
 Et sur vos doigts , l'histoire du vieux temps ;  
 D'un siecle entier , en ces sombres demeures ,  
 Vous avez vu couler les tristes heures ,  
 Oui cent fois les chagrins médifans ,  
 Les pot-pourris , les discours indécens ,  
 Qu'on tient souvent contre l'obéissance.  
 Ah ! juste ciel , que l'homme vous offense !  
 Mere Angélique , en rechignant un peu ,  
 Toussant , crachant , & citant le bon Dieu ,  
 Dit à l'Abbesse : Oh ! le démon , Madame ,  
 A dans ce lieu perverti plus d'une ame :  
 Il connaît bien le faible du couvent ,  
 Il n'a point peur d'un jupon pénitent.  
 Cierge béni brûle aussi bien qu'un autre.  
 Hélas ! mes sœurs , autrefois un apôtre  
 Fut transporté dans le plus haut des cieux :  
 Malgré sa gloire , un lardon furieux



Piquait souvent son grave caractère.  
Pour nous, mes sœurs, qui marchons sur la terre,  
Sans prendre au ciel un si rapide vol,  
Craignons toujours les mouches de saint Paul.

En gémissant, la Mere Jubilairè  
Difait : Jesus, mon Jesus, quelle affaire !  
Défunt Judas, en baisant le Seigneur,  
N'a point commis une telle noirceur.  
J'ai dans ce lieu passé bien des semaines ;  
Mon triste cœur, déchiré de ses peines,  
N'avait point vu ce sacrilege affront :  
Voyez, mes sœurs, la honte est sur mon front ;  
Et la tristesse est au fond de mon ame.  
Divin bon Dieu ! venez dire à Madame  
Ce qu'il faut faire en ce grand embarras.  
Ah ! le Balai hâtera mon trépas.

A ce jargon petit & ridicule,  
D'un air piqué, vive Dieu ! crie Urfule,  
Finirez-vous ces stupides propos,  
Style du cloître, éloquence des fots ?  
Un rien remplit vos étroites cervelles ;  
Pour un Balai, quoi, pour des bagatelles,  
De l'union vous rompez les doux nœuds ?  
Dans ce réduit où le néant affreux  
Compte en baillant vos stériles années,  
Faut-il encor, faibles infortunées,  
Pour des bobos augmenter vos douleurs,  
Tremper vos joues de vos lugubres pleurs ?  
Et vous, dit-elle, en regardant l'Abbesse,  
Que l'air pincé d'une froide sagesse  
Rend précieuse à ces minces esprits,  
Qui, pour un souffle, une vétille, un ris,  
Semez ces lieux de chagrins & d'allarmes,  
De l'amitié connaissez les doux charmes.  
A votre crosse attachez quelques fleurs,  
Commandez-nous, mais régnez sur nos cœurs.



Par vos bontés faites qu'on vous honore,  
Néron est mort, & Titus vit encore.

Néron ? Néron ! dit l'Abbesse, Néron !  
Qu'a-t-elle dit ? ô l'effroyable nom !  
Ce garnement n'allait point à confesse,  
Il se moquait des Saints & de la messe.  
C'est un impie, un vrai Malagrida ;  
J'ai lu ses tours dans la sœur d'Agréda [\*]  
Il était Pape, il gouvernait dans Rome ;  
Mon bon Jesus ! c'était un méchant homme.

L'œil enflammé, sœur Ursule en courroux,  
Dit à ses sœurs ; Morbleu ! qu'attendons-nous ?  
Obéissez aux cris de la victoire.

Allons unir nos rayons à sa gloire.  
Du despotisme écrasons les faux Dieux ;  
Foulons aux pieds le sceptre de ces lieux.  
De nos affronts il faut laver les taches.

---

(\*) La V. M. d'Agréda, dans son livre admiré, & prêché par les Capucins, qui sont par-tout un peu bêtes, assure que l'enfant Jesus, étant un jour dans la boutique de S. Joseph, qui travaillait à des confessionnaux, pour mettre douze cents ans après dans l'église, quand la confession auriculaire aurait paru admirable au salut ; l'enfant Jesus donc s'avisa de ranger des copeaux à dessein de faire tomber son pere nourricier. Cette espiéglerie lui réussit. Saint Joseph tomba tout de son long. La S. Vierge, qui n'entendait pas la plaisanterie, qui prétendait qu'on respectât le sage gardien de sa virginité, donna le fouet au petit enfant Jesus, qui, depuis, n'osa plus faire de niches. Il est bon, ajoute la mere d'Agréda, de corriger de bonne heure les enfans. Le martinet fait des merveilles à cet âge. Nos grands-peres admiraient ces bêtises, & les moines les prêchaient. On met à Bicêtre un Poëte pour avoir rimé quelques plaisanteries, & on admire les productions monstrueuses de ces prétendus gens inspirés, qui n'ont occasionné que des persécutions aux vrais sages & aux gens d'esprit.

La patience est la vertu des lâches.  
En terminant ce discours arrogant,  
D'une main ferme, elle applique à l'instant  
A mere Ambroise un bon coup sur la face ;  
D'un pied robuste, elle étend sur la place  
La mere Antoine, & de son autre main  
Colle la joue à la sœur saint Martin.  
A ce signal les jeunes sœurs avancent,  
Subitement sur les vieilles s'élancent ;  
De vingt soufflets le cliquetis roulant  
Remplit les airs, & l'écho glapissant  
Des cris aigus des meres douairieres,  
Fait retentir, des caves aux goutieres,  
Des tons mourans qui font trembler les chats.  
On vient aux mains, la fureur des combats  
Dans tous les yeux ranime le courage.  
La vieille cour, malgré le poids de l'âge,  
Se démenait, soutenait par ses cris  
Violemment l'honneur des cheveux gris ;  
Mais force fut de céder à l'orage.  
Ainsi qu'un foudre, en sortant d'un nuage,  
Suivi du bruit, précédé de l'éclair,  
Ebranle au loin les colonnes de l'air,  
Telle est Ursule ; & sa voix redoutable,  
Portant le feu dans sa troupe implacable,  
Fait chance'ér le corps des vieilles sœurs.  
La haine affreuse animait ses fureurs :  
Mille serpens, cachés sous sa coëffure,  
Faisaient siffler sa noire chevelure.  
Dans le tumulte on déchire en morceaux  
Voiles, béguins, cotillons & bandeaux.  
Les coups de poings tombent comme la neige,  
Les jeunes sœurs, plus vives au manège,  
Des pieds des mains combattaient vaillamment.  
Ainsi les eaux du liquide élément,  
Aux cris d'Eole, aux accens du tonnerre,

Flots contre flots luttant avec colere ,  
 D'un choc affreux s'élancent dans les airs ,  
 Et retombant font écumer les mers.  
 Telles nos sœurs , dans leur bouillant courage ,  
 De la tempête offraient l'horrible image.  
 Ardente au feu , la jeune sœur Beauvoir ,  
 En combattant fit tomber son chauffoir :  
 La scène alors parut ensanglantée ;  
 A ce spectacle Aurore épouvantée ,  
 Se retira dans les bras de Titon ;  
 Le pere ardent du jeune Phaéton ,  
 Saïsi d'horreur , détournant sa lumiere ,  
 Craint d'avancer & suspend sa carriere.  
 Souvent un rien peut déranger les cieux.  
 Le beau Paris troubla jadis les Dieux ,  
 En préférant la plus belle Déesse.  
 Ainsi , pour rien , on voit dans la Gènesé ,  
 Deux innocens chargés de maux affreux.  
 Ah ! que la pomme est un fruit malheureux !  
 Les vieilles sœurs , reprenant leurs halaines ,  
 Et ranimant l'acre sang de leurs veines ,  
 Font avec ordre un bataillon quarré.  
 D'un maintien ferme , & d'un pas assuré ,  
 Ce corps d'airain , cette troupe aguerrie ,  
 En combattant , gagne la Sacristie.  
 La brave Ursule , à ce prompt mouvement ,  
 Voit la manœuvre , & dans le même instant  
 Range sa troupe , & marche avec audace ,  
 Les harcelant , les bloquer dans la place.  
 Des vieux soldats les courageux travaux  
 Ont dans ce lieu soutenu quatre assauts ,  
 Des jeunes sœurs repoussé les attaques :  
 Tel dans Paris , entouré de ses caques ,  
 Le peuple vil de la place Maubert ,  
 Monde enragé , digne de saint Hubert ,  
 Dans sa colere élance avec audace ,

A coup portant , sur l'étranger qui passe ,  
 Sa boue épaisse , & ses sales discours.  
 Ainsi , nos sœurs , en combattant toujours  
 Dans leur courroux , guidé par la vengeance ,  
 Ont mis en pieces , & brisé fans décence ,  
 Six chandeliers , quatre vieux encensoirs ,  
 Trois goupillons , cinq à six éteignoirs.

Ce siege affreux continuait encore :

La noble ardeur , & le feu qui dévore  
 Aux champs de Mars l'intrépide Français,  
 Des vieux soldats soutenait les accès.  
 Rien n'échappait à leurs mains téméraires ;  
 Quand dépourvus d'instruments militaires,  
 Rien ne s'offrant à leur courroux ardent ,  
 Bravant le Ciel dans ce cruel moment ,  
 On vit , grand Dieu ! les meres douairieres  
 D'un air hardi s'armant de reliquaires,  
 Comme un torrent se jeter sur les sœurs.  
 Ciel ! que l'on vit de bravoure & d'horreurs !  
 Muse , dis-nous tous les noms respectables  
 Des riens sacrés , des chiffons vénérables (\*)  
 Qu'on vit fouler dans ce jour malheureux ?  
 Champs de Laufeld , vous fûtes moins affreux !  
 D'abord on brise une énorme chopine  
 Où le Seigneur par sa bonté divine ,  
 Voulant trinquer avec l'architriclin ,  
 Fit autrefois changer de l'eau en vin.  
 Saint Guignolet dans ce jour lamentable ,

---

(\*) Nos grands-peres , au lieu de chercher Dieu dans ses paroles & dans son Evangile , le cherchaient dans les vêtements des Saints ; de-là sont venues ces guerres pour la chappe de S. Vincent ; ces croisades pour une terre que Dieu avait maudite ; ces pèlerinages pour la clef de S. Hubert , & les neuvaines à S. Guignolet.

Du haut des cieux vit son outil aimable,  
 Chaste instrument, invoqué du Bréton,  
 Servir de sabre à la sœur Amidon :  
 Du plat soulier de saint Epiphanie,  
 Mere prieure affubla Rosalie.  
 Sœur d'Agréda terrassa sœur Suson,  
 D'un coup du Coq, qui chanta la passion,  
 Chanta trois fois en l'honneur de saint Pierre,  
 Quand chez Caïphe avec la chambriere,  
 En plaisantant le dos contre le feu,  
 Correctement il renia son Dieu.

La mere Elise, en ce jour effroyable,  
 D'un chandelier à jamais mémorable  
 Armant ses mains fit d'horribles exploits.  
 Ce chandelier si célèbre autrefois,  
 Etait celui du grand saint Dominique :  
 Un certain soir si l'on croit la chronique,  
 Monsieur Satan aussi sot qu'un oison,  
 Au bienheureux étant en oraison  
 Prêta ses doigts pour tenir la chandelle. (\*)  
 Tout allait bien ; mais sur la fin d'icelle,  
 Le feu gagnant, la chaleur fit crier  
 Très-fortement le tendre chandelier :  
 Satan jurait, mais jurait comme un diable.

---

(\*) S. Dominique, dit l'historien de sa vie, appella un soir Satan, & lui ordonna de tenir la chandelle pendant qu'il ferait ses prieres : comme le Saint les faisait fort longues, la chandelle qui était au bout, commençait à brûler les doigts du sensible chandelier. Satan, qui n'était point ladre, faisait des grimaces à faire rire. Las d'endurer, il envoya le maudit bout de chandelle & le Saint à ses confreres, & s'envola aux enfers, ou la brûlure des damnés, dit l'historien, lui fut moins sensible que celle de la chandelle de S. Dominique. Il faut que nos grands-peres fussent de grands sots puisqu'il leur fallait de pareils contes pour les édifier.



Ah ! que le Saint était peu charitable !  
Quel cœur de Pierré aux malheurs du prochain !  
Car sous son froc il fit un ris malin ,  
Voyant Satan souffler sur sa brûlure.  
Saint Dominique avait l'ame bien dure !  
Comme le diable , on nous dit qu'autrefois  
Le Saint traita les pauvres Albigeois.  
Quand revenu de sa perfide rage ,  
Le vieux sénat contemplant son ouvrage ,  
Vit sous ses yeux les chiffons déchirés ,  
Les encensoirs & tous ces riens sacrés  
Foulés , brisés & jonchés sur la place ,  
Le froid remord vint glacer son audace ,  
Lui reprocher ses coupables forfaits :  
Aux jeunes sœurs on parle de la paix ,  
Le bras lassé du succès de la gloire ,  
La fiere Ursule oubliant sa victoire ;  
A cette paix consentit à l'instant ,  
On fit sonner la cloche du couvent ,  
Pour annoncer les meres douairieres ,  
Deux jeunes sœurs plénipotentiaires  
Dans ce congrès pour la première fois  
Eurent , dit-on , un suffrage & leurs voix.  
Tandis qu'ainsi les jeunes sœurs aimables  
En rang d'oignon avec les vénérables  
Vont agiter de si grands intérêts ,  
Dieu des amours , Dieu des cœurs satisfaits ,  
Viens étouffer les foudres de la guerre ,  
Laisse ton arc , tes flèches dans Cythere ,  
Vole à Douai , viens , l'Olive à la main ,  
Rendre la paix & le calme dans Sin.





## CHANT DIX-HUITIEME.

*Les vœux d'un Saint Abbé pour la paix.  
L'Amour & Hébé lui apportent une boîte  
mystérieuse. On l'envoie chez les Non-  
nes. La Guerre est finie.*

UN Saint Abbé, cher au Dieu de Cythere,  
Dpuis trois ans, près de ce monastere,  
Avait fixé son tranquille séjour;  
Sur un hautbois accordé par l'amour.  
Il célébrait les appas de Glicere,  
Les jours sereins où sa tendre bergere  
Ornait son front de myrthes amoureux  
Ces airs touchans, ces sons harmonieux.  
Charmaient l'ennui de sa longue vieillesse,  
Et pour lui seul les fleurs de la jeunesse  
S'entre-mélaient aux rides de ses ans.  
Il avait tout, hors l'âge du printemps.  
Ah ! si les Dieux lui redonnaient encore  
Ces jours heureux dont profita l'Aurore.  
Sexe fécond, sexe rempli d'appas,  
Le tendre Abbé rajeuni dans vos bras,  
Avec transport prodiguant les années,  
Verrait bientôt borner ses destinées  
Aux agréments d'un moment ou d'un jour.  
Cher aux talents, ce docteur de l'Amour  
Avait dans Sin signalé ses prouesses.  
Dans ce couvent ouvert à ses caresses.  
Son noble cœur pâtri d'attention

Avait

Avait appris à sœur Conception,  
Comme l'on fait un enfant par l'oreille.  
L'aimable sœur concevant à merveille,  
Avait fort bien retenu la leçon :  
Depuis ce temps, ami de la maison,  
Son cher amant s'intéressait pour elle.  
Du vieux Balai l'éternelle querelle  
Le desolait, & son cœur tous les jours  
Au Ciel sensible adressait ce discours :  
De ce couvent où les graces gémissent,  
Où les chagrins abondamment fournissent  
Aux plus beaux yeux les plus lugubres pleurs,  
Puissant Amour, vient bannir les horreurs.  
Aimable enfant, c'est toi qu'on persécute ;  
Du vil Balai l'insipide dispute  
De l'amitié brise les tendres nœuds.  
Dans ce tombeau, séjour du deuil affreux,  
La sourde haine éteint tes belles flammes,  
Son fiel mordant fait couler dans les ames  
Ce froid venin, ce poison des plaisirs.  
Entends, Amour, la voix de mes soupirs,  
De ton flambeau viens éclairer mon zèle ;  
Et pour venger ta gloire & ta querelle ;  
Ramène encor tous les cœurs sous ta loi :  
Est-il pour eux un autre Dieu que toi ?  
La voix des saints, les cris des bonnes ames,  
Percent les cieus & détournent les flammes  
Des Dieux vengeurs irrités contre nous ;  
Un rien suffit pour détourner leurs coups,  
Un rien suffit pour gagner leur tendresse.  
Ainsi que nous les Dieux ont leur faiblesse,  
Leurs bons moments, & leurs moments boudeux.  
Sans doute, hélas ! les parfaits sont aux cieus.  
Ainsi priait le chantre de Cythere.  
L'amour quitta le séjour du tonnerre,  
Et dans ses bras tenant la jeune Hébé,

Il fend les airs & vient trouver l'Abbé.  
 Pour mieux servir le saint homme d'Eglise,  
 La sœur de Flore avait pris d'Héloïse  
 L'air séduisant, sa tendresse & son cœur.  
 Dans ses beaux yeux la touchante douleur  
 Faisait parler l'éloquence des larmes :  
 Sur son beau front, où les ris & les charmes  
 Avaient régné, la mortelle pâleur  
 Peignait encor sa plaintive langueur.  
 Un béguin blanc couvrait sa chevelure :  
 Un voile obscur, l'horreur de la nature,  
 Cachait aux yeux sous mille sombres plis  
 D'un sein brillant la rondeur & les lis.  
 Un vêtement tissu par la démençe,  
 Le désespoir, la crédule innocence,  
 Emblème affreux du deuil & du trépas,  
 Couvrait sa taille & ses autres appas.

Ainsi parée, Hébé va vers le prêtre.  
 Le Dieu des cœurs, si charmant & si traître ;  
 Suivait ses pas ; il tenait d'une main  
 Un fer tranchant, un acier assassins,  
 Encor mouillé des larmes d'une amante ;  
 De l'autre main, une boîte brillante,  
 Où le burin du célèbre Picard  
 Avait gravé les malheurs d'Abailard,  
 Et son Epouse interdite, éperdue,  
 Près d'un objet abattu sous sa vue.  
 Chantre galant, rival d'Anacréon,  
 Dieu couronné des plaisirs de Titon,  
 Qui tour à tour sers Vénus & l'Eglise,  
 Mortel charmant, dit la fausse Héloïse,  
 En s'adressant au vieux Porte-collet,  
 Tes cris aigus ont jusqu'au Paraclet  
 Touché mon ame & fait verser mes larmes  
 Le sort de Sin, ces lieux où tant de charmes  
 Sont obscurcis par des jours ténébreux,

Sur leurs destins ont attendri les Dieux :  
 L'amour lassé de la cruelle guerre  
 Qu'un vil Balai cause à ce monastere,  
 Veut aujourd'hui, par tes soins généreux,  
 Rendre le calme & la paix à ces lieux :  
 Prens, cher Abbé, cette boîte brillante,  
 Où l'amour même a de sa main charmante  
 Exprès rangé quarante deux outils, (\*)  
 Que pour le cloître imagina Cypris.  
 Va les porter à cette sombre grille.  
 A leur aspect, tu verras chaque fille  
 Sourire encor au plaisir amoureux ;  
 La vive joye écrite dans leurs yeux,  
 D'un ciel ferein fera l'heureux présage.  
 Cher instrument, industrieuse image  
 Du tendre objet si cher à nos besoins,  
 En effigie, on goûte par vos soins  
 Les doux plaisirs qui consolent la terre ;  
 Pendant vingt ans dans un couvent austere  
 Le jour, la nuit vous étiez, dans mes mains,  
 Le Dieu puissant qui calmait mes chagrins.  
 Ainsi l'on voit au fond d'un mausolée,  
 Fuyant le monde une ame désolée  
 Par vos secours soulager ses douleurs ;  
 Dix fois le jour dans vos jeux enchanteurs  
 Elle oubliait les cendres de Mausole.  
 Laisant la boîte, Héloïse s'envole  
 Avec l'amour dans un char radieux.  
 L'Abbé ravi du beau présent des cieux,  
 Avec transport ouvre aussi-tôt la boîte.  
 Il voit, ô Dieux ! comment d'un air honnête

---

(\*) Il y avait 40 nonnes dans le couvent, c'est un à chacune, & 3 pour la Mere Abbessé, dans les monasteres bien réglés les superieurs ont toujours triple portion.

Décrire ici ces séduisants objets ?  
 Quel voile heureux peut cacher leurs attraits  
 A l'œil profane, au spectacle du monde ?  
 Ornon's de fleurs leur nudité profonde,  
 Et n'allons point d'un crayon indécent  
 Trahir au jour le secret d'un couvent.

Ces doux outils dont l'erreur fait usage,  
 Portent un nom qui fait frémir le sage.  
 Pour le nommer sans commettre un péché,  
 Ouvrons la bible, à l'article Miché,  
 Et nous aurons, sans reproche de crime,  
 La fin du mot, & celle de la rime.  
 Tableau manqué de la virilité,  
 Faible portrait de la réalité,  
 Faute de mieux il sert à chaque nonne,  
 Et sa douceur séduisante couronne,  
 Avec transport, quoique sans volupté,  
 Les feux ardents de leur virginité.  
 C'est là qu'en proie à son ardeur secrète,  
 L'outil en main, la brûlante nonnette  
 Croit, mais en vain, par un heureux effet,  
 Réaliser un bonheur imparfait.  
 Son feu se perd dans les transports de l'ame :  
 Elle soupire... & tréssaille... & se pâme...  
 Sous les accès d'un plaisir répété  
 La chair succombe, & l'esprit est dompté.

A ces objets, transporté d'allégresse,  
 Sur le paquet l'Abbé mit cette adresse  
 Que le plaisir lui dictait en riant :  
 » Du tendre amour recevez ce présent,  
 » La volupté vous en dira l'usage :  
 » Son caractère est la brillante image  
 » Du pere heureux, qui forma tous les saints,  
 » Il n'aime pas le séjour des mondains ;  
 » Voilez ses traits aux regards de la terre,  
 » Dans les recoins de votre monastere



» Servez-vous en ; vous verrez à l'essai ,  
» Qu'il est plus doux qu'un manche de Balai ;  
» Qu'après de lui, l'oiseau du mariage  
» N'est qu'un enfant, un oiseau de passage,  
» Et ses destins un beau jour du printemps.  
On porte à Sin la boîte & les présents.  
La mere Abbessé en fille curieuse ,  
En plein Chapitre, a de sa main pieuse  
Ouvert la boîte, étalant à nos sœurs,  
Des instruments les charmes séducteurs,  
A leur aspect on pétille de joie ,  
Sur chaque front la volupté déploie  
Ce feu des cœurs, ce feu délicieux ,  
Qui fait briller la Majesté des Dieux.  
Allons, mes sœurs, leur dit la mere Abbessé ,  
Que le plaisir succede à la tristesse ,  
De ces outils armons nos chastes mains ,  
N'envions plus le bonheur des mondains.  
Leur fausse gloire est un rien qui s'efface ,  
L'éclat du monde, une rose qui passe ,  
Et ses faveurs les rêves d'un moment.  
Vive, mes sœurs, ce durable instrument !  
Le jour, la nuit, sans répit, sans caprice ,  
Obligamment il offre son service ,  
Droit comme un jonc il se prête à nos vœux ,  
Charmes mortels, vous n'êtes rien près d'eux.  
Des saints bijoux les nonnettes s'armerent :  
Cent cris perçants dans les airs exprimerent  
De leur plaisir le doux contentement.  
La paix revint habiter le couvent ;  
Le vieux Ramon est dans l'ignominie.  
L'amour triomphe & la guerre est finie.  
Rois conquérans, Héros victorieux ,  
Présents de fer que font souvent les Dieux,  
De vos débats le Ramon est l'image ;  
Sur vos états le tonnerre & l'orage



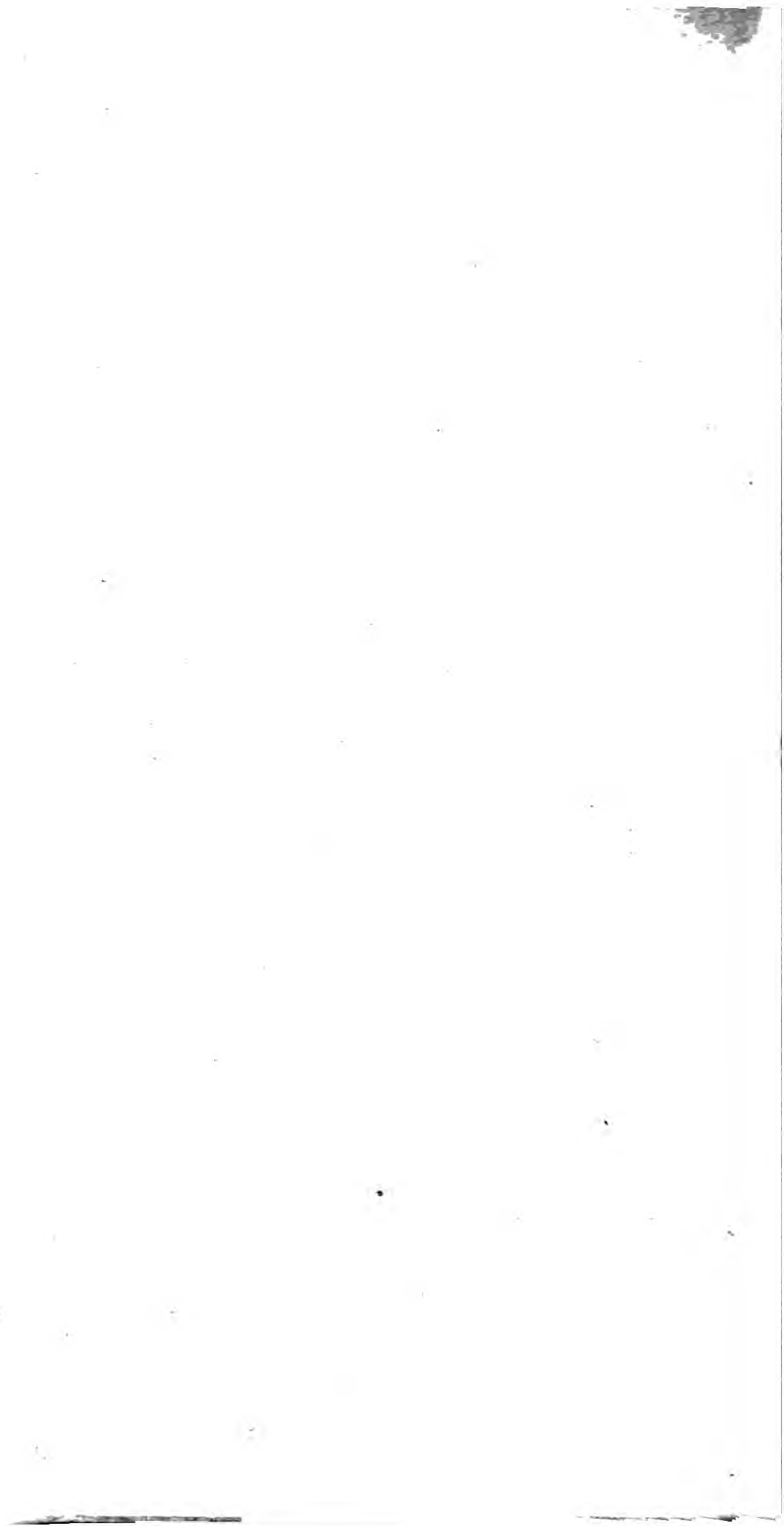
Pour rien souvent troublent nos jours sereins :  
Jadis Henri, le plus grands des humains,  
Servait l'amour, n'allait point à confesse.  
Pour un Balai, pour une basse messe,  
La Ligue affreuse au meilleur de nos Rois,  
Otaït Paris & le sceptre à la fois.  
Pour un cocu, sur les bords du Scamandre,  
On voyait Mars & l'Olympe descendre ;  
Les Dieux unis aux fureurs de vingt Rois,  
Sur Illion lancer le feu grégeois.  
Si dans le monde ainsi l'on se dévore,  
Dans le couvent c'est cent fois pis encore.

Allez, mes vers, soulevez le dévôt,  
Plaisez au sage, & cachez-vous au sot.  
Que le béguin, le froc & Rome même  
Fassent sur vous gronder leur anathême,  
Laissez leur foudre écraser le chardon,  
Le Ciel défend les lauriers d'Apollon.

Toi, que j'aimais & que j'adore encore,  
Astre serein de ma brûlante aurore,  
Toi dont l'esprit riait de la vertu,  
De l'âge d'or, & du fruit défendu,  
Charmante Eglé, daigne agréer mes rimes ;  
Vois dans mes vers les flatteuses maximes,  
Que les plaisirs m'apprirent dans tes bras ;  
Puisse ces chants offerts à tes appas,  
Faits sous tes yeux, animés par ta lyre,  
Ainsi que toi, charmer, plaire & séduire.

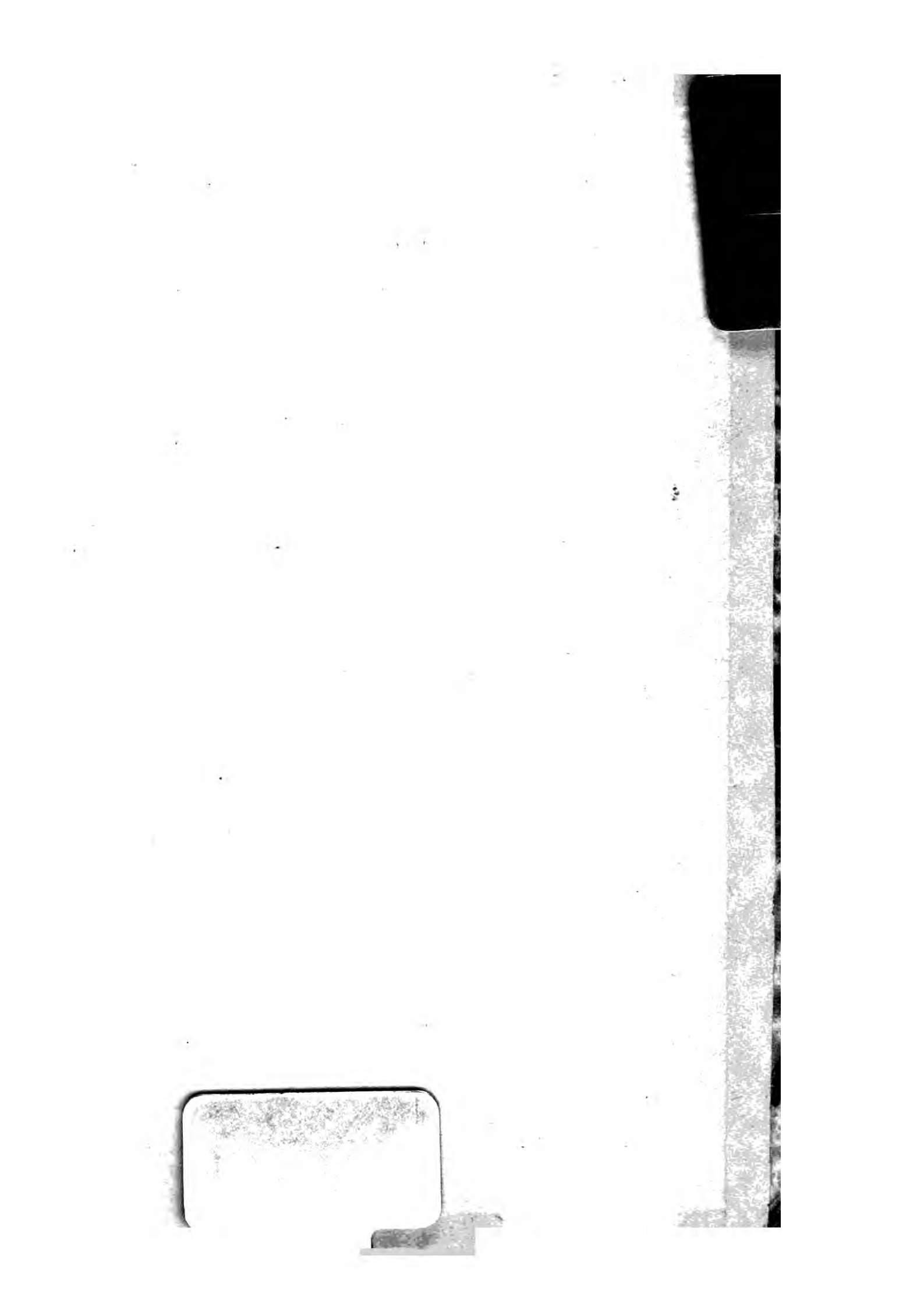
F I N.







920823





920823



920823



920823





